

JL

67

1018

W1010

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA  
**JEUNESSE CHRÉTIENNE**

APPROUVÉE  
PAR M<sup>GR</sup> L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

---

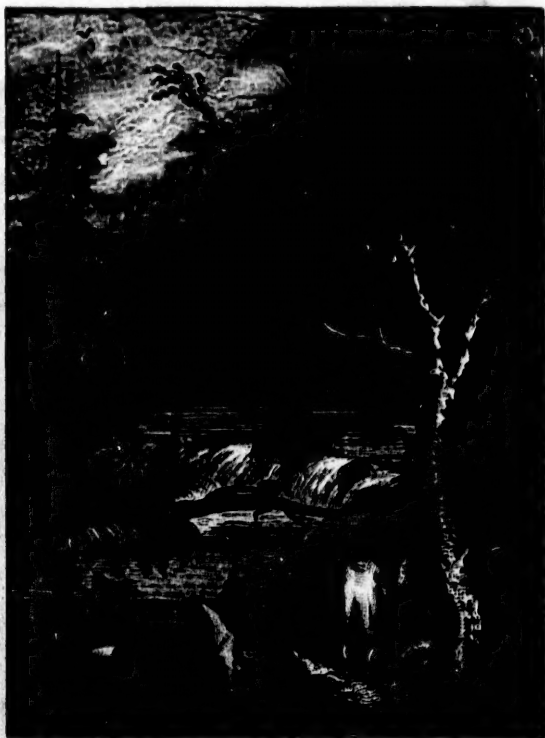
3<sup>e</sup> SÉRIE IN-12

62

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

1018





Enfin on parvint à former une espèce de pont.

UN TOUR

DANS

LES PRAIRIES

A L'OUEST DES ÉTATS-UNIS

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE WASHINGTON IRVING

PAR ERNEST W\*\*\*

NOUVELLE ÉDITION



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXII

F697. I762

LES PRATRES

To

les  
del  
cul  
bla  
pla  
des  
l'A  
Ro  
ver  
libe  
la c  
rito  
Cre

# UN TOUR DANS LES PRAIRIES

A L'OUEST DES ÉTATS-UNIS

---

## CHAPITRE I

Territoire de chasse dans les prairies. — Mes compagnons de voyage.

Dans ces régions si vantées qui bornent à l'ouest les États-Unis, et à quelques centaines de milles au delà du Mississipi, s'étend une contrée vaste et inculte, où l'on ne rencontre ni l'habitation de l'homme blanc, ni le wigwam de l'Indien. Elle se compose de plaines couvertes d'une herbe épaisse, coupées par des forêts ou des bouquets d'arbres, et arrosées par l'Arkansas, la grande rivière Canadienne, la rivière Rouge et leurs tributaires. Sur ces terres fertiles et verdoyantes on voit encore errer, dans leur primitive liberté, l'élan, le buffle et le cheval sauvage. C'est là que les différentes tribus de l'Ouest ont leurs territoires de chasse. Là se rendent les Osages, les Creeks, les Delawares et autres peuplades qui se sont

3107969

liées en quelque sorte à la civilisation en vivant dans le voisinage des blancs, ainsi que les Pawnees, les Comanches et autres tribus belliqueuses et indépendantes qui vivent en nomades dans les prairies, ou habitent les Rocky - Mountains (Montagnes de Roche).

Cependant aucune de ces nations guerrières et vindicatives n'ose se fixer dans l'intérieur de la région dont je parle; leurs chasseurs seuls s'y réunissent en troupes nombreuses à l'époque de la chasse, forment leur léger campement de branches d'arbre et de peaux, et, après avoir fait un abatis rapide parmi les innombrables troupeaux qui paissent dans la plaine, fuient au plus vite ce dangereux voisinage.

Les chasseurs sont toujours armés, soit pour attaquer, soit pour se défendre, et, ainsi qu'à la guerre, ils ont besoin d'une vigilance continue. Si dans leurs excursions ils rencontrent les chasseurs d'une tribu ennemie, il en résulte souvent des conflits sanglants. Leurs campements sont toujours exposés à être surpris, et les chasseurs, lorsqu'ils poursuivent le gibier, à être pris ou massacrés par des ennemis embusqués. Des crânes, des squelettes, qui blanchissent au fond d'un ravin obscur ou près des traces d'un campement, annoncent souvent le lieu où s'est passée une de ces scènes de carnage, et avertissent le voyageur des dangers qui l'entourent. Les pages suivantes, qui contiennent le récit d'une excursion d'un mois dans les territoires de chasse, ont été écrites dans le but de faire connaître ce pays dont

une  
blanc  
C  
riva  
de l'  
près  
depu  
étion  
et le  
s'éten  
à sa t  
neme  
des tr  
du Mi  
ainsi à  
tion.  
digne  
la prat  
toute s  
Il viva  
d'hom  
où il é  
le mou  
chasse  
dues d  
Un a  
glais d  
avait to  
tère d'u  
voyagé

une partie n'a pas encore été explorée par les blancs.

Ce fut au commencement d'octobre 1832 que j'arrivai à Fort-Gibson, un des postes de notre frontière de l'Ouest, situé sur le Neosho, ou Grande-Rivière, près de son confluent avec l'Arkansas. Je voyageais depuis un mois avec une petite compagnie; nous étions allés de Saint-Louis aux rives du Missouri, et le long de la ligne d'agences et de missions qui s'étend du Missouri à l'Arkansas. Notre troupe avait à sa tête un des commissaires chargés par le gouvernement des États-Unis d'inspecter l'établissement des tribus indiennes qui émigrent de l'est à l'ouest du Mississippi. Les devoirs de sa charge l'obligeaient ainsi à visiter divers postes avancés de la civilisation. Pour rendre hommage au mérite de notre digne conducteur, je dirai qu'il avait conservé dans la pratique des lois et des affaires administratives toute sa facilité, toute sa bienveillance naturelles. Il vivait au sein de sa famille et dans la société d'hommes vénérables sur les bords du Connecticut, où il était né, quand il fut appelé soudain à prendre le mousquet, et à se mêler parmi les colons, les chasseurs et les sauvages, dans les plaines étendues de l'Ouest.

Un autre de mes compagnons était M. L<sup>\*\*\*</sup>, Anglais de naissance, mais d'origine étrangère, qui avait toute la vivacité d'esprit et la facilité de caractère d'un naturel du continent européen. Il avait voyagé en différents pays, et ses voyages en avaient

fait ce qu'on peut appeler un *citoyen du monde*, toujours prêt à se conformer aux mœurs et aux usages des lieux qu'il visitait. C'était un homme universel : botaniste, géologue, amateur de musique, dessinateur habile, et de plus chasseur infatigable, sinon toujours heureux. Il ne manquait jamais d'occupation ; mais, si occupé qu'il fût, il était toujours gai et content.

Mon troisième compagnon était un jeune comte suisse, d'une trentaine d'années, plein de talents et d'esprit, mais entreprenant à l'excès et prêt à s'engager dans toutes sortes d'aventures. Il avait suivi M. L<sup>\*\*\*</sup> d'Europe en Amérique, et M. L<sup>\*\*\*</sup> pouvait être considéré comme son mentor.

Après avoir parlé de mes camarades, je ne dois pas omettre de citer un personnage de rang inférieur, mais d'une bien grande utilité. C'était un petit créole français, maigre et basané, nommé Antoine, mais que nous appelions familièrement du nom de Tony, une sorte de Gil Blas de la frontière, qui avait passé sa vie errante tour à tour parmi les blancs et parmi les Indiens, tantôt employé par les marchands, les missionnaires ou les agents, tantôt se mêlant avec les chasseurs osages. Nous l'avions pris à Saint-Louis, dans les environs duquel il a une petite famille composée d'une femme indienne et de quelques enfants métis, et il nous avait servi depuis d'écuyer, de groom, de cuisinier ; en un mot, c'était notre *factotum*. Si on voulait l'en croire, il serait sans moralité, sans foi, sans loi, sans culte, sans patrie,



et même sans langage ; car il parle un jargon mêlé d'osage, d'anglais et de français. Avec cela c'était un rodomont et un menteur de première force. Souvent nous l'écoutions avec plaisir vanter ses terribles exploits, et raconter les affreux dangers auxquels il avait échappé. Au milieu de son discours il éprouvait parfois une telle contraction dans les mâchoires, qu'on eût dit qu'elles sortaient de leurs jointures. Quant à moi, je suis porté à croire que cet accident était causé par quelque fausseté qui avait peine à passer par son gosier ; car je remarquai généralement qu'aussitôt après il nous lâchait un gros mensonge.

Nous avions fait jusque-là un voyage extrêmement agréable. Nous nous arrêtions, selon que l'occasion s'en présentait, dans les établissements des missionnaires, si éloignés les uns des autres ; mais en général nous passions la nuit sous des tentes, et à l'abri des bosquets qui bordent les ruisseaux. Sur la fin de notre voyage nous avons pressé le pas, dans l'espoir d'arriver à Fort-Gibson, pour accompagner les chasseurs osages dans leur visite d'automne aux prairies des buffles. L'imagination du jeune comte s'était surtout enflammée à ce sujet. Ce que le petit Tony lui racontait des habitudes sauvages des prairies l'avait rendu avide de goûter à son tour de cette vie sauvage. Rien n'était plus amusant que de le voir jouir d'avance des plaisirs qui l'attendaient au milieu des Indiens, lorsqu'il partagerait leurs aventures ; mais il n'était pas moins curieux d'entendre les

gasconnades de Tony, qui s'engageait à lui servir d'écuyer dans toutes ses entreprises, et qui devait lui apprendre à jeter le lacet au cheval sauvage et à abattre le buffle.

« Et si nous pouvions seulement voir une prairie en feu ! disait le jeune comte.

— J'y mettrai le feu moi-même, » répondait le petit créole.

---

## CHAPITRE II

Espérances déçues. — Nouveaux plans. — Départ de Fort-Gibson. — Passage du Verdigris. — Un cavalier indien.

Les espérances d'un jeune homme sont sujettes au désappointement. Malheureusement pour les plans du comte, avant la fin de notre course nous apprîmes que les chasseurs osages étaient déjà partis pour les territoires des buffles. Toutefois le jeune homme ne se rebuta pas ; mais résolu de suivre leurs traces, et dans l'espoir de les rejoindre, il s'arrêta à l'agence des Osages, à quelques milles de Fort-Gibson, pour prendre les informations nécessaires.

Son compagnon M. L<sup>\*\*\*</sup> demeura avec lui ; le commissaire et moi nous poursuivîmes notre route vers Fort-Gibson, suivis du fidèle et véridique Tony. Je rappelai à ce dernier les promesses qu'il avait faites au comte ; mais le petit homme comprenait trop

bien ses propres intérêts ; il savait que le commissaire resterait longtemps dans le pays pour y remplir les devoirs de sa charge , et lui donnerait un emploi durable , tandis que le séjour du comte n'y serait que passager. Ce fut pour cette raison que les gasconnades du créole cessèrent tout à coup ; il ne dit plus un mot des buffles et des chevaux sauvages ; mais , se plaçant en silence à la suite du commissaire , il marcha derrière nous sans ouvrir la bouche jusqu'au fort.

Cependant , à notre arrivée , une autre chance de croisière dans les prairies s'offrit à nous. On nous dit qu'une compagnie de cavaliers était partie trois jours auparavant pour faire une tournée de l'Arkansas à la rivière Rouge , en y comprenant une partie du territoire de chasse des Pawnees , où les blancs n'avaient jamais encore pénétré. Nous ne pouvions désirer une plus belle occasion de parcourir ces régions intéressantes , mais périlleuses , protégés que nous serions par une puissante escorte ; car le commissaire , en vertu de sa charge , pourrait réclamer les services de cette troupe , et la contrée qu'ils allaient reconnaître était destinée à l'établissement de quelques tribus émigrantes.

Notre plan fut bientôt arrêté et mis à exécution. Le commandant du fort envoya quelques Indiens Creeks à la poursuite des cavaliers pour leur dire de faire halte jusqu'à ce que le commissaire et sa troupe les eussent rejoints. Comme nous avions trois à quatre journées à faire dans un pays sauvage avant

d'atteindre les cavaliers, on nous donna une escorte de quatorze hommes commandés par un lieutenant.

Nous nous empressâmes d'écrire à M. L... à l'agence des Osages, pour lui faire part de notre nouveau plan et l'inviter à nous accompagner. Cependant le comte ne pouvait renoncer à l'idée qu'il s'était faite des délices d'une vie extrêmement sauvage. Il répondit qu'il nous accompagnerait volontiers jusqu'à ce que nous eussions trouvé les traces des chasseurs osages; mais qu'alors rien ne pourrait l'empêcher de courir après eux dans les déserts. Son fidèle mentor se récria d'abord sur la folie de ce projet; mais il finit par y consentir. Un rendez-vous général fut donc indiqué pour le lendemain matin à l'agence, et nous commençâmes aussitôt à faire nos préparatifs.

Une petite voiture avait jusqu'alors porté nos bagages; mais nous allions nous frayer une route à travers un pays sauvage, coupé de rivières, de ravins et de bois, où un semblable moyen de transport nous eût embarrassés plutôt que servis. Il nous fallait voyager à cheval, à la manière des chasseurs et avec le moins de bagages possible; nous fûmes donc obligés de nous contenter du strict nécessaire. Une paire de poches attachées à la selle renfermaient notre petite garde-robe; le reste du matériel fut chargé sur des chevaux de somme. Chacun de nous avait en outre une peau d'ours et une couple de couvertures pour servir de lit, et nous avions une tente pour nous abriter en cas de maladie ou de mauvais

temp  
vision  
faible  
vant

No  
nier  
vaux  
et pé  
choisi  
nous  
sauva  
très-f  
milier  
que j'  
tièrent

Tou  
Gibso  
la rivi  
Arriv  
gué d  
couve  
passa  
ficulté  
tion d  
terrain  
guez

Not  
avec l  
joyeux  
qu'il r

temps. Nous eûmes soin de nous pourvoir d'une provision suffisante de farine, de café, de sucre, avec une faible quantité de porc salé pour les cas urgents, devant tirer notre principale subsistance de la chasse.

Nous primes ceux de nos chevaux que notre dernier voyage n'avait pas trop fatigués, comme chevaux de bât ou de réserve; mais la course longue et pénible que nous allions faire nous obligeait de choisir de bons chevaux de selle, d'autant plus qu'il nous fallait chasser et peut-être même repousser de sauvages ennemis. Je m'en procurai un très-bon et très-fort, quoiqu'un peu rétif, et je laissai libre au milieu des chevaux de somme un vigoureux poney que j'avais monté jusqu'alors, afin qu'il reprît entièrement ses forces et pût me servir en cas de besoin.

Tous les arrangements faits, nous quittâmes Fort-Gibson dans la matinée du 10 octobre, et, traversant la rivière en face, nous primes le chemin de l'agence. Arrivés, après une course de quelques milles, au gué du Verdigris, dont les bords sauvages sont couverts de rochers et d'arbres forestiers, nous le passâmes sur une ligne, mais non sans quelque difficulté. Les chevaux ne marchaient qu'avec précaution d'un rocher à l'autre, et semblaient tâter le terrain avant de poser le pied au milieu de ce fougueux torrent.

Notre petit Français Tony formait l'arrière-garde avec les chevaux de bagages. Il était content et joyeux de n'avoir plus de voiture à conduire, emploi qu'il regardait comme très-inférieur à celui de mener

les chevaux. Perché comme un singe derrière les paquets sur l'un d'eux, il chantait, criait, aboyait à la façon des Indiens, et de temps en temps il gourmandait avec énergie les bêtes paresseuses.

Pendant que nous passions le gué, nous vîmes sur la rive opposée un Indien creek à cheval. Il s'était arrêté sur un rocher pour nous reconnaître, et son extérieur était d'accord avec le paysage agreste qui l'entourait. Il portait une chemise de chasse d'un bleu éclatant, bordée de franges écarlates; un mouchoir de couleurs vives enveloppait sa tête, à peu près comme un turban, l'un des bouts retombant sur son oreille. Il tenait à la main une longue carabine, et ressemblait ainsi à un Arabe qui guette sa proie.

Notre créole, toujours loquace, toujours prêt à se mêler de tout, lui adressa la parole dans son jargon de Babel; mais le sauvage, ayant satisfait sa curiosité, agita sa main en l'air, tourna bride, et, galopant le long du rivage, disparut entre les arbres.

---

### CHAPITRE III

Une agence indienne. — Osages. — Creeks. — Beattie le chasseur.

Quand nous eûmes traversé la rivière, nous atteignîmes bientôt l'agence des Osages, où le colonel

Cho  
péd  
tion  
geur  
mai  
Là  
hom  
à pi  
trou  
Ceux  
de la  
cuir  
mal  
occu  
Pr  
d'un  
costu  
aucu  
en c  
quin  
très-  
faisa  
méch  
était  
des F  
géné  
mani  
blaien  
Osag  
les ré

derrière les  
ait, aboyait  
mps il gour-  
uses.

nous vîmes  
heval. Il s'é-  
connaître, et  
sage agreste  
se de chasse  
écarlates; un  
it sa tête, à  
bouts retom-  
n une longue  
be qui guette

jours prêt à  
dans son jar-  
nt satisfait sa  
na bride, et,  
ut entre les

ks. — Beatte

e, nous attei-  
où le colonel

Choteau tient ses bureaux et ses magasins pour l'ex-  
pédition des affaires avec les Indiens, et la distribu-  
tion des présents et des subsides accordés aux voya-  
geurs. L'établissement se compose de quelques  
maisons en bois, construites sur le bord de la rivière.  
Là nous attendait notre escorte. Quelques-uns des  
hommes qui la formaient étaient à cheval, d'autres  
à pied ou assis sur des troncs d'arbres. C'était une  
troupe composée d'éléments tout à fait hétérogènes.  
Ceux-ci avaient des habits faits avec des couvertures  
de laine verte, ceux-là des chemises de chasse en  
cuir; mais la plupart étaient couverts de vêtements  
mal taillés et usés, comme en portent les personnes  
occupées à un service rude et pénible.

Près de ces hommes on voyait un groupe d'Osages  
d'une taille imposante, simples et graves dans leur  
costume comme dans leur maintien. Ils ne portaient  
aucun ornement, et tout leur habillement consistait  
en couvertures de laine et en *moccasins* (brode-  
quins). Ils avaient la tête nue et les cheveux coupés  
très-court, à l'exception d'une touffe oblongue qui  
faisait l'effet du cimier d'un casque, et d'une longue  
mèche à scalper qui pendait par derrière. Leur mine  
était assez conforme à l'idée que nous nous faisons  
des Romains, et comme leurs couvertures étaient  
généralement drapées autour de leurs reins, de  
manière à laisser nus le buste et les bras, ils ressem-  
blaient à autant de belles statues de bronze. Les  
Osages sont les plus beaux Indiens que j'aie vus dans  
les régions de l'Ouest. Jusqu'à présent ils n'ont pas



encore éprouvé l'influence de la civilisation au point de quitter leur simple costume, et de renoncer à leurs habitudes de chasseurs et de guerriers, et leur pauvreté les empêche de trop accorder au luxe.

En parfait contraste avec les Osages se présentait un parti de Creeks dans un brillant costume. Au premier coup d'œil on est tenté de reconnaître dans ces derniers quelque chose d'oriental. Ils portent des chemises de chasse en calicot de couleurs vives et variées, ornées de franges et serrées autour du corps par de larges ceintures couvertes de verroteries; des guêtres de peau de daim préparées, ou en drap écarlate ou vert, attachées avec des jarretières brodées, des moccasins artistement travaillés, et enfin autour de la tête de magnifiques mouchoirs ajustés avec goût et symétrie.

Là se trouvait encore une foule de chasseurs au piège et autres, de métis, de créoles, de nègres de toutes les nuances, enfin de tous ces êtres, non encore décrits, qui se tiennent sur la frontière entre la vie civilisée et la vie sauvage; de même que les chauves-souris, ces oiseaux équivoques volent sur les confins de la lumière et des ténèbres.

Le petit hameau de l'agence était en mouvement; le hangar du forgeron, en particulier, offrait une scène d'activité tout extraordinaire. Un grand nègre ferrait un cheval; deux métis fabriquaient des cuillers de fer dans lesquelles on devait fondre le plomb destiné à faire des balles. Un vieux chasseur, en veste de cuir et en moccasins, avait posé son fusil

ation au point  
de renoncer à  
rriers, et leur  
r au luxe.

se présentait  
costume. Au  
onnaître dans  
l. Ils portent  
couleurs vives  
ées autour du  
es de verrote-  
parées, ou en  
des jarretières  
travaillés, et  
es mouchoirs

chasseurs au  
de nègres de  
es êtres, non  
frontière entre  
même que les  
ues volent sur  
res.

à mouvement ;  
r, offrait une  
n grand nègre  
aient des cuil-  
ndre le plomb  
chasseur, en  
posé son fusil

contre l'établi, et, tout en surveillant l'occupation, il racontait ses exploits. Plusieurs chiens de taille rôdaient dans l'intérieur de la forge et au dehors, ou dormaient au soleil ; tandis qu'un petit chien dégénéré, la tête penchée d'un côté et une oreille dressée, suivait avec curiosité les mouvements du maréchal, comme s'il voulait apprendre son métier ou qu'il eût attendu son tour pour être ferré.

Nous trouvâmes le comte et son compagnon prêts à marcher. Comme ils avaient l'intention de rejoindre les Osages, et de passer quelque temps à la chasse du buffle et du cheval sauvage, ils avaient ajouté aux chevaux qu'ils montaient habituellement d'autres chevaux de la première espèce, qu'on devait mener en laisse pendant la route, et ne monter que pour la chasse.

Ils avaient de plus engagé à leur service un jeune métis nommé Antoine, d'origine française et osage, comme devant être propre à tout, à la chasse, à la cuisine, au soin des chevaux : malheureusement il avait une propension irrésistible à ne rien faire, défaut assez commun à toute cette race mêlée qui peuple la frontière. Du reste c'était un beau garçon, et sa fierté prouvait qu'il ne l'ignorait pas.

De notre côté nous désirions aussi, le commissaire et moi, trouver un homme accoutumé à la vie des bois qui pût nous servir comme chasseur : car notre petit Tony, chargé de la cuisine pendant les haltes et de la conduite des chevaux de bât pendant les marches, avait assez à faire. L'homme qu'il nous

fallait se présenter, ou plutôt nous fut recommandé dans la personne de Pierre Beatte, métis osage-français. On nous assura qu'il connaissait parfaitement le pays, l'ayant traversé dans toutes les directions, en suivant des expéditions de guerre ou de chasse. Il pouvait nous être également utile comme guide et comme interprète, et passait pour un chasseur du premier ordre.

J'avoue cependant que sa mine me déplut quand on me le montra pour la première fois, flânant dans les environs, vêtu d'une vieille veste de chasse, avec des guêtres de peau de daim, tachées, crasseuses et presque vernissées par le long usage qu'elles avaient fait. Il paraissait avoir environ trente-six ans, et était d'une structure carrée et vigoureuse. Ses traits n'étaient pas mal, et rappelaient ceux de Napoléon; seulement les pommettes de ses joues trop avancées, comme chez tous les Indiens, leur donnaient quelque chose de rude et de grossier. Peut-être la couleur foncée et verdâtre de son teint ajoutait encore à la ressemblance qu'il me paraissait avoir avec un buste en bronze de l'empereur que j'avais vu autrefois. En général sa physionomie était sombre et sournoise, et elle le paraissait encore davantage sous un vieux chapeau de laine qu'il avait l'habitude de rabattre sur ses yeux et au milieu des mèches de cheveux qui retombaient le long de ses oreilles.

Telle était l'apparence de l'homme, et ses manières n'avaient rien de plus engageant. Il était

froid e  
aucune  
il nous  
val; no  
nullem  
monde  
offert.  
que du  
longten  
et sans  
services  
de cher  
fallut d  
nous qu  
premièr  
Il ne  
expédition  
tièreme  
L'anim  
et de bo  
trouvai  
généreu  
triomph  
émervei  
cavalier

commandé  
étis osage-  
it parfaite-  
s les direc-  
erre ou de  
tile comme  
ur un chas-

plut quand  
lanant dans  
hasse, avec  
crasseuses  
ge qu'elles  
trente-six  
vigoureuse.  
ent ceux de  
e ses joues  
diens, leur  
de grossier.  
de son teint  
ne paraissait  
pereur que  
onomie était  
essait encore  
e qu'il avait  
a milieu des  
long de ses

et ses ma-  
ant. Il était

froid et laconique, ne faisait aucune promesse, aucune offre. Il nous dit les conditions auxquelles il nous engagerait ses services et ceux de son cheval; nous les trouvâmes dures; mais il ne parut nullement disposé à en rabattre, et pas le moins du monde empressé de s'assurer l'emploi qui lui était offert. Son caractère tenait plus de l'homme rouge que du blanc, et, comme on m'avait appris depuis longtemps à me défier des métis, race inconstante et sans foi, je me serais volontiers dispensé des services de Pierre Beattie, si nous avions eu le temps de chercher un compagnon plus à notre goût. Il fallut donc s'arranger avec lui sur-le-champ, et il nous quitta en promettant de nous rejoindre à notre première halte du soir.

Il ne nous manquait plus qu'une chose pour mon expédition dans les prairies, c'était un cheval entièrement sûr. Je n'étais pas monté selon mon goût. L'animal que j'avais acheté dernièrement était fort et de bon service, mais dur et rétif. A la fin j'en trouvai un qui parut me convenir. Il était vif, fort, généreux et en très-bon état. Je le montai en triomphe, et cédai l'autre au petit Tony, qui en fut émerveillé : car il se voyait maintenant en *parfait cavalier*.

## CHAPITRE IV

## Le départ.

Les sons prolongés d'un cor de chasse donnèrent enfin le signal du départ, et les cavaliers défilèrent en formant une longue ligne à travers les bois. Nous fûmes bientôt à cheval et les suivîmes; mais l'irrégularité des mouvements de nos bêtes de somme retarda notre marche. Elles n'étaient pas accoutumées à garder leurs rangs, et s'écartaient de côté et d'autre dans les fourrés en dépit des efforts de Tony, qui, monté sur son cheval avec une longue carabine sur l'épaule, courait après elles en les chargeant de malédictions et de coups.

Nous perdîmes donc assez vite la vue de notre escorte; mais nous eûmes soin de rester sur ses traces. Nous traversâmes de hautes forêts, d'épais taillis, voyant çà et là des wigwams indiens et des huttes de nègres, jusque vers le soir, où nous arrivâmes à une ferme frontière, appartenant à un colon nommé Berryhill. Cette ferme était située sur une colline au pied de laquelle nos cavaliers s'étaient arrêtés dans un bosquet circulaire, et sur le bord d'un ruisseau. Le maître de la maison nous reçut poliment; mais il ne put nous offrir de logement, car la maladie régnait dans sa famille. Lui-même

paraissait dans un triste état : quoique d'une taille forte, il avait le teint jaune, et sa voix chevrotante passait brusquement du fausset à la basse. Comme sa maison n'offrait ainsi qu'un véritable hôpital encombré de malades, nous allâmes dresser notre tente dans la cour de la ferme.

A peine étions-nous campés, que nous vîmes paraître notre métis Beatte. Il arrivait monté sur un cheval, et en conduisant un autre chargé de toute sorte de provisions pour l'expédition. Beatte était évidemment ce qu'on appelle un *vieux soldat*, tant il avait soin de lui-même et prévoyait tous les besoins. Se regardant comme un employé du gouvernement, depuis qu'il avait engagé ses services au commissaire, il était parvenu à se faire délivrer des rations de farine et de lard. Outre son cheval de voyage, il en avait un autre pour la chasse. Ce dernier était, comme son maître, de sang mêlé, issu du croisement de la race domestique et de la race sauvage des prairies, animal plein de feu et de courage, et d'une admirable sûreté. Beatte avait le soin de bien faire ferrer ses chevaux à l'agence ; il était lui-même préparé de tout point et pour la guerre et pour la chasse : le fusil sur l'épaule, la bourse à poudre au côté, le couteau de chasse fixé à sa ceinture, et des rouleaux de cordes attachés à l'arçon de sa selle. Ces cordes, nous dit-on, étaient des lazos, ou nœuds coulants que les chasseurs attachent aux chevaux sauvages.

Ainsi muni et équipé, le chasseur des prairies

peut être comparé au croiseur sur l'Océan ; comme lui, il est indépendant du reste du monde, et capable de pourvoir seul à sa sûreté, à ses besoins. Il peut se séparer de tous ses compagnons, diriger sa course où il lui plaît et ne plus s'occuper que de ses propres intérêts. Beatte paraissait sentir cette indépendance ; il se regardait comme supérieur à nous tous, maintenant que nous entrions dans les déserts. Il avait un air moitié fier, moitié farouche, et sa taciturnité s'accroissait jusqu'au mutisme. A son arrivée à la halte, son premier soin était toujours de décharger ses chevaux et de les mettre en sûreté pour la nuit. Toutes ses manières formaient un contraste parfait avec celles du petit créole français, qui ne cessait de causer, de se vanter et de se mêler de tout. Aussi ce dernier paraissait-il jaloux du nouveau venu ; il nous disait à l'oreille que les métis étaient des gens très-capricieux, sur lesquels on ne pouvait compter ; que Beatte n'était venu se joindre à nous que dans son propre intérêt, qu'il ne tarderait pas à se dégoûter de notre compagnie, et qu'il nous laisserait là au premier instant : car il avait assez de ressources par lui-même pour se passer de nous, étant comme chez lui dans les prairies.

éti  
et  
cou  
d'u  
lèle  
l'es  
ça é  
Cre  
app  
tion  
nue  
N  
Indi  
sant  
uns  
dern  
crou  
lante  
mus  
surte  
élég  
un g



## CHAPITRE V

Scène des frontières. — Le Lycurgue du désert. —

Loi de Lynch. — Le jeune Osage.

Le lendemain, qui était le 11 octobre, nous étions en marche à sept heures et demie du matin, et nous traversâmes de riches terrains d'alluvion, couverts d'une végétation luxuriante et d'arbres d'une hauteur considérable. La route était parallèle à la rive occidentale de l'Arkansas, et dans l'espace de quelques milles nous pûmes voir encore çà et là des villages et des fermes occupés par des Creeks. Les habitants paraissaient avoir appris et appliqué avec facilité les rudiments de la civilisation : car leurs fermes étaient convenablement tenues, et leurs maisons annonçaient l'aisance.

Nous rencontrâmes une troupe nombreuse de ces Indiens, revenant d'une de ces grandes fêtes dansantes pour lesquelles leur nation est si célèbre. Les uns étaient à pied, les autres à cheval, et parmi ces derniers on en voyait plusieurs qui portaient en croupe des femmes vêtues de couleurs grises et brillantes. C'est une belle race ; ils ont les membres musculeux et bien proportionnés, mais leurs jambes surtout se distinguent par leurs formes légères et élégantes. Comme les Égyptiens d'autrefois, ils ont un goût particulier pour les couleurs tranchantes et

les ornements éclatants. Aussi, vus à quelque distance au milieu des prairies, ils présentaient un tableau aussi pittoresque que varié. L'un d'eux portait sur sa tête un mouchoir rouge écarlate surmonté d'une touffe de plumes noires, semblable à la queue d'un coq. Un autre était coiffé d'un mouchoir blanc avec des plumes rouges, tandis qu'un troisième, faute de plumes, avait placé sur son turban un brillant bouquet de sumach.

Sur les limites du désert, nous nous arrêtâmes pour demander notre chemin à la cabane d'un colon blanc ou *squatter*. C'était un vieillard d'une taille haute, ayant les cheveux roux, le visage long et maigre, et clignant à chaque instant d'un œil, comme si ce qu'il disait était de la plus grande importance. Il s'abandonnait en ce moment à la plus furieuse colère; un de ses chevaux lui manquait, et il soutenait avec d'horribles jurements que l'animal avait été volé la nuit par un parti d'Osages qui campait dans un marais voisin. Mais il en aurait satisfaction, disait-il, et ferait un exemple de ces misérables. A cet effet, il avait décroché du mur le seul moyen qui lui restât de se faire rendre justice sur la frontière... son fusil; et il se disposait à monter à cheval pour faire une battue dans les marais, avec un autre colon armé de la même manière.

Nous essayâmes de calmer le vieillard, en lui disant que son cheval pouvait s'être égaré dans les bois; mais, comme tous ses confrères, il avait l'ha-

bitu  
dos  
porte  
Ap  
les tr  
senti  
s'offr  
Enfin  
le de  
nous  
nous  
nous  
nous  
Le  
traver  
plaine  
tantôt  
cenda  
ces de  
les In  
min à  
fatigu  
est in  
comp  
seule  
No  
nous  
nous  
desce  
mes. I

à quelque dis-  
résentaient un  
é. L'un d'eux  
rouge écarlate  
res, semblable  
ait coiffé d'un  
rouges, tandis  
avait placé sur  
umach.

nous arrêta-  
a cabane d'un  
vieillard d'une  
, le visage long  
stant d'un œil,  
plus grande im-  
moment à la plus  
lui manquait, et  
nts que l'animal  
ti d'Osages qui  
mais il en aurait  
exemple de ces  
roché du mur le  
re rendre justice  
il se disposait à  
battue dans les  
né de la même

vieillard, en lui  
égaré dans les  
res, il avait l'ha-

bitude de mettre tous les accidents fâcheux sur le  
dos des Indiens, et rien ne put le dissuader d'aller  
porter le fer et le feu dans les marais.

Après avoir fait quelques milles, nous perdîmes  
les traces de nos cavaliers, et le grand nombre de  
sentiers pratiqués par les Indiens et les colons qui  
s'offraient à nous, nous jetèrent dans la perplexité.  
Enfin, en arrivant à l'habitation d'un homme blanc,  
le dernier de cette frontière, nous trouvâmes que  
nous nous étions écartés de notre chemin. Après  
nous avoir fait retourner sur nos pas, le squatter  
nous mit sur la route que nous avions à suivre, et  
nous nous lançâmes dans les immenses déserts.

Le sentier que nous suivions était tortueux; il  
traversait successivement des fourrés épais, des  
plaines couvertes de bruyères et de vastes prairies,  
tantôt montant des collines escarpées, tantôt des-  
cendant dans de profondes vallées. En passant par  
ces déserts, il est d'usage de marcher à la file comme  
les Indiens, en sorte que les premiers fraient le che-  
min à ceux qui suivent, et diminuent ainsi leurs  
fatigues et leurs travaux. De cette manière aussi, il  
est impossible de connaître le nombre de ceux qui  
composent la caravane, le tout ne laissant qu'une  
seule trace étroite, mais bien foulée.

Nous venions de trouver celle des cavaliers qui  
nous précédaient, lorsqu'en sortant d'une forêt  
nous vîmes notre cavalier errant des frontières qui  
descendait une colline avec son compagnon d'ar-  
mes. Lorsqu'il se fut approché de nous, la maigreur

de sa figure et la tristesse répandue sur tous ses traits me rappelèrent la description que Cervantès nous fait du héros de la Manche; d'ailleurs il allait s'aventurer dans une entreprise digne du chevalier espagnol, puisqu'il s'agissait de s'enfoncer dans le périlleux marais où un puissant ennemi s'était caché au milieu des buissons.

Pendant que nous parlions avec lui sur la pente de la colline, nous aperçûmes un Osage à cheval qui sortait d'un bois à un demi-mille de distance, en conduisant un autre cheval par le licou. Ce dernier fut aussitôt reconnu par notre ami à l'œil clignotant pour celui qu'il cherchait.

A mesure que l'Osage approchait, sa figure me paraissait de plus en plus frappante. Il avait dix-neuf à vingt ans, la taille bien faite et cette physionomie romaine commune à tous ceux de sa tribu. Il montait un superbe cheval pie, mêlé de blanc et de brun, de l'espèce sauvage des prairies. Sur le devant du large collier de cet animal était suspendue une touffe de crins teinte en écarlate.

Ce jeune Indien s'avança lentement vers nous avec un air ouvert et bienveillant, et nous dit, par le moyen de notre interprète Beatte, que le cheval qu'il menait s'était fourvoyé dans leur camp, et qu'il le ramenait maintenant pour le rendre à son maître. Je m'attendais à des témoignages de reconnaissance de la part du colon; mais, à ma grande surprise, le vieillard se mit dans une violente colère. Il soutenait que les Indiens avaient enlevé son cheval la nuit,

avec l'intention de le ramener le matin, et d'obtenir ainsi une récompense; ce qui, d'ailleurs, à ce qu'il prétendait, était très-ordinaire aux naturels du pays. En conséquence il se disposait à lier le jeune homme à un arbre pour le frapper du fouet, lorsqu'il fut arrêté soudain par l'expression de l'indignation générale que ce nouveau mode de récompenser un service excita parmi nous.

Telle est cependant trop souvent l'application du code pénal sur les frontières, de la *loi de Lynch*, comme on l'appelle techniquement. Suivant cette loi, le plaignant peut être à la fois témoin, juré, juge et exécuteur, et le prévenu, convaincu et puni sur de simples présomptions. C'est à cette cause, je n'en doute pas, qu'on doit attribuer ces haines invétérées qui règnent souvent parmi les Indiens, et les poussent dans les guerres aux plus terribles représailles. Quand je comparais le visage ouvert et noble et les manières franches du jeune Osage avec la figure sinistre et la conduite brutale de l'homme blanc des frontières, je sentais qu'il n'aurait pas été difficile de décider auquel des deux les coups de fouet eussent été le plus justement appliqués.

Ainsi obligé de se contenter du recouvrement de son cheval sans y ajouter le plaisir de fouetter celui qui l'avait trouvé, le vieux Lycurgue, ou plutôt le Dracon de la frontière s'en retourna chez lui en grommelant, suivi de son fidèle compagnon.

Quant au jeune Osage, nous étions tous prévenus en sa faveur; le comte suisse surtout, avec cette

sympathie si naturelle à son âge et qui s'accordait si bien avec son caractère, trouva l'Indien tellement de son goût qu'il lui fut impossible de résister à l'envie qu'il éprouvait de l'avoir pour compagnon et pour écuyer dans son expédition. Le jeune sauvage se laissa facilement tenter; séduit par la perspective d'une course sans danger dans les prairies des buffles, et par la promesse d'un vêtement neuf, il tourna le dos à ses amis et consentit à suivre le comte dans la recherche qu'il faisait des chasseurs osages.

Telle est la glorieuse indépendance de l'homme à l'état sauvage. Ce jeune Indien, avec son fusil et son cheval, était toujours prêt à courir le monde selon l'impulsion du moment. Il portait avec lui toute sa fortune, et ne devait, pour ainsi dire, sa liberté qu'à l'absence des besoins artificiels. Hommes civilisés, nous sommes moins esclaves des autres que de nous-mêmes; les superfluités que nous recherchons sont autant de chaînes qui s'opposent aux mouvements de notre corps et compriment les impulsions de notre âme. Telles étaient du moins mes réflexions en ce moment; mais je ne suis pas bien sûr qu'elles ne se ressentissent pas un peu de l'enthousiasme du jeune comte, qui, enchanté de plus en plus de la sauvage chevalerie des prairies, parlait de prendre le costume et les habitudes des Indiens pendant tout le temps qu'il espérait passer avec les Osages.

## CHAPITRE VI

Départ du comte et de ses compagnons. — Camp de guerre abandonné.

Dans le courant de la matinée, nous rencontrâmes les traces d'un sentier qui croisait le nôtre, et qui allait de la forêt à l'ouest, dans la direction même de l'Arkensas. Beatte, notre métis, après avoir considéré un moment ces traces, déclara qu'elles indiquaient la route que les chasseurs avaient prise après avoir passé la rivière en se rendant à leurs territoires de chasse.

Ici donc le jeune comte et son compagnon firent halte en se préparant à nous quitter. Les hommes des frontières les plus expérimentés qui se trouvaient avec nous, essayèrent, mais en vain, de les dissuader de leur entreprise, en leur en montrant les dangers. En effet, nos deux Européens allaient s'enfoncer dans les déserts, sans autre guide, sans autre escorte, sans autre suite qu'un jeune métis ignorant et un Indien encore plus jeune.

Ils étaient embarrassés d'un cheval de bât et de deux chevaux de rechange, et avec cela ils devaient se frayer une route à travers d'épaisses forêts, et franchir des rivières et des marais. Ils pouvaient d'ailleurs tomber entre les mains des Pawnees, qui étaient alors en guerre avec les Osages, et qui étaient



renommés pour leur férocité, sans compter que leur petit nombre et leurs beaux chevaux suffisaient pour pousser les bandes errantes d'Osages qui maraudent sur les frontières à les piller et à les laisser ainsi à pied et sans ressources au milieu des prairies.

Cependant rien ne pouvait calmer l'ardeur romanesque du comte pour une campagne de chasse aux buffles avec les Osages ; l'idée seule du danger stimulait son instinct de chasseur. Son compagnon de voyage, plus âgé, et d'un caractère plus posé, était convaincu de la témérité de l'entreprise ; mais d'un côté il ne pouvait modérer le zèle impétueux de son jeune ami, de l'autre il était trop loyal pour le laisser poursuivre seul des plans aussi hasardeux.

Ainsi donc, à notre grand regret, nous les vîmes abandonner la protection de notre escorte et s'aventurer dans leur périlleuse expédition. Les vieux chasseurs de notre troupe secouaient la tête, et Beatte entre autres leur prédisait toutes sortes de malheurs. Mon seul espoir était qu'ils trouveraient bientôt assez d'embarras pour rafraîchir le sang du jeune comte et l'engager à nous rejoindre. Dans cette pensée nous marchâmes plus lentement et nous fîmes une longue halte à midi.

Après avoir repris notre route, nous arrivâmes en vue de l'Arkansas. Cette rivière présentait un courant large et rapide, bordé des deux côtés par un banc de sable fin, par des saules et des cotonniers. Au delà de la rive opposée s'étendait une magnifique campagne de plaines fleuries, variée par des

houc  
de f  
et m  
aban

No  
verte  
récen  
enco  
par d  
à cha  
sont  
et l'e  
peaux

Ce  
peuv  
tient  
la ch  
dispo  
ce qu  
chefs  
place  
de gu

En  
trave  
égaré  
du se  
effarc  
qui n  
les pa  
ragé

ster que leur  
faisaient pour  
i maraudent  
sisser ainsi à  
rairies.

rdueur roma-  
e chasse aux  
danger sti-  
mpagnon de  
s posé, était  
e; mais d'un  
ueux de son  
our le laisser  
eux.

us les vîmes  
rte et s'avan-  
. Les vieux  
t la tête, et  
es sortes de  
trouveraient  
r le sang du  
indre. Dans  
entement et

arrivâmes en  
tait un cou-  
côtés par un  
s cotonniers.  
une magni-  
riée par des

bouquets d'arbres, et terminée par un long rideau de forêts; le tout annonçait une culture complète et même élégante au milieu d'une terre sauvage, abandonnée à elle-même.

Non loin de la rivière, sur une éminence découverte, nous passâmes à travers un camp de guerre récemment abandonné par les Osages. On voyait encore la charpente des tentes ou wigwams, formée par des branches courbées en arc et fichées en terre à chaque extrémité. Les interstices de ces branches sont remplis avec d'autres branches plus minces, et l'on recouvre le tout avec des écorces et des peaux.

Ceux qui connaissent les habitudes des Indiens peuvent déterminer à quelle tribu un camp appartient, et s'il a été construit pour la guerre ou pour la chasse, à l'inspection seule de la forme et de la disposition des wigwams. Beatte nous montra dans ce qui restait de ce camp le wigwam dans lequel les chefs conféraient autour du *feu du conseil*, et la place sur laquelle on avait exécuté la grande danse de guerre.

En poursuivant notre route, et pendant que nous traversions une forêt, nous rencontrâmes un chien égaré et à demi mort de faim. Il se traînait le long du sentier avec des yeux enflammés et un regard effarouché. Quoiqu'il eût été écrasé par les cavaliers qui nous précédaient, il continuait d'avancer sous les pas de nos chevaux. Le cri : *C'est un chien enragé !* s'éleva tout à coup, et un de nos compagnons

dirigea au même instant son fusil contre l'animal. Mais l'humanité du commissaire, dont le cœur était toujours disposé à faire le bien, l'arrêta.

« Il est aveugle, dit-il : c'est le chien de quelque pauvre Indien, qui suit probablement son maître à la piste ; ce serait une honte de tuer un animal si fidèle. »

L'homme remit son fusil sur l'épaule ; le chien passa étourdiment à travers la cavalcade, mais sans éprouver aucun mal ; et, tenant toujours le nez contre terre, il continua sa course.

Vers trois heures nous arrivâmes dans un lieu occupé tout récemment par une compagnie de cavaliers ; les tisons d'un de leurs feux brûlaient encore, en sorte que, suivant l'opinion de Beatte, ils devaient avoir passé là un seul jour avant nous. Comme il y avait aux environs un beau ruisseau et une grande quantité de pois-vignes pour les chevaux, nous résolûmes de passer la nuit dans cet endroit. Mais à peine étions-nous arrivés que nous entendîmes des cris éloignés, et nous vîmes le jeune comte et sa suite s'avancer à travers la forêt. Nous les reçûmes avec une véritable satisfaction ; car leur départ avait été pour nous un vif sujet d'inquiétude. Une courte expérience les avait convaincus des difficultés auxquelles ils étaient exposés en traversant avec tant de chevaux et une si faible escorte des solitudes aussi vastes. Heureusement ils s'étaient décidés à nous rejoindre avant la fin du jour ; car une seule nuit aurait suffi pour les priver de leurs chevaux.

Le comte avait décidé son protégé, le jeune Osage, à rester avec lui, et il comptait toujours, avec son assistance, faire de brillants exploits sur les prairies des buffles.

---

## CHAPITRE VII

Nouvelles de la troupe d'expédition. — Le comte et son écuyer osage. — Halte dans les bois. — Village osage.

Le matin, 12 octobre, de bonne heure, les deux Creeks que le gouverneur de Fort-Gibson avait envoyés en avant arrivèrent sur leur retour à notre campement. Ils avaient laissé la troupe d'expédition à environ cinquante milles, dans un bel emplacement sur l'Arkansas, très-abondant en gibier, où elle se proposait de nous attendre. Cette nouvelle ranima notre courage, et au lever du soleil nous reprîmes notre route avec une ardeur facile à comprendre.

Au moment où nous montions en selle, le jeune Osage essaya de jeter une couverture sur son cheval sauvage. L'animal fut effrayé, et se cabra. Ses attitudes, jointes aux efforts que faisait son maître presque aussi sauvage et aussi nu que lui pour le dompter, auraient offert une belle étude à un peintre ou à un sculpteur.

Souvent je prenais plaisir à remarquer la contenance du comte et celle de son nouveau serviteur,

tandis qu'ils marchaient devant moi. Jamais en effet preux chevalier ne fut mieux assorti à son écuyer. Le comte était bien monté, et, comme je l'ai déjà dit, c'était un cavalier gracieux et hardi. Il aimait à faire caracoler son coursier et à le lancer avec toute la vivacité d'une jeunesse ardente. Son habillement se composait d'une veste de chasse en peau de daim, d'une coupe élégante et d'un beau pourpre, richement brodée en soie de diverses couleurs, d'un pantalon et de moccasins également de peau. Il portait un bonnet de chasseur; et un fusil à deux coups, suspendu par une bandoulière en travers de son dos, achevait son équipement.

Le jeune Osage le suivait de près sur son cheval sauvage, dont les ornements se réduisaient à quelque touffes de crins écarlates. Il marchait ayant sa belle tête et sa poitrine entièrement nues, et sa couverture roulée autour de ses reins. D'une main il portait son fusil, de l'autre il menait son cheval, et semblait toujours prêt à s'élancer au premier signal sur les pas de son jeune maître, lorsque celui-ci réclamerait ses services pour quelque exploit. De son côté, le comte espérait beaucoup de la bravoure de son écuyer aussitôt qu'ils seraient arrivés au milieu des buffles et sur les territoires de chasse des Pownees.

Après une nouvelle marche, nous traversâmes un ruisseau étroit et profond sur un pont solide, reste d'une digue de castors. L'industriense communauté qui l'avait bâtie avait été entièrement détruite. Au-dessus de nous une longue volée d'oies

sauv  
çant  
V  
une  
danc  
bert  
sour  
nous  
Po  
par  
trou  
par  
chev  
mace  
pris  
« J  
dit-i  
les a  
deva  
Le  
Les  
somm  
feuil  
caus  
s'éle  
l'arb  
mon  
les p  
milie  
De

sauvages faisaient entendre ces cris aigres et perçants qui annoncent le déclin de l'année.

Vers dix heures et demie, nous fîmes halte dans une forêt où les pois-vignes croissaient avec abondance. Là nous laissâmes nos chevaux pâtre en liberté. On fit du feu, on se procura de l'eau d'une source voisine, et en peu de temps notre petit Tony nous servit le café.

Pendant que nous déjeunions, nous fûmes joints par un vieillard osage appartenant à une petite troupe de chasseurs qui dernièrement avaient passé par le même chemin. Il était à la recherche de son cheval égaré ou volé. Notre métis Béatte fit la grimace en apprenant que les chasseurs osages avaient pris cette direction.

« Jusqu'à ce que nous ayons dépassé ces hommes, dit-il, nous ne rencontrerons pas un seul buffle : les animaux effrayés se sauvent devant eux comme devant une prairie en feu. »

Le déjeuner fini, chacun s'amusa à sa manière. Les uns tiraient au blanc; les autres se livraient au sommeil, le corps à moitié enseveli dans des lits de feuillage, et la tête appuyée sur leur selle; d'autres causaient autour du feu, dont la fumée blenâtre s'élevait en tourbillonnant à travers les branches de l'arbre au pied duquel on l'avait allumé. Quant à nos montures, elles faisaient un repas splendide dans les pois, et plusieurs se roulaient avec délices au milieu de cette abondance.

De grands arbres dont les troncs étaient droits et

unis comme de belles colonnes nous prêtaient leur ombre ; et les rayons du soleil , en traversant leurs feuilles transparentes , déjà teintes des couleurs variées de l'automne , me rappelaient l'effet de la lumière sur les vitraux coloriés et les faisceaux de colonnes des cathédrales gothiques. On ne peut nier, en effet, que la grandeur imposante de quelques-unes de nos forêts de l'Ouest, et la solennité qui y règne, ne produisent des sensations analogues à celles qu'on éprouve dans ces vastes et majestueux édifices ; et le vent qui murmure entre les branches vous rappelle les sons prolongés et majestueux de l'orgue.

A midi on sonna le boute-selle, et nous reprîmes notre marche dans l'espoir d'arriver avant la nuit au camp de nos cavaliers, dont nous n'étions éloignés, selon le dire du vieil Osage, que de dix à douze milles au plus. En passant à travers une forêt, nous vîmes un étang solitaire couvert des plus beaux lis d'eau que j'aie jamais rencontrés, et parmi lesquels nageaient une troupe de superbes canards des bois, remarquables surtout par l'éclat et l'élégance de leur plumage.

Un peu plus loin nous descendîmes sur les bords de l'Arkansas, à un endroit où les traces d'un grand nombre de chevaux, tous entrant dans l'eau, annonçaient qu'un parti de chasseurs osages avait récemment passé la rivière pour se rendre au territoire des buffles.

Après avoir laissé nos chevaux se désaltérer dans le courant, nous longeâmes la rive pendant quelque

temps; puis nous entrâmes dans une plaine où nous apercevions au loin une fumée, et où par conséquent nous comptions trouver nos gens. En suivant ce que nous prenions pour leurs traces, nous arrivâmes dans un pré où paissaient un certain nombre de chevaux. Ce n'étaient cependant pas ceux des cavaliers que nous cherchions. En effet, à une petite distance nous rencontrâmes un village osage sur les bords de l'Arkansas.

Notre arrivée dans ce village fit sensation. Une troupe de vieillards vint au-devant de nous; ils nous serrèrent la main à tous l'un après l'autre, tandis que les femmes et les enfants se formaient en groupes, nous regardaient avec avidité, causaient et riaient entre eux. On nous dit que tous les jeunes gens étaient partis pour la chasse, laissant le reste de leur famille à la maison.

Ici le commissaire, sans descendre de cheval, crut devoir faire un discours. Il informa les Indiens du but de sa mission, qui était d'amener une paix générale entre les tribus de l'Ouest; et, profitant de l'occasion, il les exhorta à déposer toute idée de guerre ou de vengeance, et à ne point commettre d'inutiles hostilités contre les Pawnees. Ce discours, interprété par Beatte, sembla produire sur la multitude l'effet que le commissaire se proposait; tous promirent solennellement que, tant qu'il dépendrait d'eux, la paix ne serait point troublée; et, en effet, l'âge et le sexe des auditeurs donnaient assez de raisons de croire à la sincérité de cette promesse.



Espérant toujours gagner avant la nuit le camp du petit corps d'armée que nous devons accompagner dans son expédition , nous continuâmes notre route , lorsque vers le soir nous fûmes obligés de nous arrêter sur les bords d'un ravin. Nous plantâmes notre tente sur une éminence rocailleuse à côté d'un petit torrent. La nuit vint, sombre et chargée de nuages flottants qui annonçaient la pluie. Les feux de nos cavaliers éclairaient le vallon , et jetaient de fortes masses de lumière sur ces hommes assez semblables à des brigands prenant leur repas du soir.

Pour ajouter à l'aspect sauvage de la scène , plusieurs Indiens du hameau près duquel nous venions de passer s'étaient mêlés parmi nos gens ; et même trois d'entre eux vinrent s'asseoir près de notre feu. Ils observaient en silence ce qui se passait autour d'eux , immobiles comme des figures monumentales en bronze.

Nous leur donnâmes quelque chose à manger , et , ce qui leur fut encore plus agréable , du café ; car les Indiens partagent le goût universel de ce breuvage si prédominant dans l'Ouest. Quand ils eurent soupé , ils s'étendirent côte à côte devant le feu , et commencèrent un chant nasal , en tambourinant avec leurs doigts sur leur poitrine en manière d'accompagnement. Leur chant paraissait composé de couplets réguliers , qui se terminaient tous , non en une mélodieuse cadence , mais en une soudaine interjection *ah !* qui sortait de leur gosier comme un hoquet.

Selon l'interprétation que nous en donna Beattie, ce chant se rapportait à nous, à notre apparition, au bon traitement que nous leur avions fait, et à ce qu'ils savaient de nos projets. Ils n'oublièrent pas non plus de chanter les louanges du jeune comte, qui les avait charmés par son caractère vif et son amour pour les aventures périlleuses.

Ce mode d'improvisation est commun à toutes les tribus sauvages. C'est ainsi qu'avec un petit nombre d'inflexions de la voix ils chantent leurs exploits à la guerre et à la chasse, et s'abandonnent parfois à une verve comique ou satirique plus commune chez eux qu'on ne l'imagine généralement.

Le fait est que les Indiens avec lesquels j'ai eu occasion de vivre sont tout différents de ceux que les poètes nous représentent comme des hommes stoïques, taciturnes, inflexibles, sans sourire et sans larmes. On ne peut nier qu'ils soient taciturnes avec les blancs dont ils se défient et dont ils ignorent le langage; mais quel est le blanc qui dans les mêmes circonstances ne pourra être accusé du même défaut? Les Indiens entre eux savent causer comme nous; leurs aventures à la chasse et à la guerre leur fournissent une matière suffisante de conversation. En outre ils sont d'excellents mimes, et se divertissent fort souvent aux dépens des blancs auxquels ils ont eu affaire, et qu'ils croient avoir persuadés de leur profond respect pour notre supériorité.

Ils observent tout avec curiosité et en silence; rien ne leur échappe, et quand quelque chose les a

particulièrement frappés, ils se contentent d'échanger un regard ou un son inarticulé, réservant leurs commentaires pour le moment où ils seront seuls. C'est alors qu'ils donnent un libre cours à leur humeur critique, bouffonne et toujours joyeuse.

Dans le cours de mon voyage le long des frontières, j'ai eu plus d'une occasion de remarquer avec quelle facilité ils s'animaient quand ils causaient entre eux. Souvent il m'est arrivé de voir une troupe d'Osages rester assis autour d'un feu jusqu'à une heure très-avancée de la nuit, engagés dans une conversation vive et enjouée, et faisant à chaque instant retentir les bois de leurs éclats de rire.

Quant aux larmes, ils en ont en abondance, qu'elles soient ou réelles ou affectées : car bien souvent ils s'en font un mérite. Personne ne pleure plus amèrement la perte d'un parent ou d'un ami ; ils ont même des époques fixes où ils se réunissent pour se lamenter et hurler sur la tombe des défunts. Souvent au point du jour et dans le voisinage des villages indiens j'ai entendu des pleurs et des gémissements douloureux ; ils provenaient de quelques-uns de ces sauvages qui sortaient à cette heure pour aller dans les champs pleurer leurs morts, tandis que les larmes coulaient par torrents sur leurs joues. D'où il m'est permis de conclure que l'Indien tel que nous le représentent les poètes, est, comme le berger des églogues, un être fictif, une simple personification d'attributs imaginaires.

Le chant nasal de nos hôtes cessa insensiblement ;

ils se couvrirent la tête et s'endormirent profondément. Bientôt après, tout fut silencieux autour de nous, et l'on n'entendit plus que le bruit des gouttes de pluie qui tombaient sur notre tente.

Le lendemain matin, nos trois visiteurs indiens déjeunèrent avec nous; mais on ne trouva point le jeune Osage qui devait servir d'écuyer au comte dans sa campagne de chevalier errant sur les prairies. Le cheval sauvage avait également disparu; et après mille conjectures nous fûmes obligés de nous arrêter à l'idée que l'Indien avait pris congé de nous à la manière du pays, pendant la nuit. Nous apprîmes par la suite qu'il avait été engagé à agir ainsi par les Osages avec lesquels nous nous étions rencontrés. Ils lui avaient représenté les dangers qu'offrait alors une expédition sur le territoire des Pawnees, où il pouvait tomber entre les mains de ces ennemis implacables de sa tribu, et, ce qui n'était pas moins à redouter, les mille contrariétés auxquelles l'exposeraient la conduite capricieuse et les procédés insolents des blancs.

Ces dernières raisons n'étaient pas sans fondement: car moi-même j'ai pu reconnaître combien les blancs étaient portés à traiter les Indiens comme on traite les brutes. D'ailleurs le jeune Osage avait été sur le point de juger par lui-même de la vérité des représentations de ses compatriotes, lorsqu'en vertu de *la loi de Lynch* il était menacé d'une flagellation cruelle pour le crime d'avoir retrouvé un cheval égaré.

La disparition du jeune homme fut généralement regrettée ; car il nous plaisait beaucoup par sa belle mine, son caractère franc et ouvert et les grâces de ses manières. Mais personne ne ressentit aussi vivement sa perte que le comte, qui se voyait ainsi tout à coup privé de son écuyer. Mes regrets étaient moins intéressés : je fus fâché de la désertion de l'Osage par rapport à lui-même. Il n'aurait certainement pas eu à se plaindre de nous dans tout le cours de l'expédition ; nous l'aurions entouré de nos soins ; et à en juger par la générosité du comte, il serait retourné dans sa tribu chargé de couvertures et de mille colifichets.

---

## CHAPITRE VIII

Le camp des cavaliers explorateurs.

Le temps, qui avait été pluvieux pendant la nuit, s'étant enfin éclairci, nous nous mîmes en route à sept heures du matin, dans la ferme confiance d'arriver ce jour au camp des cavaliers chargés d'explorer le pays.

Nous n'avions pas encore fait quatre milles, que nous aperçûmes un grand arbre récemment tombé sous la hache, et dont le tronc renfermait encore quelques restes du miel sauvage qu'on en avait enlevé. Il était donc évident que nous n'étions plus loin

du ca  
caval  
cri, e  
sous  
Qu  
chain  
C'étai  
Hood  
un ru  
corce  
avec  
dant  
ont c  
le pe  
On  
aussi  
saien  
des a  
peau  
tirer  
sur l  
naiss  
brais  
par l  
étaie  
des  
chev  
buis  
N  
accl

généralement  
p par sa belle  
es grâces de  
it aussi vive-  
ait ainsi tout  
grets étaient  
désertion de  
rait certaine-  
tout le cours  
denos soins;  
nte, il serait  
ertures et de

du camp. En effet, à deux milles plus loin, quelques cavaliers de notre suite jetèrent tout à coup un grand cri, et nous montrèrent des chevaux qui paissaient sous des arbres.

Quelques pas nous conduisirent au sommet d'une chaîne de collines, d'où nous pûmes voir le camp. C'était une véritable scène de bandits à la Robin-Hood. Dans une belle forêt ouverte, traversée par un ruisseau rapide, se montraient des cabanes d'écorce et de branches, ainsi que des tentes formées avec des couvertures, qui avaient servi d'abri pendant la dernière pluie; car les troupes dont je parle ont coutume de camper en plein air, quand le temps le permet.

On voyait là des cavaliers vêtus de toutes sortes, aussi bizarres les uns que les autres. Ceux-ci faisaient la cuisine à de grands feux allumés au pied des arbres; ceux-là étendaient et apprêtaient des peaux de daim, tandis que d'autres s'exerçaient à tirer au but, ou étaient couchés nonchalamment sur l'herbe. D'un côté on voyait des pièces de venaison suspendues à des broches au-dessus de la braise; d'un autre, le gibier récemment apporté par les chasseurs. Plus loin, des faisceaux de fusils étaient appuyés contre les arbres avec des selles, des brides, des poires à poudre, tandis que les chevaux broutaient çà et là en liberté parmi les buissons.

Notre arrivée au camp fut saluée par de bruyantes acclamations. Les cavaliers se pressèrent autour de

rs.

dant la nuit,  
s en route à  
nfiance d'ar-  
chargés d'ex-

milles, que  
ment tombé  
mait encore  
en avait en-  
ons plus loin

leurs camarades qui nous avaient escortés, pour leur demander des nouvelles du fort. Quant à nous, nous fûmes accueillis avec les manières simples et franches des chasseurs par le capitaine Bean, qui commandait le détachement. C'était un homme actif et vigoureux, d'environ quarante ans. Il avait passé la plus grande partie de sa vie sur les frontières, où, quand l'occasion s'en présentait, il prenait part aux guerres des Indiens, dont il connaissait parfaitement les mœurs et les habitudes. Son costume s'accordait très-bien avec le caractère de sa mission; il portait une veste de chasse en cuir, des guêtres et un bonnet de fourrageur également en cuir.

Pendant que nous causions avec le capitaine, je vis s'approcher un chasseur vétérán dont l'extérieur me frappa. Il était d'une taille moyenne, mais d'une forte constitution; sa tête, sur laquelle on ne voyait plus que quelques mèches de cheveux gris de fer, et ses beaux yeux noirs, où brillait encore le feu de la jeunesse, lui donnaient un aspect imposant. Son costume était semblable à celui du capitaine, quoique l'usure témoignât d'un plus long service. Il portait à ses côtés une poire à poudre et un couteau de chasse passé dans sa ceinture, et il tenait à la main un ancien et bon fusil, probablement aussi cher à son cœur que le meilleur de ses amis. Il demanda la permission d'aller chasser, et elle lui fut aussitôt accordée avec plaisir.

« C'est le vieux Ryan, dit le capitaine quand

l'hon  
chasse  
mais  
F  
gés e  
dress  
nous  
ajout  
d'aba  
mite  
com  
d'un  
cueil  
Ne  
man  
dépl  
pres  
à la

L  
abor  
don  
On  
d'es  
dan

escortés, pour  
Quant à nous,  
ères simples et  
ine Bean, qui  
it un homme  
e ans. Il avait  
sur les fron-  
sentait, il pre-  
nt il connais-  
abitudes. Son  
e caractère de  
hasse en cuir,  
eur également

capitaine, je  
ont l'extérieur  
e, mais d'une  
e on ne voyait  
x gris de fer,  
core le feu de  
posant. Son  
pitaine, quoi-  
g service. Il  
et un couteau  
il tenait à la  
lement aussi  
ses amis. Il  
r, et elle lui  
pitaine quand

l'homme se fut éloigné. Il n'y a pas de meilleur chasseur dans toute la compagnie. Il ne rentre jamais au camp les mains vides. »

En un instant nos chevaux de bât furent déchargés et abandonnés à eux-mêmes dans la prairie. On dressa notre tente et on alluma le feu. Le capitaine nous avait envoyé la moitié d'un daim ; Beatte y ajouta une couple de dindons sauvages qu'il venait d'abattre. Les broches furent chargées et notre marmite de campagne remplie de viande. Enfin, pour comble de luxe, un des cavaliers nous fit cadeau d'un grand bassin de miel délicieux qu'il avait recueilli dans un arbre d'abeilles.

Notre petit Tony était en extase ; retroussant ses manches jusqu'au coude, il se mit en devoir de déployer ses talents culinaires, dont il se vantait presque autant que de ses prouesses à la chasse et à la guerre.

---

## CHAPITRE IX

### Chasse aux abeilles.

La belle forêt dans laquelle nous étions campés abondait en arbres d'abeilles, c'est-à-dire en arbres dont le tronc creux sert de ruche à ces insectes. On s'étonne avec raison de la prodigieuse quantité d'essaims qui se sont répandus depuis peu d'années dans les régions de l'Ouest. Les Indiens regardent



les abeilles comme annonçant la présence des blancs, de même que les buffles annoncent la présence des hommes rouges ; et ils disent qu'à mesure que les abeilles s'avancent, le buffle et l'Indien se retirent.

On pourrait croire que cela vient de ce que nous sommes habitués à associer le bourdonnement des abeilles au bruit de nos fermes, et à considérer ces petits animaux industriels comme liés aux habitations des hommes ; j'ai toujours entendu dire qu'il était rare de rencontrer l'abeille sauvage à une grande distance de la frontière. Elle a été le héraut de la civilisation, en la précédant constamment dans sa marche depuis les bords de l'Atlantique. Quelques anciens planteurs de l'Ouest prétendent même avoir noté l'année où ces mouches traversèrent pour la première fois le Mississipi. Les Indiens trouvèrent alors avec surprise les arbres creux de leurs forêts subitement remplis d'une douce ambroisie, et rien n'égale, à ce que j'ai ouï dire, le plaisir avec lequel ils goûtèrent pour la première fois de ce mets si facile à obtenir, de ce luxe des déserts.

Aujourd'hui les abeilles essaient par myriades dans les belles forêts et dans les bois qui bornent et coupent les prairies, ou qui s'étendent le long des terrains d'alluvion et des rivières. On dirait que ces belles régions répondent exactement à la description de la terre promise, sur laquelle *coulent des ruisseaux de lait et de miel* : car on a calculé que les riches pâturages des prairies étaient suffisants pour nourrir d'innombrables troupeaux, tandis que les

ce des blancs,  
a présence des  
mesure que les  
en se retirent.  
e ce que nous  
onnement des  
considérer ces  
s aux habita-  
ndu dire qu'il  
uvage à une  
a été le héraut  
amment dans  
que. Quelques  
t même avoir  
èrent pour la  
ns trouvèrent  
e leurs forêts  
roisie, et rien  
ir avec lequel  
e ce mets si  
s.

par myriades  
qui bornent et  
nt le long des  
dirait que ces  
a description  
ent des ruis-  
culé que les  
ffisants pour  
andis que les

fleurs dont elles sont émaillées en font un vrai paradis, où l'abeille peut recueillir en abondance la matière sucrée dont elle fait son miel.

Nous étions à peine arrivés au camp, lorsqu'un parti de chasseurs se mit en route à la recherche d'un arbre d'abeilles, et, comme j'étais fort curieux de voir cette chasse, j'acceptai avec joie l'invitation de m'y joindre. La troupe était commandée par un vieux chasseur d'abeilles, grand homme maigre, couvert de vêtements grossiers qui étaient loin de lui serrer la taille, et coiffé d'un chapeau de paille qui ne ressemblait pas mal à une ruche. Un camarade chargé d'un long fusil et à peu près aussi négligé dans sa toilette, sauf qu'il ne portait point de chapeau, marchait sur les pas du premier, et était suivi d'une douzaine d'autres armés de haches ou de fusils, car personne ne s'éloigne d'un camp sans armes, afin d'être prêt à tout événement.

Après une marche de quelques instants, nous arrivâmes à une clairière sur la lisière de la forêt. Là, notre chef nous fit faire halte, et s'avança ensuite doucement vers un buisson au haut duquel j'aperçus un fragment de rayon. Je devinai que c'était un appât pour les abeilles; et, en effet, on voyait déjà plusieurs de ces insectes bourdonner alentour. Quand ils furent chargés de miel, ils s'élevèrent dans les airs et prirent leur vol en ligne droite presque avec la rapidité d'une balle.

Les chasseurs avaient observé attentivement la direction que les abeilles avaient prise; ils se mirent

à leur poursuite, marchant avec peine à travers des racines entrelacées et des arbres tombés, et les yeux toujours tournés vers le ciel. De cette manière ils ne perdirent point la trace des abeilles et les virent bientôt après arriver à leur ruche, pratiquée dans le creux d'un chêne mort. Après avoir voleté quelque temps autour de l'arbre, elles disparurent dans un trou situé à plus de vingt mètres au-dessus du sol.

Alors deux des chasseurs appliquèrent vigoureusement la hache au pied du chêne, tandis que les simples spectateurs se tenaient à une distance respectueuse pour être à l'abri de la chute de l'arbre et de la vengeance de ses habitants. Cependant les coups redoublés de la hache ne paraissaient nullement effrayer ou troubler l'industrielle communauté. Les abeilles continuaient de vaquer à leurs occupations ordinaires, les unes arrivant au port avec une charge complète, les autres sortant pour de nouvelles expéditions, semblables à ces navires marchands qui abordent dans une grande ville de commerce, ou la quittent sans se douter des banqueroutes qui les menacent. Un violent craquement qui annonçait la rupture du tronc ne put même distraire leur attention. A la fin l'arbre tomba avec un horrible fracas et s'ouvrit de haut en bas, découvrant à nos yeux les trésors depuis longtemps accumulés de la petite république.

Un des chasseurs s'approcha aussitôt avec un paquet de foin allumé pour se défendre des abeilles.

Celles-ci cependant ne cherchèrent pas à se venger ; bien plus , elles paraissaient stupéfaites d'une catastrophe aussi inattendue , et elles continuèrent de bourdonner autour des ruines de leur établissement , sans songer à nous faire le moindre mal.

Tout le monde s'avança alors avec des cuillers et des couteaux de chasse pour retirer du tronc les rayons de miel dont il était rempli. Plusieurs étaient d'ancienne date et d'un brun foncé , d'autres étaient d'un beau blanc , et le miel qu'ils renfermaient était presque limpide. Ceux qui étaient restés entiers furent mis dans des marmites de campagne pour être transportés au camp , mais ceux qui avaient été brisés dans la chute furent dévorés sur les lieux.

C'était un curieux spectacle de voir tous ces chasseurs d'abeilles tenant chacun un riche fragment qui dégouttait entre leurs doigts , et disparaissait aussi vite qu'une tarte à la crème devant l'appétit d'un écolier.

Les chasseurs d'abeilles ne sont cependant pas les seuls qui profitent de la ruine de cette laborieuse république. Comme pour compléter la ressemblance de leurs habitudes avec celles des hommes après au travail et au gain , je vis un grand nombre de ces insectes arriver à tire - d'aile des ruches voisines pour s'enrichir aux dépens de leurs malheureux frères. Ils se pressaient alentour , comme on voit souvent les habitants des côtes se presser autour des débris d'un vaisseau naufragé ; ils se plongeaient avec avidité dans les cellules des rayons brisés , et

après avoir satisfait leur premier appétit, s'envolaient chez eux chargés de butin.

Quant aux propriétaires, elles ne paraissaient avoir cœur à rien, pas même à goûter au nectar qui coulait autour d'elles ; mais elles se traînaient çà et là avec désespoir, de même que l'on voit parfois un malheureux contempler d'un air distrait et découragé les décombres encore fumants de sa maison incendiée.

Il serait difficile de décrire l'étonnement et la confusion des abeilles de la ruche détruite qui étaient absentes lors de la catastrophe, et arrivaient successivement avec leur cargaison. D'abord elles tournaient en l'air autour de la place où s'élevait naguère l'arbre qui renfermait leur trésor, étonnées de la trouver vide. A la fin, comme si elles comprenaient leur désastre, elles s'abattaient sur une branche sèche d'un arbre voisin, d'où elles regardaient les ruines de leur demeure, et semblaient se lamenter sur la chute de leur empire.

Alors nous quittâmes la place, laissant encore beaucoup de miel dans le creux de l'arbre.

« Il n'en sera rien perdu, dit un des chasseurs, les ours auront bientôt emporté le tout. Ces animaux ont une adresse toute particulière pour trouver les arbres qui contiennent du miel. Quand ils en ont découvert un, ils en rongent le tronc pendant plusieurs jours, et lorsqu'ils ont fait un trou assez large pour y fourrer leurs pattes, ils emportent le miel, la cire et les mouches. »

## CHAPITRE X

Amusements du camp. — Nourriture du chasseur. —  
Scènes du soir.

A notre retour au camp, nous le trouvâmes livré à la plus grande gaieté. Les cavaliers tiraient au blanc, sautaient, luttaient ou jouaient aux barres. La plupart étaient de très-jeunes gens, encore à leur première campagne, pleins de santé, de force et d'activité. Je conçois, en effet, que rien n'est plus propre à donner du courage et de la force à la jeunesse que la vie sauvage des forêts et une expédition à travers ces belles solitudes si riches en gibier, si fertiles en aventures. Au lieu d'envoyer nos jeunes gens en Europe, où le luxe et la mollesse les corrompent, il vaudrait mieux, je crois, les faire voyager dans les prairies; ils n'en deviendraient que plus robustes et plus propres au service de l'État.

Tandis que les jeunes soldats se livraient à leurs jeux, un groupe plus grave, composé du capitaine, du docteur et d'autres officiers, était assis sur l'herbe autour d'une carte de la frontière, tenant conseil sur notre position et la route que nous devions suivre.

Notre plan était de passer l'Arkansas précisément au-dessus de son confluent avec la Fourche-Rouge, ensuite de tourner vers l'ouest, et, après

avoir traversé une grande forêt ouverte, nommée Cross-Timber, qui s'étend de l'Arkansas à la rivière Rouge, de nous diriger au sud vers la dernière de ces rivières.

Beatte, en sa qualité de chasseur osage expérimenté, fut appelé au conseil.

« Avez-vous chassé quelquefois dans cette direction ? lui demanda le capitaine.

— Oui, répondit laconiquement le métis.

— Peut-être pourrez-vous nous dire alors dans quelle direction se trouve la Fourche-Rouge.

— Si vous continuez de suivre le bord de cette prairie, vous arriverez à une colline nue, au sommet de laquelle est un monceau de pierres. De cette hauteur vous verrez la Fourche-Rouge.

— En ce cas, s'écria le capitaine, nous y arriverons demain ; puis nous traverserons l'Arkansas, et nous entrerons dans le territoire des Pawnees. Dans deux jours nous ferons craquer les os des buffles. »

L'idée d'arriver bientôt sur le territoire de chasse des Pawnees et sur la trace des buffles nous remplit de joie. Tout à coup notre conférence fut interrompue par la détonation d'un fusil non loin du camp.

« C'est le fusil du vieux Ryan, s'écria le capitaine ; je suis sûr qu'il vient d'abattre un daim. »

Le capitaine ne s'était pas trompé ; car bientôt après le vétéran parut, appelant un des plus jeunes cavaliers de la troupe afin qu'il l'accompagnât et l'aidât à apporter la bête.

Les environs abondaient en gibier, de sorte que notre camp était amplement fourni de provisions. Comme nos gens avaient en outre abattu une vingtaine d'arbres d'abeilles, on pouvait dire que non-seulement l'abondance, mais encore le luxe régnait dans nos repas. C'était un festin continu ; à peine songeait-on à mettre quelques provisions de côté pour le lendemain.

La cuisine se faisait à la manière des chasseurs. Les viandes, piquées dans des broches en bois dont les extrémités étaient fichées en terre, rôtissaient ou grillaient devant de grands feux, mais en conservant si bien leur jus qu'elles auraient chatouillé le palais du plus fin gourmet. Je ne puis faire autant d'éloges du pain : ce n'était que de la pâte faite avec de la farine et de l'eau, et frite comme des beignets dans du lard fondu ; quelques cavaliers cependant, encore moins difficiles, se contentaient de mettre de cette pâte au bout d'un bâton, et la faisaient cuire ainsi en l'approchant du feu. Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé l'une et l'autre sorte de pain très-agréable sur les prairies. En effet, pour juger de la bonté d'un mets, il faut en avoir mangé avec l'appétit d'un chasseur.

Avant le coucher du soleil, nous fûmes appelés par le petit Tony à un somptueux repas. Des couvertures avaient été étendues près du feu pour nous servir de siège. Un large plat, ou plutôt une espèce de gamelle faite avec la racine d'un érable, et que le créole avait achetée au village indien, fut placé



devant nous, et l'on y versa le contenu des marmites. C'était un hachis de chair de dindon sauvage, auquel étaient jointes des tranches de lard. A côté de ce plat on en plaça un autre rempli de beignets. Après que nous eûmes mangé le hachis, le petit Tony apporta d'un air de triomphe un quartier de chevreuil rôti. N'ayant point d'assiettes, nous nous servîmes à la façon des chasseurs, en coupant chacun de notre côté, avec des couteaux de chasse, des tranches que nous trempions dans le sel et le poivre. Pour rendre justice à la cuisine de Tony et à l'assaisonnement qu'y mettait l'air des prairies, j'avoue que jamais je n'ai goûté d'une venaison aussi délicieuse. Ajoutez à cela le café que nous faisions bouillir dans une marmite, que nous sucrions avec du sucre brut et que nous buvions dans des tasses d'étain. Tel fut notre ordinaire pendant tout le temps de l'expédition, au moins tant que nous ne manquâmes ni de gibier, ni de sucre, ni de café.

A l'entrée de la nuit, on plaça des sentinelles autour du camp, précaution indispensable dans un pays de sauvages. Le camp présentait alors un aspect tout à fait pittoresque. Des feux épars brillaient avec plus ou moins d'éclat entre les arbres, et des groupes de cavaliers les entouraient, les uns assis ou couchés par terre, les autres debout, éclairés à demi par la lueur rougeâtre des flammes.

Autour de quelques-uns de ces foyers on se livrait à une gaieté bruyante qui éclatait souvent en un long rire et en de sauvages exclamations; car cette troupe

n'était en réalité qu'une bande indisciplinée, composée uniquement de jeunes gens de la frontière qui ne s'étaient enrôlés que pour courir les aventures ou pour voir du pays. Plusieurs d'entre eux avaient été élevés dans le voisinage de ceux auxquels ils devaient obéir, et par conséquent leur parlaient encore avec cette familiarité qui n'est permise qu'entre camarades. Pas un ne voulait comprendre ce que c'est que la discipline d'un camp, ni se soumettre aux lois d'une profession qu'il n'avait pas l'intention de continuer.

Tandis que cette folle gaieté régnait auprès de l'un des feux, on entendait soudain partir d'un autre un chant lugubre et monotone. Le chant était conduit par un des lieutenants de la troupe, homme grand et maigre qui, nous disait-on, avait été maître d'école, professeur de chant, et, par occasion, prédicateur méthodiste dans un village de la frontière. Ce chant s'élevait triste et solennel au milieu de la nuit, et me rappelait la description de semblables cantiques dans le camp des puritains (1).

Dans un des intervalles de cette psalmodie nasale, un hibou qui sans doute, en amateur de chant, désirait faire sa partie, commença à pousser de sinistres gémissements; et aussitôt ce fut un cri général : *Le hibou de Charley! le hibou de Charley!* Il paraît que cet oiseau de ténèbres avait visité le camp toutes

(1) Partisans d'une secte protestante en Angleterre et en Amérique, qui se piquaient d'une plus grande pureté que les autres dans leur doctrine et dans leurs mœurs.

les nuits précédentes, et qu'une des sentinelles, garçon de peu d'esprit, nommé Charley, avait tiré sur lui, et s'était excusé ensuite d'avoir tiré étant de faction, en disant que les hiboux faisaient d'excellente soupe.

Un jeune cavalier se mit alors à imiter le cri de l'oiseau de Minerve, lequel, avec une simplicité peu d'accord avec son caractère, sortit de l'obscurité, et se montra sur la branche dépouillée d'un arbre éclairé par notre feu. A l'instant le jeune comte saisit son fusil, et en un clin d'œil l'oiseau de mauvais augure tomba à nos pieds en agitant ses ailes. On appela Charley, et on le somma d'appréter et de manger la soupe au hibou ; mais il refusa, prétextant qu'il n'avait pas lui-même abattu la bête.

Dans le courant de la soirée, je fis une visite au feu du capitaine, qui se composait d'énormes troncs d'arbres capables de rôtir un buffle tout entier. Là se trouvaient les principaux chasseurs et chefs du camp, debout, assis ou couchés sur des peaux ou des couvertures, et racontant leurs histoires de chasse et de guerre avec les Indiens.

A mesure que la nuit tombait, nous apercevions une lumière rougeâtre à l'ouest au-dessus des arbres.

« Ce doit être une prairie incendiée par les chasseurs osages, dit le capitaine.

— Je le crois aussi, dit Beattie en regardant le ciel. C'est sur les bords de la Fourche-Rouge. On dirait que nous n'en sommes éloignés que de trois milles, et il y en a peut-être plus de vingt. »

Sur les huit heures et demie, une lumière douce, mais pâle, s'éleva par degrés à l'est, annonçant le lever de la lune. Alors je sortis de la cabane du capitaine, et je songeai à jouir du repos de la nuit. J'étais décidé à quitter l'abri de la tente et à bivouaquer comme la troupe. Une peau d'ours me servit de lit, et mon porte-manteau fit un oreiller. Enveloppé dans des couvertures, je m'étendis sur la couche des chasseurs, et bientôt je m'endormis d'un sommeil doux et profond pour ne m'éveiller que le lendemain au son du cor.

---

## CHAPITRE XI

Levée du camp. — Triomphe d'un jeune chasseur. —  
Vil assassinat d'un putois.

Le 14 octobre, au signal donné par le cor, les patrouilles rentrèrent dans le camp, et les sentinelles furent relevées de leur faction. En un instant tout le monde fut sur pied, et chacun s'occupa des préparatifs du départ. Tandis que les uns coupaient du bois, allumaient des feux et apprêtaient le déjeuner, les autres pliaient les couvertures qui servaient de tentes pendant les mauvais temps, ou couraient à travers les taillis et ramenaient les chevaux. Au milieu de ce mouvement général, la forêt ne cessait de retentir de cris joyeux, d'exclamations,

d'éclats de rire. Quand tous eurent déjeuné et que les effets furent empaquetés et chargés sur les chevaux, on sonna le boute-selle, et à cheval. A huit heures, la troupe marchait sur une ligne longue et tortueuse, et, un moment après, la forêt, qui depuis quelques jours avait offert une scène si animée, si tumultueuse, retomba dans sa solitude et son silence.

C'était une belle matinée; le soleil brillait dans tout son éclat, et nos cœurs étaient à l'unisson de l'atmosphère, gais et joyeux. La route que nous suivions, toujours parallèle à l'Arkansas, traversait un pays riche et varié. Quelquefois nous étions obligés de nous frayer un sentier sur des terrains d'alluvion, couverts d'une végétation exubérante, où des arbres gigantesques étaient entrelacés de vignes qui tombaient de leurs branches comme les cordages d'un navire. D'autres fois nous longions des ruisseaux dont le faible courant servait à lier ensemble une suite d'étangs encadrés comme des miroirs dans le sol paisible de la forêt, et réfléchissant son feuillage d'automne, ou le ciel bleu qui brillait à travers ses branches. Plus loin nous gravissions des collines escarpées et rocailleuses, du sommet desquelles notre vue s'étendait au loin, d'un côté sur de vastes prairies diversifiées par des bouquets d'arbres et des forêts, de l'autre, sur une chaîne de montagnes bleuâtres, au delà des eaux de l'Arkansas.

Le coup d'œil que présentait notre troupe s'accor-

dait  
plus  
des  
les d  
posa  
et m  
chev  
rout  
étaie  
notr  
en t  
veill  
pela  
mar  
crip  
trav  
dan  
gno  
U  
ent  
sieu  
dor  
por  
y av  
tra  
nor  
fuy  
cer  
cur  
ble

Une fois nous passâmes par une belle prairie, entourée de bosquets, où l'herbe couchée en plusieurs endroits annonçait que des daims y avaient dormi toute la nuit précédente. Quelques chênes portaient aussi la marque des griffes des ours qui y avaient grimpé pour y chercher des glands. En entrant dans une des clairières de ce pré ombragé, nous aperçûmes plusieurs daims bondissant et fuyant tout effrayés, jusqu'à ce que, arrivés à une certaine distance, ils s'arrêtaient et regardaient avec curiosité ces figures étrangères qui venaient troubler leur solitude. A l'instant, des coups de fusil

furent tirés dans toutes les directions par nos jeunes chasseurs ; mais, trop pressés pour viser juste, ils virent les daims s'enfoncer sains et saufs dans l'épaisseur de la forêt.

Dans notre marche, nous atteignîmes l'Arkansas ; mais nous nous trouvions encore au-dessous de la Fourche-Rouge ; et, comme la première rivière fait de grands et nombreux détours, nous quittâmes de nouveau ses bords, et nous poursuivîmes notre route à travers les bois. Vers trois heures, nous fîmes halte dans un lieu charmant, bordé par un ruisseau limpide et ombragé par des bosquets de chênes majestueux. On attacha aux chevaux les jambes de devant pour les empêcher de courir et de s'éloigner du camp, et on les laissa paître librement dans la prairie. Un certain nombre de cavaliers se dispersèrent alors de différents côtés, et se mirent à la recherche du gibier ; c'étaient les plus habiles chasseurs de la troupe.

On n'entendait plus, comme dans la matinée, des cris ou des éclats de rire : les cavaliers qui n'étaient pas occupés à faire du feu et à préparer le repas du soir, se reposaient çà et là dans l'herbe. Bientôt on entendit des coups de feu partir de différents points, et quelque temps après un chasseur revint au camp avec un daim en travers sur son cheval. Il fut suivi de plusieurs autres jeunes chasseurs à pied, dont l'un portait une daine sur ses épaules. Il était évidemment fier de sa proie : car c'était peut-être là son premier exploit, ce qui n'em-

par nos jeunes  
viser juste, ils  
saufs dans l'é-

es l'Arkansas;  
-dessous de la  
ère rivière fait  
ous quittâmes  
suivîmes notre  
heures, nous  
bordé par un  
es bosquets de  
x chevaux les  
de courir et de  
être librement  
de cavaliers se  
, et se mirent  
es plus habiles

s la matinée,  
aliers qui n'é-  
à préparer le  
dans l'herbe.  
partir de diffé-  
s un chasseur  
avers sur son  
jeunes chas-  
daine sur ses  
sa proie : car  
, ce qui n'em-

pêcha point les autres chasseurs de le railler lui et ses camarades, parce que, comme des novices, ils s'étaient associés pour aller à la chasse.

À l'entrée de la nuit, de grandes acclamations s'élevèrent à l'extrémité du camp, et aussitôt on vit une troupe de jeunes chasseurs défilier en triomphe autour des feux, portant sur leurs épaules un de leurs camarades. Il venait de tuer un élan pour la première fois de sa vie, et c'était le premier animal de cette espèce abattu dans cette expédition. Ce jeune chasseur, nommé Mac-Lélan, fut le héros de la soirée, et de plus l'amphitryon du souper, car des morceaux de son élan rôtissaient devant chaque foyer.

Les autres chasseurs revinrent sans le moindre gibier. Le capitaine avait remarqué les traces d'un buffle qui devait avoir passé par là peu de jours auparavant, et il avait suivi la voie d'un ours, mais sans succès. Il avait vu encore un élan qui se promenait sur un banc de sable le long de l'Arkansas; par malheur, avant qu'il eût trouvé une place d'où il pût tirer sur l'animal, celui-ci était rentré dans le bois.

Notre chasseur Beattie lui-même revint silencieux et morne, d'une chasse infructueuse. Jusqu'alors il ne nous avait rien rapporté, et nous avions tiré nos provisions de venaison de la loge du capitaine. Beattie paraissait d'autant plus mortifié qu'il regardait les cavaliers avec dédain, comme des gens peu expérimentés et des chasseurs peu habiles. De



leur côté, ceux-ci ne le voyaient pas d'un bon œil, à cause de son origine, et le nommaient toujours, pour cela, l'Indien.

Le petit Tony n'était guère plus considéré : son habil et ses gasconnades, joints à son dialecte mélangé, attiraient continuellement sur lui la risée des plaisants de la troupe, qui s'amusaient à ses dépens d'une manière souvent bien peu délicate ; mais le créole était si bien encre dans sa vanité et dans sa propre estime, qu'aucune raillerie n'était capable de l'ébranler.

J'avoue que je me sentais un peu honteux de la figure que faisaient nos suivants parmi ces cavaliers de la frontière. Il n'est pas jusqu'à notre équipement qui ne fût pour eux un sujet de moquerie ; mais ce qui leur déplaisait le plus, c'étaient nos fusils à deux coups que nous avions pris pour le menu gibier. Les perdrix, les coqs de bruyère et même les dindons sauvages sont aux yeux des chasseurs de l'Ouest une proie trop facile pour mériter leur attention, et la longue carabine est pour eux la seule arme digne d'être portée.

Je fus éveillé le lendemain avant le jour par les hurlements d'un loup qui rôdait autour du camp, attiré par l'odeur de la venaison. A peine l'aurore commençait-elle à poindre qu'un jeune cavalier sortit d'une des dernières cabanes, et se mit à contrefaire le chant du coq avec une perfection qui aurait fait envie au premier chanteur de basse-cour. On lui répondit aussitôt sur le même ton, et en peu d'instants le

chant  
du ca  
gnem  
de se  
ferme

Ap  
vâmes  
extrê  
gnime  
une v  
de ro  
étaient  
l'oues  
la Fou  
sas, et  
du cor  
alors,  
les ter

En  
énorm  
les tre  
avait  
ronce  
nos ch  
un ch  
de da  
marq  
Ch  
poir  
enter

un bon œil,  
ent toujours,

nsidéré : son  
dialecte mé-  
lui la risée  
saient à ses  
eu délicate ;  
sa vanité et  
llerie n'était

onteux de la  
ces cavaliers  
équipement  
rie ; mais ce  
usils à deux  
u gibier. Les  
les dindons  
de l'Ouest  
attention, et  
arme digne

jour par les  
du camp, at-  
aurore com-  
cavalier sortit  
ontrefaire le  
rait fait en-  
n lui répon-  
l'instant le

chant fut répété d'une cabane à l'autre, accompagné du caquet des poules, des cris du canard et du grognement des porcs, à tel point qu'on eût été tenté de se croire transporté au milieu de la cour d'une ferme dont la population se trouvait en plein concert.

Après avoir marché quelque temps, nous arrivâmes dans la matinée à un sentier des Indiens extrêmement battu, et en le suivant nous atteignîmes le sommet d'une colline d'où l'on apercevait une vaste étendue de pays, coupée par des chaînes de rochers et des bouquets d'arbres dont les teintes étaient aussi riches que variées. Dans le lointain, à l'ouest, nous découvrîmes à notre grande satisfaction la Fourche-Rouge, qui roulait ses eaux vers l'Arkansas, et nous reconnûmes que nous étions au-dessus du confluent de ses deux rivières. Nous descendîmes alors, et nous traversâmes avec bien des difficultés les terres basses qui bordent l'Arkansas.

En cet endroit les arbres étaient couverts de vignes énormes qui formaient une espèce de cordage liant les troncs et les rameaux les uns aux autres. Il y avait en outre une telle abondance de buissons et de ronces et une si grande quantité de houblons, que nos chevaux avaient beaucoup de peine à se frayer un chemin. Ça et là le sol était empreint de traces de daims, et les griffes des ours avaient laissé leurs marques sur plusieurs arbres.

Chacun avait l'œil et l'oreille au guet, dans l'espoir de voir lever du gibier, quand tout à coup on entendit un grand bruit sur une partie reculée de

la ligne, suivi du cri général : *Un ours, un ours!* Nous courûmes tous en avant pour être présents à la chasse; mais, à mon inexprimable et bien ridicule chagrin, je trouvai mes dignes compagnons, Beatte et Tony, commettant un meurtre honteux sur un misérable putois! L'animal s'était caché sous le tronc d'un arbre tombé, d'où il faisait une vigoureuse défense à sa manière, parfumant toute la forêt de l'odeur qu'il répandait.

Les railleries les plus mordantes accueillirent le chasseur indien; on lui conseilla même de dépouiller le putois et de se revêtir de sa peau, comme du seul trophée de sa prouesse. Cependant, quand on vit Tony et le métis déterminés à emporter cette bête comme un morceau délicat, une expression universelle de dégoût s'éleva contre eux, et peu s'en fallut qu'on ne les traitât de cannibales.

Mortifié de ce honteux début de nos deux chasseurs, j'insistai pour leur faire abandonner leur proie et reprendre leur marche. Beatte céda, quoiqu'à contre-cœur, et il demeura en arrière en grommelant. Quant à Tony, il se consola en vantant avec sa légèreté ordinaire tout ce qu'a de bon et de délicat un putois rôti, et jurant que c'était le mets dont les plus fins gourmets indiens étaient le plus friands. Ce fut avec peine que j'imposai silence à sa loquacité; mais si la vivacité d'un Français est réprimée d'un côté, elle ne tarde pas à se faire jour d'un autre; Tony déchargea son humeur sur les chevaux de bât, qu'il frappa à coups redoublés.

Cependant je n'avais rien gagné par mon opposition à la singulière fantaisie de ces valets; car au bout d'un certain temps, Beatte ayant repris son poste de guide à la tête de la colonne, j'aperçus sa proie, écorchée et ressemblant à un cochon de lait engraisé, pendant derrière sa selle. Mais je jurai en moi-même que notre foyer ne serait point souillé par la cuisson d'un putois.

---

## CHAPITRE XII

### Passage de l'Arkansas.

Nous avons alors atteint l'Arkansas à un quart de mille environ de sa jonction avec la Fourche-Rouge; mais les bords étaient escarpés et mouvants, et le courant profond et rapide. Il était donc impossible de passer en ce lieu, et nous reprîmes notre course pénible à travers la forêt, après avoir envoyé Beatte en avant à la recherche d'un gué. A peine avions-nous fait un mille de plus, qu'il revint nous annoncer qu'il y avait tout près de là un endroit où des bancs de sable rendaient la plus grande partie de la rivière guéable, et le reste pouvait être passé à la nage par les chevaux.

Nous nous arrêtâmes à l'endroit indiqué. Quelques-uns de nos cavaliers se mirent aussitôt à couper des arbres avec leurs haches sur le bord de l'eau, pour

en faire ensuite des radeaux qui devaient transporter les bagages ; d'autres continuèrent de suivre la rive dans l'espoir de trouver un gué plus facile, car il leur répugnait de s'aventurer avec leurs chevaux dans un courant si profond.

Ce fut alors que nos dignes compagnons Beattie et Tony eurent l'occasion de déployer leur adresse et les ressources que leur avait enseignées leur commerce avec les Indiens. Ils s'étaient procuré au village osage que nous avions traversé deux jours auparavant, une peau de buffle sèche. Le moment étant venu de s'en servir, on l'étendit, on passa des cordes dans les œilletons dont elle était bordé, et on l'arrondit en forme de cuve. Des bâtons posés en travers dans l'intérieur devaient la maintenir dans cette forme.

On porta cette singulière barque sur la grève et on la mit à flot, après y avoir placé notre équipage de camp et une partie de nos bagages. Beattie attachait une corde à la proue, et la tenant entre ses dents, il entra dans l'eau en tirant la barque après lui ; tandis que Tony, qui marchait derrière, la poussait et la tenait en équilibre. Ils eurent pied pendant une partie du trajet ; mais au milieu du courant ils furent obligés de nager, et ils ne cessèrent de crier et de hurler à la manière des Indiens que lorsqu'ils se virent sur la rive opposée.

Nous fûmes si charmés, le commissaire et moi, de ce mode de transport, que nous résolûmes d'en profiter pour nous-mêmes. Nos deux compagnons,

le cor  
long  
gué q  
mille  
le rete  
par ha  
son, e  
putois  
Je ne  
rivière  
masse  
de l'od  
naçait  
Nos  
tira cel  
selles,  
cent liv  
m'invita  
bler à l'  
on, voy  
cependa  
cautions  
sorte qu  
de la lar  
primes e  
comme l  
Ce fut  
moitié c  
peau d'a  
et remorc

le comte et M. L<sup>...</sup>, avaient continué de marcher le long de la rive avec les chevaux, pour gagner un gué que quelques cavaliers avaient découvert à un mille et demi plus haut. Tandis que nous attendions le retour de nos bateliers, mes regards se portèrent par hasard sur différents objets cachés sous un buisson, et je reconnus dans le nombre la carcasse du putois, toute prête à être rôtie devant le feu du soir. Je ne pus résister à la tentation de la jeter dans la rivière, au fond de laquelle elle tomba comme une masse de plomb ; et notre cabane fut ainsi préservée de l'odeur infecte que cette viande savoureuse menaçait d'y apporter avec elle.

Nos hommes étant revenus avec leur nacelle, on tira celle-ci sur la rive et on la remplit à moitié de selles, de sacs et autres bagages, pesant au moins cent livres ; et lorsqu'elle fut de nouveau à l'eau, on m'invita à y entrer. Cela me parut beaucoup ressembler à l'embarcation des sages de Gotham, qui, dit-on, voyageaient sur la mer dans un bol. J'entrai cependant sans hésiter, quoique avec toutes les précautions possibles, et je m'assis sur les bagages, de sorte que les bords de la peau ne s'élevaient plus que de la largeur de la main au-dessus de l'eau. Nous primes ensuite le large, la barque touée et poussée comme la première fois.

Ce fut avec une sensation à moitié sérieuse, à moitié comique, que je me trouvai flottant sur la peau d'un buffle, au milieu d'une rivière du désert, et remorqué par un demi-sauvage hurlant et aboyant

comme un démon incarné. Pour satisfaire la vanité du petit Tony, je déchargeai mon fusil à droite et à gauche lorsque nous fûmes au centre du courant. Le bruit fut répété par les échos tout le long des rives boisées, et des acclamations de quelques cavaliers y répondirent, au grand triomphe du créole, qui s'attribuait toute la gloire de ce système de navigation inventé par les Indiens.

Notre voyage se fit heureusement; le commissaire passa de même et avec un égal succès, ainsi que le reste de nos bagages. Tony ne se possédait plus de joie; il se pavanait avec orgueil sur le rivage, et ne cessait de se vanter auprès des cavaliers de la supériorité de son adresse et de ses connaissances. Quant à Beatte, il conserva son maintien tout à la fois sombre et fier, sans qu'un sourire effleurât ses lèvres; car il avait un mépris absolu pour l'ignorance des cavaliers, surtout depuis qu'ils l'avaient mal jugé.

La rive large et sablonneuse sur laquelle nous avions débarqué offrait des traces innombrables d'élans, de daims, de racoons, d'oies, de dindons et d'oiseaux aquatiques. Le paysage qui s'étendait devant nous était des plus pittoresques. Ici l'on voyait des bouquets de saules et de cotonniers qui projetaient leurs ombres sur les eaux; là de superbes forêts où dominaient des platanes gigantesques, et dans le lointain de hauts promontoires entièrement couverts d'arbres et de buissons. La scène était animée d'un côté par le radeau sur lequel le capi-

taine e  
leurs e  
liers q  
le cour  
sable p

Le camp  
Aventur  
perdus.

Aussit  
de cavalie  
çames da  
une vallé  
se rappro  
qui finire  
une belle  
était un ru  
toute sa l  
bords étaie  
Dans ce  
ous de gr  
ent succe  
cheval,  
eurs mon  
es cavalie  
arce qu'il

tain et son ami le docteur passaient la rivière avec leurs effets ; de l'autre, par la longue file de cavaliers qui, montés sur leurs chevaux, traversaient le courant en ligne oblique, en suivant les bancs de sable pendant l'espace de plus d'un mille.

---

### CHAPITRE XIII

Le camp du vallon. — Les Pawnees et leurs mœurs. — Aventure d'un chasseur. — Chevaux trouvés et hommes perdus.

Aussitôt que le capitaine et un certain nombre de cavaliers nous eurent rejoints, nous nous enfoncâmes dans les bois et nous entrâmes bientôt dans une vallée formée par deux rangs de collines, qui se rapprochaient à mesure que nous avançons, et qui finirent par se joindre à angle assez aigu. Là une belle source jaillissait des rochers, et alimentait un ruisseau argenté qui baignait le vallon dans toute sa longueur, et rafraichissait l'herbe dont ses bords étaient tapissés.

Dans cet enfoncement de rochers, nous campâmes sous de grands arbres. Les cavaliers nous rejoignirent successivement, isolés ou par groupes, les uns à cheval, les autres à pied, chassant devant eux leurs montures chargées de bagages. Plusieurs de ces cavaliers étaient mouillés de la tête aux pieds, parce qu'ils étaient tombés dans la rivière pendant



le trajet long et périlleux qu'ils venaient de faire. Ils ne ressemblaient pas mal à des bandits revenant d'une expédition, et le vallon sauvage où ils se réunissaient était digne de les recevoir. L'effet que produisait leur apparition dans ce lieu augmenta encore le soir, quand les premières lueurs de nos feux tombèrent sur cette aggrégation bizarre d'hommes, de chevaux, de fusils empilés contre les arbres, et de selles et de brides suspendues aux branches.

Bientôt arrivèrent le comte et son compagnon, suivis du jeune métis Antoine. Ils avaient passé heureusement le gué; mais, à mon grand déplaisir, je m'aperçus qu'ils ne ramenaient pas mes deux chevaux. Je les croyais sous la garde d'Antoine, tandis que celui-ci, avec son insouciance ordinaire, les avait laissés s'éloigner de la ligne de l'autre côté de la rivière. Il fut donc arrêté que, le lendemain de bonne heure, Antoine et Beatte repasseraient la rivière pour les chercher.

Un daim et quelques dindons ayant été apportés au camp, nous parvinmes, en y ajoutant une tasse de café, à faire un assez bon souper, après lequel je passai dans la loge du capitaine, où se réunissaient ordinairement tous les vétérans du camp.

Pendant que nous étions à causer, nous aperçûmes, comme les nuits précédentes, une clarté d'un rouge sombre au-dessus des sommets des rochers qui nous environnaient. On attribua encore cette clarté à des feux allumés par les Indiens sur les prairies, et l'on supposa qu'ils venaient de l'ouest

de  
na  
os  
Ce  
de  
de  
don  
Il a  
une  
un  
de  
actu  
les  
Rou  
sent  
et m  
vage  
vast  
chas  
armé  
enfan  
sous  
mond  
ques  
sous  
porté  
saven  
Un  
assez

de l'Arkansas. S'il en était ainsi, les feux appartiennent à un parti de Pawnees ; car les chasseurs osages s'aventurent rarement dans ces contrées. Cependant Beatte soutenait que c'étaient les feux des Osages, et que ces feux étaient sur l'autre rive de l'Arkansas.

La conversation tomba alors sur les Pawnees, dont nous allions envahir les territoires de chasse. Il a toujours existé pour nos colons des frontières une tribu sauvage et non apprivoisée, qui pendant un certain temps est la terreur des blancs et le sujet de toutes sortes d'histoires effrayantes. Telle est actuellement la tribu des Pawnees, qui infestent les contrées situées entre l'Arkansas et la rivière Rouge ainsi que les prairies du Texas. On les représente comme d'excellents écuyers, toujours en selle, et montés sur des chevaux fringants de la race sauvage des prairies. C'est ainsi qu'ils parcourent les vastes plaines dont nous venons de parler, tantôt chassant le daim et le buffle, tantôt se livrant à main armée au pillage et à la rapine : car, semblables aux enfants d'Ismaël, auxquels on peut les comparer sous bien des rapports, ils font la guerre à tout le monde, et tout le monde leur fait la guerre. Quelques-uns n'ont point de demeure fixe, mais vivent sous des tentes de peau, faciles à être pliées et emportées ; de sorte qu'ils sont ici aujourd'hui, et ne savent où ils seront demain.

Un vieux chasseur nous donna plusieurs détails assez intéressants sur leur manière de combattre.

« Malheur, disait-il, à la bande de chasseurs ou de marchands qui serait aperçue dans les prairies par ces sauvages, et que la fatigue d'une longue route rendrait incapable d'opposer une vigoureuse résistance ! Souvent pour arriver à leurs fins ils emploient la ruse ; ils se cramponnent avec une seule jambe à leurs selles, et se couchent le long des flancs de leurs montures, de manière que leurs corps soient cachés, et que de loin leur troupe ressemble à une bande de chevaux sauvages en liberté. Quand ils se sont ainsi suffisamment approchés de l'ennemi, ils se remettent soudain en selle, et comme un tourbillon ils se précipitent en avant. Leurs plumes flottantes, leurs manteaux qui s'agitent dans l'air, leurs armes qu'ils brandissent avec force, et de plus leurs hideux hurlements, manquent rarement de frapper les chevaux d'une terreur panique et de les mettre en désordre. Ils poursuivent alors leur proie avec vigueur et l'emmènent bientôt en triomphe. »

Le meilleur moyen de défense, suivant ce vétéran des bois, est de se mettre à couvert dans quelque bosquet ou taillis ; s'il n'en est aucun à portée, il faut mettre pied à terre, attacher tous les chevaux tête contre tête, de manière qu'ils ne puissent se détacher ni s'écarter, et gagner quelque ravin où l'on soit à l'abri des flèches des Pav'nées : ces sauvages se servent, préférablement à toute autre arme, de l'arc, qu'ils savent manier avec une grande dextérité. Ils tournent plusieurs fois autour de l'ennemi, et lancent leurs traits en plein galop. Aussi sont-ils

parti  
cheva  
n'arr  
leur e

On  
secret  
du car  
guetta  
l'attaq

« Il  
le capit  
pour q  
ne fasse  
Je com  
encore  
et qu'il  
somm  
lencieux  
y pense  
épian  
qui aura

— Cor  
de tirer,  
demanda

— Ils  
à moins  
soient en  
— Ah  
pourrai j  
aussi mor

particulièrement redoutables sur la prairie, où leurs chevaux ont une libre carrière et où aucun arbre n'arrête leurs flèches. Il est rare qu'ils poursuivent leur ennemi dans les forêts.

On nous conta ensuite quelques anecdotes sur le secret et la prudence avec lesquels ils rôdent autour du camp qu'ils ont l'intention de surprendre, en guettant le moment favorable pour commencer l'attaque.

« Il est temps de nous tenir sur nos gardes, dit le capitaine. Je vais faire donner des ordres écrits pour que personne ne chasse sans permission ou ne fasse feu, sous peine de monter le cheval de bois. Je commande à une troupe de jeunes gens indociles, encore peu accoutumés au service des frontières, et qu'il est difficile de rendre circonspects. Nous sommes maintenant sur les terres d'un peuple silencieux, vigilant et rusé, qui, au moment où nous y penserons le moins, tournera autour de nous, épiant tous nos mouvements, pour tomber sur ceux qui auraient le malheur de s'écarter de la troupe.

— Comment pourrez-vous empêcher vos hommes de tirer, s'ils voient du gibier aux environs du camp? demanda un des cavaliers.

— Ils ne doivent pas porter leur fusil avec eux, à moins qu'ils n'en aient la permission ou qu'ils ne soient en faction.

— Ah ! mon capitaine, s'écria le cavalier, je ne pourrai jamais me résoudre à cela. Où je vais, va aussi mon fusil ; c'est une partie de moi-même.

Personne n'en aurait le même soin que moi, et qui pourrait mieux me défendre que mon fusil ?

— Ce que vous dites là est parfaitement vrai, reprit le capitaine, que les dernières paroles du chasseur avaient touché; moi-même je n'ai jamais pu me séparer de mon fusil, et il a toujours été pour moi un ami fidèle. »

On en était là de la conversation, quand on vint avertir le capitaine qu'un parti de quatre cavaliers, conduit par le vieux Ryan, avait manqué à l'appel. Ils avaient été séparés du reste de la troupe de l'autre côté de la rivière, pendant qu'on cherchait un gué, et personne ne savait de quel côté ils s'étaient dirigés. Leur absence donna lieu à bien des conjectures, et éveilla même quelques appréhensions pour leur sûreté.

« J'enverrais bien à leur recherche, dit le capitaine; mais le vieux Ryan est avec eux; je ne doute pas qu'il ne sache se tirer d'embarras, lui et ses compagnons. Il est sur les prairies et dans les bois comme dans sa propre ferme. D'ailleurs ils sont en nombre suffisant, quatre pour veiller, et le cinquième pour soigner le feu.

— C'est une chose terrible que de s'égarer dans un pays inconnu et sauvage, dit un des plus jeunes cavaliers.

— Non, si vous êtes deux ou trois ensemble, dit un vétéran. Quant à moi, je me trouverais aussi content, aussi à mon aise dans ce trou que dans ma propre maison, si j'avais seulement avec moi

un camarade pour faire sentinelle tour à tour et entretenir le feu. Je pourrais rester couché ici des heures entières, et contempler cette belle étoile qui a l'air de regarder le camp comme si elle veillait à sa sûreté.

— Oui, les étoiles sont une sorte de compagnie quand on est seul à veiller. Et c'est une belle étoile que l'étoile du soir, ou plutôt la planète Vénus; car c'est ainsi, je crois, qu'on doit l'appeler.

— Si vous dites vrai, ajouta un membre du conseil (c'était, si je ne me trompe, le maître d'école, le chanteur de cantiques), cela ne nous annonce rien de bon; car je me rappelle avoir lu dans un livre que les Pawnees adorent les étoiles et leur sacrifient leurs prisonniers. Ainsi je pense qu'il vaudrait mieux qu'elle ne parût point dans cette partie du pays.

— Bien ! dit le sergent, vieux soldat qui avait blanchi dans les bois, que cette étoile signifie ce qu'elle veuille, il n'en est pas moins vrai que j'ai dormi bien des nuits seul et dans des lieux plus sauvages que celui-ci, et que j'ai parfaitement dormi. Une fois je me trouvai dans une position autrement critique que celle-ci. Je m'étais attardé en traversant un bois près de la rivière Tombighe; quoique seul, j'allumai du feu, je mis mon cheval en liberté, et je me couchai pour dormir. De temps en temps j'entendais hurler les loups. Mon cheval vint se serrer contre moi, il était extrêmement effrayé. Je le repoussai; il revint, et, se rapprochant

de plus en plus, il resta les yeux fixés sur moi et sur le feu, balançant la tête et chancelant sur ses jambes de devant; car il paraissait harassé. Bientôt après j'entendis un cri étrange et sinistre. Je crus d'abord que c'était un hibou; j'écoutai, et j'acquis bientôt la certitude que ce n'était pas un hibou, mais une panthère.

« Je me sentis assez embarrassé, car je n'avais pour toute arme qu'un canif à deux lames. Cependant je me préparai à me défendre de mon mieux, et j'amassai de petits charbons de mon feu pour les jeter à la face de la bête, si elle s'approchait. La compagnie de mon cheval fut pour moi un grand soulagement; le pauvre animal, épuisé de lassitude, se coucha à côté de moi et s'endormit. Je continuai de veiller, regardant de tous côtés et m'attendant à voir d'un instant à l'autre les yeux ardents de la panthère fixés sur moi. Cependant les efforts que je faisais pour ne pas succomber au sommeil cédèrent enfin à la fatigue, et je m'endormis debout. Le lendemain matin je vis les traces de la panthère à soixante pas de l'endroit où j'avais passé la nuit; ces traces étaient larges comme mes deux poings; et il était évident que l'animal avait avancé et reculé plusieurs fois comme pour s'essayer avant de m'attaquer. Heureusement elle n'en eut pas le courage. »

Le 16 octobre, je m'éveillai avant le jour. La lune éclairait faiblement le vallon à travers de légers nuages; les feux étaient près de s'éteindre,

et les hommes qui couchaient alentour s'étaient enveloppés dans leurs couvertures. Au point du jour, Beatte, notre chasseur, et Antoine, le jeune métis, se mirent en route vers la rivière qu'ils devaient passer pour chercher les chevaux égarés; ils étaient suivis de plusieurs cavaliers qui avaient laissé leurs armes et leurs bagages de l'autre côté. Comme le gué était profond et qu'ils étaient obligés de le passer en ligne diagonale entre un rapide courant, ils durent monter les plus grands et les meilleurs chevaux.

A huit heures Beatte revint. Il avait retrouvé les deux chevaux; mais il avait perdu Antoine. Ce dernier, disait-il, n'était qu'un enfant, un novice qui ne connaissait rien aux bois; aussi à peine s'était-il éloigné de son guide, que celui-ci ne le retrouva plus. Cependant il pouvait très-bien arriver qu'il rencontrât des compagnons: car plusieurs cavaliers s'étaient aussi égarés, et le vieux Ryan et sa troupe n'étaient pas encore de retour.

Nous retardâmes notre départ de quelques heures, dans l'espoir de voir arriver nos hommes égarés; mais ce fut en vain, aucun d'eux ne reparut. Le capitaine fit observer que les Indiens de l'autre côté de la rivière étaient tous bien disposés pour les blancs, en sorte qu'on ne devait pas avoir d'inquiétudes sérieuses sur le sort des absents; le plus grand danger qu'ils pussent courir, c'était de se voir enlever leurs chevaux pendant la nuit par quelques maraudeurs osages. Notre capitaine se décida



en conséquence à continuer sa marche, laissant toutefois au camp une arrière-garde pour attendre le retour de leurs camarades.

Assis sur un rocher au-dessus de la source, et dominant ainsi tout le vallon, je m'amusais à contempler les changements de scène qui avaient lieu sous mes pieds. C'étaient d'abord les préparatifs de départ; les chevaux ramenés des environs du camp; les cavaliers courant à travers les rochers et les buissons pour chercher ceux qui s'étaient éloignés; les cris répétés des hommes chargés de rassembler les bagages, et les jurements proférés contre les chevaux rétifs ou qui s'écartaient encore à droite et à gauche pour brouter: tout cela faisait un bruit confus, au milieu duquel néanmoins on distinguait très-bien la voix du petit Tony.

Un nouveau signal fut donné par le cor; c'était le signal du départ. Je vis alors la troupe défilér lentement et en ligne irrégulière le long du vallon, et entrer dans une forêt découverte, tournant et disparaissant graduellement à travers les arbres, bien que le bruit des voix et le son du cor se fissent encore entendre quelque temps après. L'arrière-garde resta campée sous les arbres au fond du vallon; quelques cavaliers étaient à cheval, le fusil sur l'épaule; les autres étaient assis ou couchés sur le gazon à côté du feu, causant ensemble à voix basse, tandis que leurs chevaux, débridés, se tenaient immobiles et à moitié assoupis autour d'eux. Un peu plus loin, on voyait un cavalier qui, profitant de

la  
ri  
co  
su  
Co  
en  
pai  
den  
pas  
de p  
lier

ce moment de loisir, se faisait la barbe devant un miroir de poche accroché au tronc d'un arbre.

A la fin, le bruit des voix et du cor se perdit entièrement, et le vallon retomba dans le silence de la veille. Seulement ce silence était interrompu de temps à autre par un sourd murmure provenant du groupe assis autour du feu, le sifflement de quelque promeneur sous les arbres, ou le bruissement des feuilles sèches que la brise la plus légère emportait, et laissait tomber ensuite comme une pluie d'orage, signe de la fin des beaux jours.

---

## CHAPITRE XIV

Chasse au daim. — Vie des prairies. — Superstitions des Delawares.

Quand nous eûmes dépassé les bois qui bordent la rivière, nous montâmes les collines, en nous dirigeant à l'ouest à travers un pays très-accidenté, et couvert en plusieurs endroits de forêts de chênes, sur lesquelles nos yeux se reposaient avec plaisir. Comme nous marchions lentement, ceux qui étaient en tête de la colonne découvrirent quatre daims paissant sur le penchant d'une colline à environ un demi-mille de distance. Sans doute ils ne s'étaient pas aperçus de notre approche, car ils continuaient de paître avec une parfaite sécurité. Un jeune cavalier obtint du capitaine la permission de les pour-

suivre, et la troupe s'arrêta en silence pour voir ce qui allait se passer.

Conduisant son cheval avec précaution et avec le moins de bruit possible, le chasseur fit un circuit et s'arrêta à un bouquet d'arbres qui le séparait des daims. Là il mit pied à terre, et, laissant son cheval derrière les arbres, il glissa autour d'un monticule et disparut à nos yeux. Nos regards se fixèrent alors sur le troupeau, qui continuait son paisible repas sans se douter du danger qui le menaçait. Tout à coup une détonation se fit entendre, et nous vîmes le plus beau daim de la bande faire un bond convulsif et tomber par terre, tandis que ses compagnons fuyaient de toutes parts avec rapidité.

A l'instant notre ligne se rompit, et les plus jeunes de la troupe se portèrent en avant dans le plus grand désordre pour courir après les fugitifs. Parmi les plus ardents se distinguait notre petit Tony, sur son cheval : car il avait laissé là les bêtes de somme dès qu'il avait aperçu les daims. Mais il s'écoula bien du temps avant que le son du cor eût rallié les chasseurs, et que nous pussions reprendre notre marche.

Deux ou trois fois dans la journée nous fûmes arrêtés par des scènes tumultueuses de ce genre. Les jeunes cavaliers ne se possédaient pas, en se voyant dans une contrée inexplorée et si abondante en gibier ; ils étaient trop peu accoutumés à la discipline militaire pour se résigner à garder les rangs. Cependant aucun ne se montra plus indocile que notre Tony. Plein de la haute idée qu'il avait de son

adresse à la chasse, et incapable de résister à l'envie de la faire briller, il s'écartait comme un chien mal dressé toutes les fois qu'il voyait lever le gibier; et il fallait presque employer les coups pour le ramener à son poste.

Enfin sa vanité éprouva un rude mais salutaire échec. Une daine de belle taille vint bondir en vue de toute la ligne. Tony n'eut rien de plus pressé que de mettre pied à terre. Il ajusta aussitôt l'animal et tira; mais l'animal ne bougea pas. Le créole sauta sur son cheval, et, se dressant sur la selle comme un maître de maintien, il continua de fixer ses regards sur la daine, qu'il s'attendait à voir tomber d'un instant à l'autre. Cependant celle-ci poursuivit gaiement sa promenade, et un long éclat de rire partit de tous les points de la ligne. Le petit homme se laissa glisser tout doucement sur sa selle, et, comme si les chevaux de bât eussent été cause de sa mésaventure, il se mit à les accabler d'injures et de coups. Toutefois nous fûmes délivrés pour quelque temps de son vaniteux babil.

Pendant notre marche nous rencontrâmes les restes d'un ancien campement indien, près d'un ruisseau sur les bords duquel on voyait çà et là des crânes de daims déjà couverts de mousse. Comme nous étions dans le pays de chasse des Pawnees, nous pensâmes naturellement que cet emplacement avait été occupé par un parti de ces formidables brigands. Cependant le docteur, après avoir examiné la forme et la disposition des loges, déclara que

c'était un camp de hardis Delawares, qui probablement avaient fait une excursion rapide dans ces dangereuses contrées.

Un peu plus loin, nous aperçûmes deux hommes à cheval qui marchaient lentement et dans une direction parallèle à la nôtre, le long d'une colline aride et dépouillée. Ils n'étaient éloignés de nous que de deux milles environ, et semblaient nous observer. Nous fîmes halte pour les considérer à notre tour attentivement; mais nous ne pûmes que faire des conjectures. Étaient-ce des Indiens? et, s'ils étaient Indiens, étaient-ils Pawnees? La vue d'un cavalier qui paraît tout à coup à l'horizon aux yeux du voyageur qui traverse ces plaines hostiles est bien capable de frapper son imagination et de faire battre son cœur, de même qu'une voile aperçue en mer par un temps de guerre excite les inquiétudes d'un équipage qui ignore encore s'il a ou non affaire à un ennemi. Nos conjectures ne furent pourtant pas de longue durée: car, en examinant les cavaliers à l'aide d'une lunette, nous reconnûmes deux des hommes que nous avions laissés au camp, et qui, s'étant mis en route pour nous rejoindre, avaient perdu nos traces.

Ce jour-là notre marche fut animée et pleine d'agréments; nous étions dans un pays d'aventures qui n'avait jamais été foulé par les blancs, à l'exception peut-être de quelque *trappeur* (1) solitaire. Le temps

(1) Littéralement *chasseur au piège*. C'est sous ce nom que Cooper, dans son roman *la Prairie*, désigne un de ces co-

était aussi beau que nous pussions le désirer ; il faisait une chaleur douce et tempérée ; au-dessus de nous s'étendait un ciel d'un bleu foncé , parsemé de petits nuages cotonneux , et autour de nous se prolongeait à perte de vue une campagne magnifique dorée par un soleil d'automne ; mais tout était silencieux et sans vie , sans habitation humaine , et en apparence sans un seul individu de cette espèce. On aurait dit que cette belle contrée eût été vouée par la nature à une solitude éternelle ; les Indiens eux-mêmes n'osent s'y arrêter ; s'ils y paraissent de temps à autre , ce n'est que pour la chasse , et encore leur apparition n'est-elle que de quelques jours.

Après une marche d'environ quinze milles , nous campâmes dans une belle presque île formée par les circuits d'une petite rivière profonde , claire , presque sans courant , et ombragée par un bosquet d'arbres magnifiques. Quelques chasseurs se détachèrent aussitôt pour aller à la recherche du gibier , avant que le bruit du campement l'eût effarouché. Beatte prit aussi son fusil et partit seul , en prenant une direction opposée à celle des autres.

Quant à moi , je m'étendis sur l'herbe au-dessous des arbres , et , m'abandonnant au doux plaisir d'un repos champêtre , je me mis à bâtir des châteaux en Espagne. Je ne puis concevoir , en effet , un genre de vie plus propre à maintenir le corps et l'esprit en

lons qui s'aventuraient seuls , dans les solitudes de l'Ouest , à des distances considérables des habitations des blancs.

santé. Le matin, une course à cheval de plusieurs heures, variée par des accidents de chasse ; l'après-midi, un campement sous un bosquet délicieux aux bords d'un ruisseau ; le soir, un banquet de venaison fraîchement tuée, de dindons rôtis, et de miel parfumé cueilli dans les arbres environnants ; le tout assaisonné avec un appétit inconnu aux gourmands de nos villes. Et la nuit, quel doux sommeil en plein air, ou quelles agréables veilles dans la contemplation de la lune et des étoiles qu'on voit briller à travers les branches !

Toutefois, en cette occasion, nous eûmes peu de raison de vanter notre garde-manger ; on n'avait tué qu'un daim pendant la journée, et notre tente n'avait pas vu un seul morceau de cet animal. Nous fûmes donc forcés de satisfaire notre vigoureux appétit avec quelques restes de dindons apportés du dernier campement, et auxquels on avait ajouté deux ou trois tranches de porc salé. Cette disette heureusement ne dura pas longtemps. Avant la nuit, un jeune chasseur revint chargé de butin. Il avait tué un daim, l'avait adroitement découpé, et, mettant la chair dans un sac fait avec la peau même de la bête, il avait chargé le tout sur ses épaules pour nous l'apporter.

Peu de temps après, Beatte parut à son tour avec une daine bien grasse, couchée en travers sur son cheval. C'était le premier gibier qu'il nous apportât, et je voyais avec plaisir ce trophée qui effaçait entièrement le souvenir du putois. Beatte déposa son

fardeau près du feu, sans dire mot; après quoi il se mit à débrider son cheval, et toutes les questions qui lui furent adressées sur sa chasse ne purent obtenir que des réponses extrêmement laconiques.

Mais si le métis gardait un silence digne d'un Indien sur ce qu'il avait fait, Tony, au contraire, ne pouvait assez parler de ce qu'il comptait faire. Maintenant que nous étions dans un bon pays de chasse, il allait, disait-il, se mettre en campagne, et notre loge désormais serait remplie de gibier. Par bonheur son babil ne l'empêchait point d'agir; il dépeça la daine très-adroitement et en mit un quartier à la broche. En un moment nous fûmes en mesure de nous dédommager avec luxe de notre maigre dîner.

Le capitaine ne revint que tard et les mains vides. Il était à la poursuite de son gibier ordinaire, les daims, quand il arriva sur les traces d'une troupe de plus de soixante élans. N'ayant jamais tué d'animal de cette espèce, et l'élan se trouvant alors à la mode parmi les vieux chasseurs de notre camp, il cessa de poursuivre les daims, et suivit les traces qu'il venait de découvrir. Quelque temps après, il aperçut les élans et eut plusieurs occasions d'en abattre; mais il désirait rapporter le plus beau, qui marchait en avant des autres. Enfin, voyant que toute la troupe allait lui échapper s'il ne se hâtait, il tira sur celui de ces animaux qui se trouvait le plus rapproché. Le coup porta; mais l'animal conserva encore assez de force pour suivre



quelque temps ses compagnons. D'après les traces de sang qu'il laissa derrière lui, le capitaine ne pouvait douter qu'il ne fût mortellement blessé ; mais , comme la nuit approchait , il ne put suivre la trace , et fut obligé de remettre au lendemain la recherche de sa victime.

Le vieux Ryan et sa petite troupe ne nous avaient pas encore rejoints , non plus que notre jeune métis Antoine. Il fut décidé en conséquence qu'on resterait le jour suivant à la même place , pour donner à tous les traînards le temps d'arriver.

La conversation des vieux chasseurs roula , ce soir-là , sur la tribu des Delawares , auxquels on croyait que le camp découvert dans la matinée avait appartenu , et l'on raconta plusieurs anecdotes sur leur bravoure à la guerre et leur adresse à la chasse. Ces Indiens sont ennemis mortels des Osages , qui redoutent leur courage désespéré , bien qu'ils l'attribuent à une cause singulière. « Regardez ces Delawares , disent-ils , leurs jambes sont courtes , ils ne peuvent pas courir ; il faut donc que , restant fixés à la même place , ils combattent à outrance. » En effet , les Delawares ont les jambes assez courtes , tandis que leurs adversaires , les Osages , sont remarquables dans le sens contraire.

Les expéditions des Delawares , soit de chasse , soit de guerre , sont vastes et téméraires. Souvent on voit une petite bande de ces sauvages pénétrer assez loin dans ces déserts périlleux et poser leur camp jusqu'au pied des montagnes Rocheuses. Ce

caractère aventureux est soutenu, dit-on, par une des superstitions qui composent leur symbole de foi. Ils croient qu'un esprit tutélaire, sous la forme d'un grand aigle, veille sur eux du haut du ciel, où il plane bien au delà de la portée des yeux. Quelquefois, s'il est content d'eux, il descend dans les régions inférieures, et alors on peut le voir sur les nuages blancs décrivant des cercles avec ses grandes ailes déployées. Son apparition est l'annonce de saisons propices : le blé vient bien, et la chasse est abondante. Mais s'il est en colère, ce qui arrive quelquefois, il exhale sa fureur par le tonnerre, qui est sa voix, et les éclairs, qui sont le feu de ses yeux, et il frappe de mort les objets de son courroux.

Les Delawares font des sacrifices à cet esprit, qui parfois laisse tomber une plume de son aile, comme gage de sa satisfaction et de sa bienveillance. Ces plumes rendent le guerrier qui les porte invincible et invulnérable. En général, les Indiens croient que les plumes d'aigle sont pourvues de vertus occultes et souveraines. Un jour un parti de Delawares, dans le cours d'une expédition sur les terres des Pawnees, fut enveloppé par l'ennemi au milieu d'une grande plaine, et presque entièrement détruit. Le reste se réfugia sur le sommet d'une de ces collines coniques et isolées qui s'élèvent au milieu des prairies comme des monticules artificiels. Là le chef, poussé au désespoir, sacrifia son cheval à l'esprit tutélaire. Soudain un aigle énorme se précipita du ciel, emporta la victime dans ses serres, et,

remontant vers son séjour, laissa tomber une de ses plumes. Le guerrier la ramassa avec joie, l'attacha sur son front, et, conduisant ses guerriers dans la plaine, se fraya un chemin à travers les ennemis, dont il fit un grand massacre sans qu'aucun des siens reçût la moindre égratignure.

---

## CHAPITRE XV

Le camp des élans. — Histoire des Pawnees.

Nos principaux chasseurs s'étaient levés le lendemain avec le jour, et étaient partis dans différentes directions à la recherche du gibier. Le frère du capitaine, le sergent Beau, qui des premiers s'était mis en campagne, rentra avant le déjeuner, après une chasse heureuse; il venait de tuer une daine magnifique aux environs du camp.

Quand le déjeuner fut terminé, le capitaine monta à cheval pour chercher l'élan qu'il avait blessé la veille, et qui, à ce qu'il croyait, devait être mort de sa blessure. Je me décidai à me joindre à lui, et nous sortîmes ensemble, accompagnés du sergent Beau et d'un lieutenant. Deux cavaliers nous suivirent à pied pour remporter la bête que le sergent avait tuée. Nous n'étions pas encore bien loin du camp, que nous la trouvâmes gisant sur le penchant d'une colline, au milieu d'un bois. Les deux cavaliers se

mirent aussitôt à l'ouvrage ; avec la dextérité ordinaire aux chasseurs, ils dépecèrent l'animal pour le porter plus commodément au camp, tandis que nous poursuivions notre course.

Nous longeâmes les flancs de plusieurs collines ombragées par de magnifiques bosquets, et nous parvinmes à une place où l'herbe foulée annonçait le séjour récent d'une troupe nombreuse d'élan. C'était là que le capitaine avait vu ceux qu'il poursuivait, et, après avoir examiné le lieu attentivement, il nous montra des empreintes de pieds aussi larges que celles des bœufs.

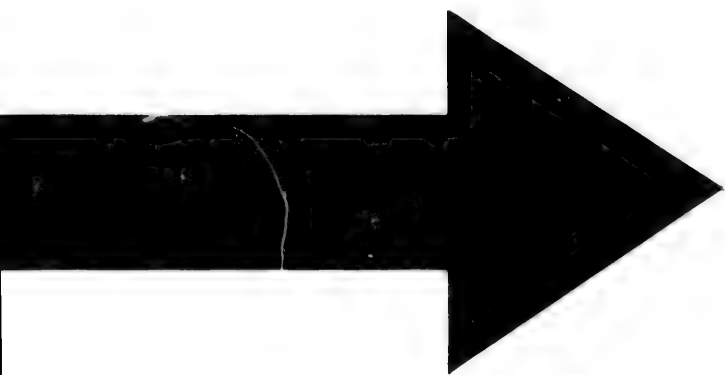
Il suivit cette voie et s'avança lentement, tandis que nous le suivions à la file, à la manière des Indiens. Il s'arrêta à l'endroit où l'élan avait été tiré : des taches de sang sur l'herbe prouvaient que le coup n'avait pas manqué, et que l'animal blessé avait suivi pendant quelque temps le reste de la troupe ; mais soudain elles disparurent.

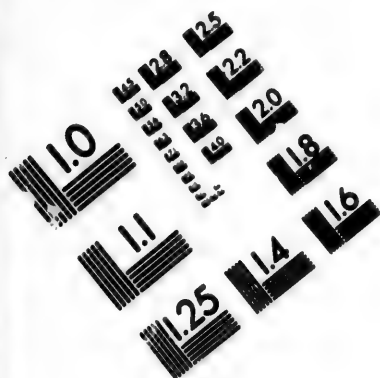
« Il faut que l'élan se soit séparé ici de ses compagnons, dit le capitaine ; quand ces animaux se sentent mortellement blessés, ils se retirent à l'écart afin de mourir seuls. »

Ce tableau si simple des derniers moments d'un élan fit sur moi une profonde impression ; mon cœur n'était pas encore endurci par le rude exercice de la chasse, et je n'éprouvai que plus tard combien la vie des prairies est capable de rendre dur et cruel l'homme le plus civilisé.

Après avoir regardé quelque temps autour de lui,











le capitaine parvint à découvrir la direction qu'avait prise l'animal blessé, laquelle, faisant angle droit avec celle du troupeau, nous conduisit dans une forêt ouverte. Les traces du sang devenaient de plus en plus faibles et se montraient à de plus grandes distances, jusqu'à ce qu'enfin elles disparurent entièrement sur un terrain si dur et dans une herbe si sèche, qu'il était impossible d'apercevoir la moindre empreinte des pieds de l'animal.

« L'élan doit être caché quelque part dans les environs, dit le capitaine; ces buses qui volent au-dessus de nos têtes nous l'annoncent; elles planent toujours ainsi autour des bêtes mortes. Mais, comme l'élan que nous cherchons ne peut plus nous échapper, suivons les traces de ceux qui sont encore en vie : il est possible qu'ils se soient arrêtés à une distance peu considérable, et que nous les surprénions pendant leur repas. »

Nous retournâmes donc sur nos pas et nous suivîmes de nouveau les traces des élans, qui nous firent faire une course longue et pénible par monts et par vaux. De temps à autre nous apercevions un daim qui bondissait sur une clairière; mais le capitaine n'était pas disposé à se laisser distraire de sa chasse aux élans par un gibier si inférieur. Une bande de dindons, effarouchée par le bruit des pas de nos chevaux, se leva aussi devant nous; quelques-uns s'enfuirent de toute la vitesse de leurs longues jambes; d'autres volèrent sur les arbres, d'où ils nous regardaient fixement le cou tendu. Le capi-

tain ne permit pas qu'un seul fusil fût déchargé sur eux, de peur d'alarmer les élans qu'il espérait trouver dans le voisinage.

A la fin, nous arrivâmes à un endroit où la forêt se termine par une côte escarpée, et nous vîmes au-dessous de nous la Fourche-Rouge, coulant entre deux larges rives de sable. La trace descendait la côte, et nous pouvions la distinguer sur le sable jusqu'à la rivière, que le troupeau avait évidemment passée la veille au soir.

« Il est inutile d'aller plus loin, dit le capitaine. Il paraît que les élans ont été fortement effrayés; et, après avoir passé la rivière, ils ont peut-être fait vingt milles sans s'arrêter. »

Alors notre petite compagnie se partagea en deux; le lieutenant et le sergent firent un circuit à la quête du gibier, et le capitaine reprit avec moi le chemin du camp. Sur notre route, nous vîmes des traces de buffles qui dataient de plus d'un an. Elles formaient une espèce de sentier profondément enfoncé dans le sol; car ces animaux, dans leur marche, ont coutume de se suivre à la file. Peu de temps après, nous rencontrâmes deux de nos cavaliers qui chassaient à pied. Ils avaient blessé un élan, mais sans le tuer; en le poursuivant, ils avaient trouvé celui que le capitaine avait tiré la veille. Ils retournèrent donc sur leurs pas, et nous conduisirent à la place où il gisait.

C'était un bel animal, de la grandeur d'une génisse âgée d'un an; il était mort dans une partie

découverte de la forêt, à un mille et demi environ du lieu où il avait reçu le coup. Les buses que nous avions vues volaient en cercle au-dessus de lui, et prouvaient ainsi la vérité de la remarque du capitaine. Il n'en était pas moins vrai que le pauvre animal, sentant la vie l'abandonner et ne pouvant plus suivre ses compagnons, s'était détourné pour aller mourir seul dans un lieu écarté.

Le capitaine et les deux cavaliers se mirent aussitôt à le dépecer avec leurs couteaux de chasse. L'intérieur était déjà gâté; mais on tira des côtes et des cuisses de grands morceaux de chair, qui furent entassés sur la peau étendue. On fit des trous sur les bords de cette peau, on y passa des cordes que l'on serra comme celles d'un sac, et l'on attachait le tout derrière la selle du capitaine. Pendant cette opération, les buses ne discontinuèrent pas de planer sur nos têtes, attendant avec impatience notre départ pour fondre sur la carcasse et la dévorer.

Après que tout fut terminé, le capitaine et moi nous remontâmes à cheval et nous retournâmes du côté du camp, tandis que les deux chasseurs continuèrent à battre la campagne. En arrivant au camp, j'y trouvai notre métiis Antoine. Il avait quitté Beatte, comme nous l'avons vu plus haut, de l'autre côté de l'Arkansas, et, étant tombé sur une fausse voie, il l'avait suivie plusieurs milles, lorsqu'il rencontra le vieux Ryan et ses compagnons, sur les traces desquels il reconnut alors avoir marché. Tous en-

se  
su  
ret  
l'an  
mo  
dre  
not  
qu'i  
P

un t  
hom  
prép  
de l'  
d'aut  
bêtes  
nomb  
et s'a  
chasse  
ou les  
gibier  
passaie  
à leur  
gibier  
élans,

Depu  
habileté  
Tony j  
parmi l  
créole é  
oracle p

semble repassèrent l'Arkansas à huit milles au-dessus du gué où nous l'avions nous-même passé, et retrouvèrent le chemin de notre camp du vallon, où l'arrière-garde les attendait. Mais Antoine, mieux monté que les autres et impatient de nous rejoindre, était parti seul et avait suivi nos traces jusqu'à notre camp actuel, portant avec lui un jeune ours qu'il avait tué.

Pendant le reste de la journée, le camp présentait un tableau mêlé de repos et d'activité. Quelques hommes, assis autour des feux, étaient occupés à préparer et à faire rôtir la venaison ainsi que la chair de l'ours, afin de l'emballer comme provisions; d'autres étendaient et apprêtaient les peaux des bêtes qu'ils avaient tuées, tandis que le plus grand nombre étaient couchés dans l'herbe et à l'ombre, et s'amusaient à causer. De temps en temps un chasseur arrivait à cheval ou à pied, chargé de butin ou les mains vides. Ceux qui rapportaient quelque gibier le déposaient devant le feu du capitaine, et passaient ensuite à leurs feux respectifs pour conter à leurs camarades leurs exploits de la journée. Le gibier apporté au camp consistait en six daims ou élans, deux ours et six à huit dindons.

Depuis la preuve qu'ils avaient donnée de leur habileté lors du passage de l'Arkansas, Beatte et Tony jouissaient d'une plus grande considération parmi les cavaliers; je m'aperçus même que le petit créole était parvenu à se faire regarder comme un oracle par plusieurs des plus jeunes recrues qui

n'avaient pas encore visité les prairies. Il avait continuellement un cercle autour de lui, écoutant ses contes extravagants sur les Pawnees, avec lesquels il prétendait avoir eu de furieuses rencontres. Dans le fait, ces récits étaient capables de donner les idées les plus terribles de l'ennemi sur les terres duquel nous venions d'entrer.

A entendre le créole, le fusil de l'homme blanc ne pouvait lutter avec l'arc et les flèches du Pawnee. Quand le fusil était déchargé, il fallait du temps pour le recharger, et encore souvent ne pouvait-on pas le faire sans difficulté, tandis que l'Indien n'avait qu'à tendre son arc. De plus, le Pawnee ne manquait jamais son coup, même à trois cents toises; et à cette distance sa flèche pouvait percer un buffle d'outre en outre.

« Je connais même un de ces sauvages, ajoutait imperturbablement le petit homme, dont le trait ainsi lancé à travers un buffle en blessa encore un autre. Et puis ils savent si bien se mettre à l'abri des coups de leur ennemi : ils se suspendent par une jambe à la selle de leur cheval, collent leur corps le long de ses flancs, et continuent de tirer par-dessous le cou de l'animal tout en galopant. »

Si l'on devait en croire Tony, chaque pas offrait un danger sur les territoires des tribus indiennes. Les Pawnees se tenaient en embuscade dans les taillis et les ravins, ils avaient sur les hauteurs qui dominent les prairies des sentinelles cachées dans l'herbe, qui ne levaient la tête que par moments pour épier

les mouvements des troupes de chasseurs passant en longues files au-dessous d'eux. Dans la nuit, ils rôdent autour des camps en se glissant entre les herbes, et imitent les mouvements des loups, afin de tromper les sentinelles avancées; et lorsqu'ils se sont ainsi rapprochés d'elles, ils leur décochent une flèche au cœur, puis se retirent inaperçus.

En contant ces histoires, Tony en appelait souvent au témoignage de Beatte; mais la seule réplique de ce dernier était un balancement de tête ou bien un haussement d'épaules; car il éprouvait autant de dégoût pour les gasconnades de son camarade que de mépris pour l'inexpérience des jeunes cavaliers dans ce qu'il considérait comme la chose la plus importante de toutes.

---

## CHAPITRE XVI

Maladie au camp. — Le vieux Ryan et les trainards. — Symptômes de changement de temps, et changement d'humeur.

Le 18 octobre, nous nous préparions à nous mettre en marche à l'heure accoutumée, quand on vint informer le capitaine que trois cavaliers étaient pris de la rougeole et hors d'état de nous suivre, et qu'un autre manquait. Le dernier était un vieil habitant des frontières, nommé Sawyer, qui avait gagné en âge, mais non en expérience, et qui, étant

parti la veille pour chasser dans la prairie, s'était probablement égaré. En conséquence on laissa une garde de dix hommes pour soigner les malades et attendre le trainard. Si les premiers se trouvaient suffisamment rétablis dans l'espace de deux à trois jours, ils devaient nous rejoindre, sinon être reconduits à la garnison.

Prenant congé du camp malade, nous dirigeâmes notre course vers l'ouest, le long des sources de mille petits ruisseaux qui, à travers de profonds ravins, coulaient tous vers la Fourche-Rouge. Le terrain, élevé et inégal, était pauvre et sec, mêlé d'un gravier qu'on rencontre partout dans cette partie du pays, et coupé par des forêts de chênes d'un aspect assez désagréable.

Dans le courant de la matinée, je reçus une leçon sur l'importance de ménager et de soigner son cheval sur les prairies. J'avais la faiblesse d'être fier de celui que je montais; il était plein de feu et surpassait en vigueur la plupart des chevaux de la troupe. En traversant les profonds ravins, il gravissait les côtes les plus escarpées comme un chat, et franchissait d'un seul bond la plupart des ruisseaux. J'appris bientôt combien il était imprudent de ma part de le laisser se livrer à de tels exercices. En le faisant sauter par-dessus un faible courant d'eau, je le sentis fléchir sous moi. Il marcha encore quelque temps en boitant; mais enfin il tomba sans pouvoir se relever; il avait une entorse à l'épaule.

Que faire? il ne pouvait suivre la troupe, et il

m'était trop précieux pour que je l'abandonnasse sur la place. La seule alternative était de le renvoyer au camp des malades partager leur fortune. Mais une nouvelle difficulté se présenta : personne ne paraissait disposé à reconduire le cheval, malgré les belles récompenses que j'offrais. Soit que les histoires de Tony sur les Pawnees eussent frappé l'imagination des jeunes cavaliers qui les avaient écoutées, soit que la crainte de s'égarer en chemin arrêtât ceux qui n'y croyaient point, aucun ne se présenta. A la fin cependant, deux jeunes hommes s'avancèrent et consentirent à partir ensemble, afin que s'ils étaient forcés de passer la nuit dans les prairies, ils pussent veiller et dormir tour à tour.

Je confiai donc mon cheval à leurs soins, et je le regardai longtemps d'un œil triste s'éloigner en boitant; il me semblait que toute ma force, toute mon ardeur, m'abandonnaient avec lui.

Je jetai les yeux autour de moi pour lui trouver un successeur, et je fixai mon choix sur le cheval que j'avais cédé à Tony lors de notre passage à l'agence. Mais à peine eus-je fait entendre au créole que je désirais reprendre ce cheval, en lui abandonnant le petit cheval surnuméraire qu'il conduisait en laisse, qu'il éclata en remontrances et en lamentations étourdissantes, au point de pouvoir à peine reprendre sa respiration. Je n'eus pas le cœur d'affliger ainsi ce pauvre homme; je le laissai en possession du cheval dont il était si fier, et je me contentai de l'autre, quelque usé qu'il fût.



Je fus sensible à ce revers, auquel cependant le cavalier est sans cesse exposé sur les prairies, et j'éprouvai alors à quel point le courage de l'homme dépend de son cheval. Jusqu'à ce jour j'avais pu faire des excursions à volonté en dehors de la ligne, et courir après les objets qui avaient éveillé ma curiosité. Maintenant j'étais réduit à me conformer au pas de ma monture, et à suivre patiemment et lentement le cavalier qui me précédait. Je compris alors surtout combien il est peu sage, dans des expéditions de ce genre, où la vie d'un homme peut dépendre de la force et de la vitesse de son cheval, de fatiguer ce généreux animal par des exercices inutiles.

J'ai remarqué que les chasseurs et les voyageurs des prairies les plus expérimentés épargnent toujours leurs chevaux pendant les routes et ne les font jamais courir, excepté lorsque la nécessité l'exige. Les étapes des habitants de la frontière et des Indiens, quand ils ont un long voyage à faire, excèdent rarement quinze milles, et souvent elles se bornent à dix à douze; de plus, les cavaliers ne s'amuseut jamais à galoper ni à sauter.

Parmi nous cependant il se trouvait bon nombre de jeunes gens sans expérience, et qui ne pouvaient modérer leur ardeur en se voyant au milieu d'une contrée si riche en gibier. Il était impossible de les contenir dans les rangs lorsque nous passions par des ravins ou des clairières et que les daims portaient à droite et à gauche; on entendait aussitôt les balles

siffler, et l'on voyait nos jeunes Nemrods s'élancer à la poursuite des fuyards. Une fois ils s'ébranlèrent en masse pour courir après ce qu'ils prenaient pour une bande d'ours ; mais ils ne tardèrent pas à revenir, ayant reconnu des loups noirs qui rôdaient en compagnie.

Après une marche de douze milles, nous campâmes, un peu après midi, sur les bords d'une petite rivière qui coulait lentement à travers un profond ravin. Bientôt arriva le vieux Ryan, le Nestor du camp, suivi de ses compagnons. Il fut accueilli par de joyeuses acclamations qui prouvaient l'estime dont il jouissait parmi ses confrères, les hommes des prairies. La petite troupe revenait chargée de venaison, et le vétéran offrit au capitaine un quartier de la plus belle bête qu'il avait tuée.

Nos hommes, Beatte et Tony, partirent de bonne heure dans l'après-midi pour chasser, et vers le soir le premier rentra avec un daim superbe. Il le jeta à terre en silence, suivant sa coutume, et s'occupa ensuite de débrider son cheval et de le mettre en liberté. Tony revint sans aucune espèce de butin, mais non moins glorieux des exploits qu'il avait faits : il avait tiré sur plusieurs daims, et les aurait apportés, si, malgré leurs blessures, ils ne lui avaient tous échappé.

L'abondance régnait au camp ; en effet, outre le commun gibier, on avait abattu quatre élans. Les vétérans, plus prévoyants que leurs camarades, serraient les viandes superflues, afin qu'elles leur

servissent en cas de disette ; tandis que les jeunes chasseurs, dans leur inexpérience, jouissaient du présent et laissaient à l'avenir le soin de se pourvoir lui-même.

Le lendemain matin, 19 octobre, je réussis à échanger, au moyen d'une somme raisonnable, mon cheval contre un autre plus vigoureux et plus agile. Ce fut pour moi une grande satisfaction de me trouver de nouveau passablement monté. Je m'aperçus néanmoins qu'il n'était pas difficile de faire un choix parmi les chevaux de la troupe ; car nos cavaliers avaient tous ce penchant pour le trafic qui devient de plus en plus commun dans les régions de l'Ouest. Pendant l'expédition il n'y eut peut-être pas un cheval, un fusil, une boîte à poudre ou une couverture, qui ne changeât plusieurs fois de maître ; et un fin trafiquant se vantait d'avoir, au moyen de marchés réitérés, remplacé son mauvais cheval par un bon, et mis en outre cent dollars(1) dans sa poche.

Le temps était couvert, et il faisait une chaleur étouffante ; un bruit de tonnerre se faisait entendre dans le lointain : ce changement dans l'atmosphère eut son effet sur l'esprit de la troupe. Le camp était d'un calme et d'un silence extraordinaires ; on n'entendait plus ces expressions bruyantes de gaieté qui accompagnaient les préparatifs du départ. Ça et là un court fragment de chanson, un rire étouffé, un sifflement solitaire frappait mon oreille ; mais en

(1) La valeur du dollar est de 5 fr. 42 c.

général chacun vaquait silencieusement et tristement à ses devoirs.

Au moment de partir, on trouva qu'il manquait cinq chevaux, malgré les recherches minutieuses que l'on avait faites dans tous les environs du camp. Plusieurs cavaliers furent envoyés à leur poursuite; cependant le tonnerre continuait de gronder, et nous essayâmes une petite averse.

Les chevaux ainsi que les cavaliers étaient affectés de ce changement de temps. Ils se tenaient çà et là, les uns sellés et bridés, les autres encore libres, mais tous découragés, abattus et la tête basse. Les hommes, de leur côté, attendaient en groupes et d'un air insouciant le retour de leurs camarades, tournant fréquemment un œil inquiet vers les nuages qui nous annonçaient la tempête. Un temps sombre inspire de sombres pensées. Quelques-uns de nos gens exprimaient la crainte que nous ne fussions épiés par quelque parti d'Indiens qui avait peut-être volé nos chevaux pendant la nuit. Toutefois l'opinion la plus générale était que ces animaux avaient repris le chemin de notre dernier campement, ou qu'ils s'étaient dirigés en ligne droite vers Fort-Gibson. A cet égard l'instinct des chevaux est, dit-on, semblable à celui des pigeons; ils retournent au logis par le chemin le plus court, et en passant par des solitudes qu'ils n'ont jamais traversées.

Après avoir attendu jusqu'à une heure assez avancée de la matinée, on laissa une garde sous le

commandement d'un lieutenant pour attendre les cavaliers absents, et nous nous mimes en marche, considérablement diminués de nombre. Cela ne paraissait pas plaire beaucoup à notre petit Tony, et il donnait à entendre qu'en cas d'une rencontre avec les Pawnees nous pourrions avoir le dessous.

---

## CHAPITRE XVII

Orages sur les prairies. — Scènes de nuit. — Histoires d'Indiens.

Pendant une partie de la journée, nous dirigeâmes notre course un peu vers le sud, à travers des forêts de chênes nains. Le sol sur lequel croissent ces arbres est presque aussi mouvant que du sable, surtout en temps de pluie. Les chevaux ont alors beaucoup de peine à s'y tenir, et quelquefois leurs pieds s'enfoncent dans une tourbe spongieuse comme dans une fondrière. Telle était notre situation en ce moment, grâce à une suite de pluies d'orage, pendant lesquelles nous avançons péniblement et dans un morne silence.

Plusieurs daines partirent à notre approche, s'enfuyant à travers les clairières; mais aucun de nos gens ne sortit des rangs pour les poursuivre, comme cela s'était vu les jours précédents. Une fois nous passâmes devant les os et les cornes d'un buffle; une autre fois nous vîmes les traces du même animal

qui n'avaient pas plus de trois jours de date. Ces signes du voisinage du grand gibier des prairies ranimèrent nos chasseurs; mais cet effet ne fut pas de longue durée.

En traversant une prairie d'une médiocre étendue, qui, par suite de l'état où l'avaient mise les dernières pluies, pouvait être comparée à un marais glissant, nous fûmes surpris par de violents coups de tonnerre. La pluie tombait par torrents; et en un instant toute la campagne fut enveloppée d'une profonde obscurité. Ces ténèbres rendaient encore plus intense la lueur des éclairs, et les bois qui nous environnaient multipliaient à l'infini par leurs échos les roulements du tonnerre, qui semblait éclater précisément au-dessus de nos têtes. Hommes et bêtes étaient mouillés et harassés, et la confusion ne tarda pas à se mettre dans les rangs. La frayeur avait tellement saisi quelques chevaux, qu'il était presque impossible de les conduire, et notre colonne en désordre ressemblait à une flotte battue par la tempête et poussée çà et là au gré des vents et des flots.

Enfin à deux heures et demie nous arrivâmes dans un lieu propre à faire halte, et, rassemblant nos forces, nous campâmes dans un bosquet élevé et découvert, bordé d'un côté par une prairie, de l'autre par un ruisseau. Aussitôt la forêt retentit du bruit des haches et du craquement des arbres qui tombaient sous leurs coups, et de grands feux brillèrent de tous côtés. On étendit devant ces feux des couvertures pour servir de tentes, et l'on construisit

de petites cabanes que l'on couvrait ensuite de peaux et d'écorces. Chaque foyer avait un groupe qui se serrait autour de lui, occupé à se sécher et à se réchauffer, ou à préparer un repas substantiel. Quelques cavaliers déchargeaient et nettoyaient leurs fusils, et les chevaux, débarrassés de leurs harnais et de leurs charges, se roulaient avec délices sur le gazon mouillé.

Les averses se succédèrent à de courts intervalles jusque bien avant dans la soirée. Avant la nuit on rassembla les chevaux qu'on avait laissés librement errer autour du camp, et on les fit rentrer dans les limites des avant-postes ; car on craignait avec raison que les Indiens ne profitassent des ténèbres de la nuit pour commettre quelque vol. A mesure que le ciel devenait plus noir, nos feux brillaient avec un plus vif éclat, illuminant les masses de feuillage qui se balançaient au-dessus d'eux, tandis que d'autres parties du bois restaient dans une profonde obscurité. En voyant les figures de nos gens se dessiner dans l'ombre de ce tableau, on était tenté de les prendre pour des génies du désert, et les chevaux eux-mêmes paraissaient comme autant de spectres.

Le bois, ainsi éclairé par la lueur rouge des feux, ressemblait à un vaste dôme de feuillage cerné par des ténèbres opaques ; mais par intervalles un éclair révélait une plaine étendue, où des forêts, des ruisseaux paraissaient prendre vie pour quelques secondes, et, avant que l'œil eût eu le temps de les

saisir, se perdaient de nouveau dans l'obscurité.

Un orage sur les prairies, ainsi que sur l'Océan, emprunte une partie de sa grandeur et de sa sublimité de l'espace immense sur lequel il exerce ses fureurs. Il n'est pas étonnant que ces phénomènes imposants de la nature soient pour les pauvres sauvages l'objet d'une vénération superstitieuse, et que ceux-ci considèrent le bruit du tonnerre comme la voix du Grand-Esprit en colère. Pendant que nos métis babillaient auprès du feu, je tirai d'eux quelques-unes des idées adoptées par les Indiens à ce sujet. Ceux-ci prétendent que la foudre éteinte est quelquefois trouvée sur les prairies par les chasseurs, qui s'en servent pour faire des pointes de flèches ou de lance, et qu'un guerrier ainsi armé est invincible. Mais si par hasard un orage éclate au milieu d'une bataille, le guerrier est sujet à être emporté par la foudre, et l'on n'entend plus jamais parler de lui.

Un Indien de la tribu des Kansas fut surpris par un orage au moment où il chassait sur les prairies, et, atteint par la foudre, il tomba sans connaissance. Lorsqu'il revint à lui, il aperçut le trait qui l'avait frappé, et à côté de ce trait un cheval. Il ramassa l'arme céleste, et sauta sur le coursier; mais il reconnut trop tard qu'il avait enfourché *l'éclair*. En un instant il fut enlevé au-dessus des prairies, des forêts, des rivières, et enfin jeté presque sans vie au pied des montagnes Rocheuses. Quand il eut repris ses sens, il se remit en marche vers son pays, mais il n'y arriva que plusieurs mois après.



Cette histoire me rappela une tradition indienne qui m'avait été contée par un voyageur. Un guerrier avait trouvé la foudre gisant sur la terre entre deux mocassins artistement travaillés. Pensant qu'il avait trouvé un riche butin, le guerrier voulut essayer les mocassins ; mais à peine furent-ils à ses pieds qu'il fut emporté dans le pays des esprits, d'où il ne revint jamais.

Ce sont là des contes simples et sans art ; mais ils ne sont pas dépourvus d'un certain intérêt romanesque, lorsqu'on les entend de la bouche de narrateurs à demi sauvages, auteur d'un feu de chasseurs et pendant une nuit orageuse, ayant une forêt d'un côté, de l'autre un désert où le silence n'est troublé que par des hurlements, et où peut-être vous êtes épié par des sauvages cachés dans les ténèbres.

Notre conversation fut interrompue par un violent coup de tonnerre, immédiatement suivi du bruit du galop d'un cheval qui courait dans la plaine. Chacun de nous écoutait dans un silence muet. Les pas de l'animal, après avoir résonné quelque temps avec force, devinrent moins distincts, et ils se perdirent bientôt dans l'éloignement.

Quand nous n'entendîmes plus rien, nous commençâmes à faire des conjectures sur la cause de cet événement. Les uns pensaient que le bruit du tonnerre avait effrayé le cheval ; d'autres, que quelque sauvage s'en était emparé et avait fui avec lui. A cette dernière supposition l'on objecta que l'habitude des

Indiens, quand ils avaient l'intention de voler un cheval, était de le détacher et de le monter sans bruit, et de se retirer le plus silencieusement possible, en tâchant d'emmener d'autres chevaux avec lui, s'ils pouvaient le faire sans donner l'alarme au camp. Mais d'un autre côté on prétendait que les Indiens avaient tout aussi bien pour habitude de se glisser au milieu des chevaux qui paissaient pendant la nuit, d'en monter un tout doucement, et de partir ensuite au grand galop. Rien n'est plus contagieux qu'une panique parmi les chevaux; cette fuite soudaine de l'un d'eux est suffisante pour épouvanter tous les autres, et ils se mettent à courir pêle-mêle après lui.

Tous ceux dont les chevaux paissaient aux environs du camp étaient remplis d'inquiétude, car chacun pouvait craindre que le cheval fuyard ne fût le sien; mais il était impossible de s'en assurer avant le jour. Ceux qui avaient lié leurs chevaux étaient moins tourmentés; cependant, si le cheval laissé en liberté court le risque de se perdre, celui qui est attaché, et qui par conséquent ne peut choisir sa pâture, est sujet à sentir ses forces faiblir dans le cours d'un long voyage; et déjà, en effet, plusieurs de nos bêtes donnaient des signes d'épuisement.

Après une nuit sombre et tourmentée, l'aurore parut radieuse et brillante, et le soleil, en se levant, transforma tout le paysage comme par enchantement. A l'affreuse solitude qui nous entourait succéda une belle contrée découverte, offrant çà et là

de magnifiques bosquets et des massifs de chênes gigantesques, dont quelques-uns s'élevaient isolément, comme si on les avait plantés pour l'ornement de ces charmantes prairies. Nos chevaux, épars sous ces bosquets, donnaient à l'ensemble l'apparence d'un parc, et l'on pouvait à peine se persuader que l'on fût aussi éloigné de toute habitation humaine, quoique notre camp, avec ses lentes grossières couvertes de peaux et ses colonnes de fumée bleue s'élevant au-dessus des arbres, annonçât plutôt la présence des sauvages que celle des hommes civilisés.

Notre premier soin, dès qu'il fit jour, fut de rassembler nos chevaux. Plusieurs s'étaient égarés assez loin; mais ils furent tous ramenés, même celui dont la fuite nous avait causé tant de soucis. Il était allé jusqu'à une de nos dernières huttes, à environ un mille du camp; on le retrouva paissant tranquillement.

Le cor sonna le départ à plus de huit heures. Comme le risque que nous courions d'être molestés par les Indiens augmentait à mesure que nous pénétrions plus avant dans le pays, notre colonne fut formée avec plus d'exactitude qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Chacun avait sa place marquée, et il était défendu de la quitter pour suivre du gibier, sans une permission spéciale. On mit les chevaux de bât au centre de la ligne et une forte garde à la queue.

## CHAPITRE XVIII

Une grande prairie. — Traces de buffles. — Daim chassé par les loups. — Les forêts transversales.

Après une marche fatigante et assez longue à travers un pays coupé de ravins et de ruisseaux, encombré de taillis, nous arrivâmes sur une grande prairie. Ici s'offrit à nos yeux un de ces paysages qui caractérisent les régions de l'Ouest les plus éloignées : une immense étendue de pays, fortement ondulée, couverte d'une herbe épaisse, et çà et là des groupes d'arbres qui, à peine distincts dans le lointain, ressemblaient à des vaisseaux en pleine mer. Au sud-est, sur le sommet d'une colline, on voyait une crête de rochers semblable à une forteresse tombant en ruine ; elle me rappela les restes d'un château des Maures couronnant une éminence au milieu d'une campagne solitaire en Espagne. Nous donnâmes à la colline le nom de Château-des-Rochers.

Les prairies, dans ces vastes régions de chasse, diffèrent par la nature de leur végétation de toutes celles que j'avais vues jusqu'alors. Au lieu d'une profusion de hautes plantes fleuries et de longues herbes flottantes, elles étaient couvertes d'un herbage plus court, mais épais, qui dans la saison

fournit aux buffles un pâturage copieux et excellent. Maintenant il était desséché en beaucoup d'endroits et impropre à la pâture.

Nous entrions dans cette saison agréable, mais un peu aride, nommée *été indien*. Une légère vapeur, répandue dans l'atmosphère, tempérerait l'ardeur des rayons du soleil, et adoucissait ce que le paysage pouvait avoir de rude, en jetant sur les objets éloignés un vague mystérieux. Cette vapeur, qui tenait un peu de la fumée, devenait de jour en jour plus épaisse, et l'on finit par l'attribuer à des prairies éloignées incendiées par des chasseurs indiens.

Nous n'étions pas encore bien loin dans la prairie, que nous vîmes des empreintes profondes de pieds d'animaux. Ces empreintes formaient des lignes parallèles à une petite distance l'une de l'autre ; on reconnut en elles la trace des buffles. On vit aussi des traces de chevaux, qui furent examinées avec attention par les plus expérimentés de nos chasseurs. Ce ne pouvaient être des traces de chevaux sauvages, car on n'apercevait aucune empreinte de pieds de poulain ; et, comme les chevaux qui avaient passé par là n'étaient point ferrés, on en conclut qu'ils devaient appartenir à des chasseurs pawnees. Dans le cours de la matinée nous ne découvrîmes les traces que d'un seul cheval ferré ; c'était peut-être celui d'un chasseur cherokee, ou bien un cheval de la frontière volé par les sauvages.

Ainsi, dans ces périlleuses solitudes, l'empreinte

d'  
su  
tou  
d'u  
si  
ren  
N  
pays  
et à  
bois  
arde  
la pr  
Une  
chass  
presq  
que n  
ils cou  
chaqu  
qu'ils  
geait d  
Plus  
d'où l'  
daim é  
le tenai  
Il fit de  
espérés  
loups n  
aucune  
considér  
mit à fu

d'un pied de cheval devient pour le voyageur un sujet d'observation et de soupçon. La question est toujours de savoir si cette trace est celle d'un ami ou d'un ennemi, si elle est récente ou d'ancienne date, si celui qui l'a laissée est à portée ou non d'être rencontré.

Nous avançons toujours de plus en plus dans le pays. A chaque instant nous voyions bondir à droite et à gauche des daims qui s'enfonçaient dans les bois; mais ces apparitions n'excitaient plus la même ardeur de poursuite. En descendant une pente de la prairie, nous eûmes un spectacle assez curieux. Une troupe de sept loups noirs et d'un loup blanc chassaient de compagnie un daim qu'ils avaient presque réduit aux abois. Ils traversaient la ligne que nous suivions sans paraître nous apercevoir; ils coururent encore pendant un mille, gagnant à chaque instant du terrain sur le pauvre animal, qu'ils atteignirent enfin au moment où il se plongeait dans un ravin.

Plusieurs de nos gens montèrent sur une hauteur d'où l'on pouvait voir le fond du ravin. Le pauvre daim était complètement cerné par ses ennemis, qui le tenaient, les uns aux flancs, les autres à la gorge. Il fit deux ou trois efforts, deux ou trois bonds désespérés; mais il fut terrassé et mis en pièces. Les loups noirs, dans leur rage famélique, ne firent aucune attention au groupe de cavaliers qui les considérait; mais le loup blanc lâcha sa proie, et se mit à fuir par monts et par vaux, faisant lever sur

son passage quantité de daims qui fuyaient comme lui dans différentes directions.

La Fourche-Rouge se présenta de nouveau à nos regards, roulant ses eaux troubles entre deux chaînes de collines boisées et à travers un pays vaste et magnifique. Les prairies qui bordent la rivière sont en général si agréablement variées par des bois, qu'on dirait que ces bois ont été plantés par la main des hommes. Il ne manque qu'un clocher de village, ou les créneaux d'un fort, ou les tourelles d'un château de plaisance s'élevant çà et là au-dessus des arbres, pour donner à ces contrées sauvages l'apparence des plus beaux sites de l'Europe.

Vers midi nous atteignîmes la lisière de cette ceinture de forêt, qui s'étend sur quarante milles de largeur du nord au sud, de l'Arkansas jusqu'à la rivière Rouge, et sépare les hautes prairies des prairies basses, ce qui lui a fait donner le nom de Cross-Timber (forêt transversale). A l'entrée de cette forêt, nous vîmes les traces d'un campement de Pawnees, de cent à deux cents loges. Le crâne d'un buffle gisait près du camp, et la mousse qui le couvrait montrait qu'il était là au moins depuis un an. A un mille plus loin nous campâmes sous un bosquet superbe, arrosé par une belle fontaine et un ruisseau. Notre étape de ce jour avait été de quatorze milles.

Pendant l'après-midi, nous fûmes rejoints par deux hommes de la troupe du lieutenant King, que nous avions laissée en arrière quelques jours aupa-

ravant pour chercher les chevaux égarés. Tous les chevaux avaient été retrouvés, mais quelques-uns à la distance de plusieurs milles. Le lieutenant et dix-sept de ses cavaliers étaient restés, pour chasser, à notre dernier campement, car ils avaient découvert des traces récentes de buffles. De plus ils avaient vu un beau cheval sauvage; mais il s'était enfui avec une vitesse qui défiait toute poursuite.

L'espoir de rencontrer le lendemain des buffles et peut-être des chevaux sauvages remplit tous les cœurs de joie. Nous avions besoin d'un stimulant de cette sorte, car nos jeunes gens commençaient à se lasser de l'ordre qu'ils étaient obligés de garder dans la marche et dans les haltes. Le capitaine et quelques cavaliers sortirent pour chasser; mais ils ne rapportèrent qu'une daine et quelque dindons.

Nos deux chasseurs, Beatte et Tony, se mirent aussi en campagne. Le premier revint avec un daim couché en travers sur son cheval et le déposa, selon sa coutume, à l'entrée de notre loge, sans rien dire. Tony reparut au camp sans gibier, et seulement avec sa charge habituelle de contes merveilleux. Lui et les daims qu'il poursuivait avaient fait des prodiges; pas un de ces animaux n'était venu à la portée de son fusil sans être frappé mortellement; mais, chose étrange, tous avaient continué leur chemin, comme si les coups qui leur étaient destinés ne les regardaient pas.

Nous qui connaissions la justesse du tir de Tony, nous fûmes obligés de conclure de tout cela, ou que



le créole avait tiré avec des balles enchantées, ou que les daims eux-mêmes étaient enchantés. Cependant il nous rapporta une nouvelle plus importante : il avait vu les traces de plusieurs chevaux sauvages ; et maintenant il se trouvait sur le point de se signaler par de grands exploits ; car ce dont il se glorifiait le plus, c'était son adresse dans la chasse aux chevaux.

---

## CHAPITRE XIX

Jouissances anticipées des chasseurs — Gué dangereux.  
— Un cheval sauvage.

Le 21 octobre, le camp fut en mouvement de très-bonne heure ; chacun était animé de l'espoir de rencontrer des buffles dans le courant de la journée. De tous côtés on entendait le bruit que faisaient les chasseurs en apprêtant leurs fusils, d'où ils retiraient le petit plomb pour y substituer des balles. Cependant Tony se préparait particulièrement pour une campagne contre les chevaux sauvages.

Il sortit avec un rouleau de cordes suspendu à l'arçon de sa selle, et une paire de baguettes blanches, assez semblables à des bâtons de ligne, et longues de huit à dix pieds, l'extrémité fourchue. Le *lariat*, ainsi s'appelle le cordon dont on se sert pour la chasse du cheval sauvage, répond au *lazo* de l'Amérique du Sud ; mais il n'est pas lancé par

nos chasseurs avec la grâce et la dextérité des Espagnols. Ici, quand le chasseur, après avoir vivement poursuivi le cheval sauvage, se trouve presque à la hauteur de l'animal, il lui jette sur le coup le nœud coulant du lariat, par le moyen de ses baguettes, puis, le laissant courir dans toute la longueur de la corde, il joue avec lui comme le pêcheur avec le poisson, et le force enfin à se soumettre.

Tony promettait d'exécuter tout cela à notre complète satisfaction. Nous n'avions malheureusement pas confiance dans ses succès, et nous craignions qu'il ne nous gâtât un bon cheval pour courir après un mauvais; car, semblable en cela à tous les créoles français, il ne savait pas ménager sa monture. Il fut donc résolu qu'on le surveillerait alternativement, et qu'on réprimerait au besoin sa fougue intempestive.

Avant d'avoir fait une longue course, nous fûmes arrêtés par un profond ruisseau coulant au fond d'un ravin dont les côtés étaient couverts d'un bois épais. Ayant côtoyé ce courant pendant une couple de milles, nous trouvâmes un gué; mais il était difficile de descendre jusqu'au rivage, car les bords étaient escarpés et mouvants, et de plus encombrés d'arbres, de buissons et de vignes. A la fin, le cavalier qui marchait en tête de la colonne s'ouvrit un passage à travers ces obstacles, et son cheval, posant les deux pieds l'un à côté de l'autre, glissa le long de la pente jusqu'au bord du ruisseau. Là il s'élança en avant, et, après avoir passé le gué avec de l'eau et de la bourbe jusqu'aux sangles, il gravit la

penteopposée, et arriva sain et sauf sur le terrain uni.

Toute la ligne suivit pêle-mêle, et, se poussant l'un l'autre, les cavaliers descendirent la côte et entrèrent dans le ruisseau. Quelques-uns manquèrent le gué et plongèrent dans l'eau jusque par-dessus la tête; il y en eut même un qui tomba de cheval dans le milieu du courant. Pour ma part, pressé et poussé en avant par ceux qui me suivaient, je descendais aussi, lorsque je fus arrêté par une vigne aussi grosse qu'un câble qui pendait en feston à la hauteur de mes arçons. Elle me les fit vider et m'entraîna sous les pieds des chevaux. Heureusement je m'en tirai sans blessure : je ressaisis mon cheval, je traversai le ruisseau sans encombre, et je pus partager la gaieté qu'avaient excitée les risibles désastres de ce passage.

C'est dans ces circonstances que l'on a surtout à redouter les embûches et les attaques des Indiens. Une troupe de ces sauvages cachée dans les buissons aurait pu faire un terrible ravage parmi nos gens au moment où ils étaient engagés au fond du ravin.

Nous débouchâmes alors sur une vaste et magnifique prairie qui s'étendait devant nous, dorée par les rayons d'un beau soleil d'automne. Les traces fréquentes et profondes des buffles montraient que nous étions dans un de leurs pâturages favoris; cependant aucun de ces animaux ne se fit voir. Dans le cours de la matinée nous vîmes arriver le lieutenant et ses dix-sept hommes que nous avions laissés derrière nous, et qui venaient chargés des dépouilles des buffles qu'ils avaient tués le jour précédent. Un des cavaliers

s'y  
la p  
cirq  
avo  
voir  
que  
selle  
chag  
son p  
Le  
du re  
capita  
frappe

cependant n'avait pas lieu d'être bien content de la chasse : son cheval, effrayé à la vue des buffles, avait jeté son homme à terre et s'était sauvé dans les bois.

Il n'en fallut pas davantage pour porter au comble l'impatience de nos chasseurs de se trouver en présence de ce fameux gibier des prairies ; car il en était peu, même parmi les plus vieux, auxquelles pareille fortune fût déjà échue. Aussi, lorsque dans le courant de la journée le cri : *Au buffle ! au buffle !* partit d'un point de la colonne, une vive agitation s'empara de toute la troupe. Nous traversions alors une des plus belles parties de la prairie, agréablement variée par des colines et des vallons boisés. Ceux qui avaient donné l'alarme désignèrent un grand animal noir, qui descendait lentement une hauteur, à environ deux milles de nous.

Tony, toujours prêt à agir, sauta sur la selle et s'y tint debout, ses bâtons fourchus à la main, dans la posture d'un maître de danse, ou d'un écuyer de cirque qui se prépare à quelque exercice. Après avoir considéré un instant l'animal, qu'il aurait pu voir facilement sans quitter les étriers, il déclara que c'était un cheval sauvage ; et, se remettant en selle, il allait se porter en avant ; mais à son grand chagrin, je le rappelai, et lui ordonnai de rester à son poste auprès des chevaux de bât.

Le capitaine et deux de ses officiers se détachèrent du reste de la troupe pour reconnaître l'animal. Le capitaine, excellent tireur, avait l'intention de le frapper à la partie supérieure du cou. Une blessure

semblable paralyse pour un moment les forces du cheval ; il tombe , et on a le temps de s'en emparer avant qu'il revienne à lui. Toutefois c'est un moyen cruel et peu sûr ; car un coup mal dirigé peut tuer ou mutiler ce noble animal.

Pendant que le capitaine et ses compagnons s'avançaient parallèlement à la direction du cheval , nous poursuivions nous-mêmes cette route , ayant les yeux continuellement fixés sur l'animal. Nous le vîmes d'abord marcher lentement sur le profil d'un terrain élevé , derrière lequel il disparut , et bientôt le capitaine et sa suite furent également cachés par une colline intermédiaire.

Quelques moments après le cheval reparut à notre droite à la hauteur de notre colonne ; il sortait d'une petite vallée à un trot assez vif , et paraissait avoir pris l'alarme. A notre vue il s'arrêta tout court , et nous regarda un instant d'un air étonné ; puis il balança sa tête , et se mit à courir , continuant de nous regarder , tantôt par-dessus une épaule , tantôt par-dessus l'autre , pendant que sa belle crinière flottait au vent. Après avoir traversé un taillis qui ressemblait de loin à une haie , il s'arrêta dans un champ découvert , nous regarda encore une fois avec un beau mouvement de cou , souffla , et , balançant de nouveau la tête , il se réfugia au galop dans les bois.

C'était la première fois que je voyais un cheval parcourir les solitudes où il était né , dans toute la liberté , tout l'orgueil de sa nature. Combien il me

sembla différent de la pauvre victime du luxe, du caprice et de l'avarice, que l'on rencontre dans nos villes, enharnachée, mutilée et dégradée!

Après une marche de quinze milles, nous fîmes halte vers une heure, afin de donner aux chasseurs le temps de nous trouver des provisions. L'endroit que nous avions choisi pour cela était un bosquet spacieux de chênes élevés et de noyers sur le bord d'un ruisseau. Tout en déchargeant ses bêtes de somme, notre petit Français se plaignait hautement d'avoir été empêché de poursuivre le cheval sauvage, qu'il aurait certainement pris. En même temps je vis Beatte seller son meilleur cheval, puissant animal de race demi-sauvage. Il accrocha un lariat à l'arçon, prit d'une main son fusil et un bâton fourchu, et, sautant en selle, partit sans dire un seul mot. Il était évident qu'il allait en quête du cheval sauvage, mais qu'il était disposé à chasser seul.

---

## CHAPITRE XX

Contes des chasseurs. — Habitudes des chevaux sauvages.  
— Beatte et sa prise.

Les coups de feu que nous entendions dans toutes les directions montraient que nous étions dans un lieu fertile en gibier. En effet, un de nos chasseurs revint bientôt portant sur ses épaules la chair d'une

daïne liée dans sa peau ; un second rapporta sur son cheval un daïm ; deux autres daïms nous arrivèrent ensuite avec un certain nombre de dindons. Tout le gibier était déposé devant le feu du capitaine, pour être distribué ensuite entre les cavaliers. En un moment les broches et les marmites furent en plein exercice, et la soirée entière offrit une scène de fête et de profusion.

Nous avons été trompés ce jour-là dans l'espoir de rencontrer des buffles ; mais la vue d'un cheval sauvage était pour nous une grande nouveauté, et devint aussi le sujet de nos conversations du soir. On raconta plusieurs anecdotes sur un fameux cheval gris qui avait rôdé dans ces prairies pendant six à sept ans, déjouant toutes les tentatives des chasseurs pour s'emparer de lui : on disait qu'il pouvait dépasser au pas le galop du cheval le plus léger à la course.

Des récits non moins merveilleux étaient faits sur un cheval noir du Brasis, qui paissait sur les prairies attenantes à la rivière de ce nom dans le Texas ; pendant bien des années il avait échappé à ceux qui le poursuivaient. Sa renommée s'étendit au loin, et l'on promit même une récompense de mille dollars au chasseur qui serait assez heureux pour le prendre ; mais les plus intrépides cavaliers y perdirent leur temps et leur peine. A la fin il fut obligé de se rendre, attiré par ruse sous un arbre, où un jeune garçon perché dans les branches lui jeta un nœud coulant.

La capture d'un cheval sauvage est un des ex-

ploits les plus glorieux parmi les tribus des prairies ; et c'est aussi de cette source que les chasseurs indiens tirent leur principale subsistance. Les chevaux qui vivent sur ces vastes plaines vertes situées entre l'Arkansas et les établissements espagnols, sont de différentes formes et de différentes couleurs, qui annoncent la différence de leur origine. Quelques-uns ressemblent au cheval anglais, et descendent probablement des chevaux échappés de nos colonies frontières. D'autres, d'une taille plus petite, mais d'une forte constitution, paraissent venir de la race andalouse, amenée par les premiers colons espagnols.

Certains naturalistes fantasques croient même reconnaître en eux les descendants des chevaux arabes, amenés d'Afrique en Espagne et de là dans le nouveau monde. Ils se complaisent dans la pensée que les ancêtres de ces chevaux des prairies appartiennent au pur sang des coursiers du désert qui portèrent autrefois Mahomet et ses belliqueux partisans à travers les plaines sablonneuses de l'Arabie.

Les mœurs des Arabes semblent, en effet, avoir passé en Amérique avec ces animaux. L'introduction des chevaux sur les plaines sans bornes de l'Ouest a changé la façon de vivre des habitants, en leur donnant la facilité, si précieuse à l'homme, de changer rapidement de place et de se porter là où l'appellent ses intérêts. Au lieu de guetter leur proie dans les profondeurs des forêts, et de suivre péniblement à pied les labyrinthes des déserts,



comme leurs frères du Nord , les Indiens de l'Ouest sont les corsaires des plaines. Ils vivent au soleil et à découvert , et sont presque toujours à cheval sur des prairies tapissées de fleurs et sous un ciel sans nuages.

Je restai assez tard , couché auprès du feu du capitaine , écoutant avec intérêt les histoires que l'on me racontait sur ces corsaires de prairies , et y ajoutant quelques réflexions de mon crû. Soudain de bruyantes exclamations et des cris d'applaudissements retentirent à l'autre extrémité du camp , et la nouvelle arriva jusqu'à nous que Beatte avait amené un cheval sauvage.

En un moment tous les feux furent abandonnés , et le camp se leva en entier pour voir le métis et sa prise. C'était un poulain d'environ deux ans , d'une belle encolure , et aux membres parfaitement proportionnés ; ses yeux saillants étaient pleins de feu , et les mouvements de son corps annonçaient la vivacité , mais en même temps la douceur. Il regardait autour de lui , d'un air d'étonnement , les hommes , les chevaux et les feux ; tandis que Beatte , debout devant lui , les bras croisés , tenait le bout de la corde qu'il avait passée au cou de son prisonnier , en fixant sur lui un regard ferme et imperturbable. Le métis , comme je l'ai dit plus haut , avait le teint olivâtre et des traits fortement caractérisés , assez semblables à ceux d'une figure en bronze de Napoléon ; en le voyant ainsi immobile en face de son cheval , on l'eût pris plutôt pour une statue que pour un être vivant.

Cependant, si le cheval faisait le moindre mouvement qui annonçât la résistance, Beatte le tirait fortement par le lariat, d'abord d'un côté; puis de l'autre, comme s'il eût voulu le jeter par terre; et, quand il l'avait de nouveau forcé à la soumission, il le regardait en silence et reprenait son attitude de statue.

L'ensemble de la scène avait quelque chose de sauvage et d'imposant. D'un côté, le bosquet illuminé par la lueur vacillante des feux du camp, les chevaux épars çà et là sous les arbres, les pièces de daims suspendues aux branches; de l'autre, le chasseur et son cheval sauvage, entourés d'une foule d'admirateurs non moins sauvages.

Plusieurs jeunes cavaliers, dans la première ardeur de leur enthousiasme, cherchèrent à obtenir le cheval par échange ou à prix d'argent; quelques-uns même offrirent des sommes considérables. Mais Beatte repoussa toutes leurs propositions. « Vous m'offrez aujourd'hui de grands prix, leur dit-il, et demain vous voudrez rompre le marché, et vous vous emporterez en imprécations contre moi. »

On le pressa également de questions sur la manière dont il avait pris le cheval; mais ses réponses furent sèches et laconiques. Il conservait évidemment quelque ressentiment des railleries auxquelles il avait été en butte de la part des jeunes cavaliers, et avec cela il ne pouvait s'empêcher de les mépriser comme des novices encore bien peu versés dans l'art de la chasse.

Cependant, lorsque plus tard il fut assis auprès de notre feu, je tirai facilement de lui les détails de son expédition ; car quoiqu'il fût généralement taciturne avec les étrangers et peu enclin à se vanter de ses actions, il avait des moments, comme tous les Indiens, où il était plus communicatif.

Il me dit qu'en sortant du camp il était retourné à la place où l'on avait perdu de vue le cheval sauvage que poursuivait le capitaine. Après qu'il en eut retrouvé les traces, il les suivit jusqu'au bord de la rivière. Là les empreintes des pieds étaient plus distinctes ; il s'aperçut qu'un des sabots de l'animal était cassé et défectueux, et s'en retourna au camp.

Sur son chemin, il rencontra une troupe de six chevaux qui se dirigeaient vers la rivière. Il les suivit sur l'autre rive, y laissa son fusil, et, mettant son cheval au galop, regagna bientôt les fugitifs. Il essaya de jeter le lariat à l'un d'eux ; mais la corde tomba sur une oreille, et l'animal la secoua à temps. Les chevaux montèrent une colline, il la gravit après eux en les serrant de près ; au mouvement de leurs queues, il reconnut qu'ils allaient se plonger dans un précipice. Il n'était plus temps de reculer. Beatte ferma les yeux, retint son haleine, et se lança à leur suite. La descente était de vingt à trente pieds ; mais tous arrivèrent sains et saufs sur un fond de sable.

Alors seulement il réussit à jeter le lariat au cou d'un jeune et beau cheval. Tandis qu'il galopait en ligne parallèle avec lui, un sapin qui se trouva entre eux lui arracha de la main l'extrémité de la

corde. Il la reprit; mais un autre arbre l'obligea encore de la lâcher. Après qu'il l'eut ressaisie pour la seconde fois, il arriva dans un lieu plus découvert, où il put ralentir insensiblement la vitesse du poulain, et le subjuguier assez pour le conduire à l'endroit où il avait laissé son fusil.

Une autre difficulté l'attendait au passage de la rivière : les deux chevaux restèrent quelque temps embourbés, et Beatte fut presque désarçonné par la force du courant et les efforts de son prisonnier pour s'échapper. Cependant, après beaucoup de peine et d'inquiétude, il parvint à l'autre bord, et amena sa prise au camp.

Pendant le reste de la soirée, tout le monde fut dans un état d'exaltation difficile à décrire. On ne parlait que de chevaux sauvages. Les plus jeunes surtout étaient impatients de prendre part à cette chasse, et chacun se promettait secrètement de rentrer au camp en triomphe, monté sur un des sauvages coursiers des prairies. Beatte avait pris en un moment un haut degré d'importance; considéré comme le premier chasseur de la troupe, il était le héros du jour. Les cavaliers les mieux montés s'offraient à lui prêter leurs chevaux, à condition qu'il leur donnerait une part de son butin.

Beatte recevait ces honneurs en silence, et n'acceptait aucune des offres qui lui étaient faites. Mais le babillard Tony compensait suffisamment la réserve de son compagnon, en se vantant à propos de l'exploit du métis, comme s'il en était lui-même le

héros. Il parla, en effet, si savamment sur le sujet et rapporta tant d'histoires de chevaux qu'il avait pris, qu'on l'écoutait comme un oracle, et que quelques-uns de ses plus jeunes auditeurs commençaient à douter s'il n'était pas supérieur même au silencieux Beatte.

La fermentation produite par le retour du métis tint le camp éveillé plus tard qu'à l'ordinaire. De tous côtés on entendait un bourdonnement de voix interrompu par de longs éclats de rire, et la nuit était déjà bien avancée avant que tout le monde fût endormi.

Lorsque le jour reparut, Beatte continua à fixer les regards et à faire le sujet des conversations du camp. Le cheval sauvage avait passé la nuit parmi les autres chevaux. Le métis le fit marcher encore, en le tenant par le lariat et le secouant, comme il avait fait la veille, toutes les fois qu'il tentait de se révolter. Il paraissait d'un caractère doux et docile, et l'expression de son œil avait quelque chose de touchant. Dans cette situation étrange et abandonnée, le pauvre animal semblait chercher protection et sympathie auprès de ce même cheval qui avait aidé à le prendre.

Beatte, le voyant plus traitable, essaya, au moment de nous mettre en marche, d'attacher un léger paquet sur son dos, comme pour lui donner la première leçon de servitude. Mais l'orgueil de l'animal, et l'indépendance dans laquelle il avait vécu jusqu'alors, se réveillèrent à cet outrage; il rua,

s  
à  
p  
be  
m  
en  
ter  
va  
org  
son  
I  
que  
nier  
hoci  
en u  
une  
de se  
fit pl  
prem  
paqu  
deux  
milier  
Je  
de pit  
souda  
l'état  
plaine  
herbes  
ruissea  
servitu

se cabra, et chercha par tous les moyens possibles à se débarrasser de la charge qui le dégradait à ses propres yeux. Cependant il avait affaire à un maître beaucoup trop puissant pour lui ; à chaque mouvement de révolte, Beatte le châtaait avec le lariat : enfin la pauvre bête, poussée au désespoir, se jeta à terre et y resta sans bouger, comme si elle s'avouait vaincue. Un héros de théâtre représentant un prince orgueilleux, mais captif et humilié, n'aurait pu jouer son rôle d'une manière plus dramatique.

L'imperturbable Beatte se croisa les bras et resta quelque temps à considérer en silence son prisonnier, et quand il le vit complètement subjugué, il hocha la tête lentement, et sa bouche se contracta en un sourire de triomphe et plein d'ironie, et par une secousse donnée au licou il ordonna au cheval de se lever. Celui-ci obéit, et de ce moment il ne fit plus aucune tentative de résistance. Pendant cette première journée, on le conduisit en laisse, avec le paquet sur le dos, et il le porta patiemment ; mais, deux jours après, on le laissa marcher en liberté au milieu des chevaux surnuméraires de la troupe.

Je ne pouvais m'empêcher de regarder d'un œil de pitié ce bel animal, dont l'existence avait été si soudainement changée. Hier il parcourait encore à l'état libre ces vastes pâturages, allant de plaine en plaine, de prairie en prairie, broutant toutes les herbes, toutes les fleurs, et se désaltérant à tous les ruisseaux ; aujourd'hui il se voyait condamné à une servitude pénible et perpétuelle, obligé de passer sa

vie sous le harnais, peut-être au milieu de la poussière et du bruit des villes. Cette brusque transition dans sa destinée pouvait se comparer à celles qui ont souvent lieu dans le sort des hommes les plus élevés : aujourd'hui le prince des prairies, demain cheval de bât.

---

## CHAPITRE XXI

Le gué de la Fourche-Rouge. — Triste aspect des forêts transversales. — Buffles.

A huit heures moins un quart, nous levâmes le camp ; et, après avoir fait trois à quatre milles en nous dirigeant presque au sud, nous arrivâmes sur le bord de la Fourche-Rouge, à environ soixante-quinze milles au-dessus de son embouchure. Cette rivière avait en cet endroit trois cents toises de largeur, et coulait entre des bancs de sable et des bas-fonds. Ses rives étaient empreintes des traces des différents animaux qui étaient venus la traverser ou boire de ses eaux.

On fit halte, et l'on tint conseil sur la possibilité de passer la rivière à gué, possibilité que les sables mouvants rendaient extrêmement douteuse. Beatte, qui marchait un peu en arrière, survint pendant ces débats ; il était monté sur son cheval demi-sauvage, et menait son prisonnier de la veille par la bride. Il remit le dernier à Tony, et, sans dire un mot, il

poussa son cheval dans le courant et le traversa heureusement. Il agissait ainsi en toutes choses, avec calme et énergie, ne promettant rien pour l'avenir et ne se glorifiant de rien dans le passé. La troupe suivit alors Beatte, et tous atteignirent la rive opposée sans aucun accident. Seulement un de nos chevaux de bât, en s'éloignant un peu de la ligne, fut sur le point d'enfoncer dans un sable mouvant; mais il en fut retiré, quoique avec beaucoup de peine.

Après avoir passé la rivière, nous nous vîmes forcés de nous frayer un chemin, pendant près d'un mille, à travers un massif de roseaux qui nous donna un rude travail. Les chevaux enfonçaient souvent jusqu'aux sangles dans l'eau et dans la bourbe; hommes et bêtes étaient sans cesse arrêtés et déchirés par les ronces et les épines. A la fin pourtant nous rencontrâmes une trace de buffles, et, en la suivant, nous parvîmes à nous tirer de ce marécage.

Nous montâmes une côte, et là s'offrit à nos yeux une belle contrée découverte, limitée sur la droite par cette ceinture de forêts qu'on appelle les *forêts transversales*, et qui se prolongeaient aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Bientôt nous quittâmes la plaine pour entrer dans les bois, l'intention du capitaine étant de les traverser obliquement, dans la direction du sud-ouest, pour arriver aux confins de la grande prairie occidentale. Il pensait se rapprocher ainsi en même temps de la rivière Rouge.



Le plan du capitaine était erroné, faute de connaissances exactes sur la nature du pays. Si nous eussions marché directement à l'ouest, deux journées nous auraient conduits hors de la forêt, et nous n'aurions plus eu qu'un chemin facile le long des lisières des prairies supérieures, jusqu'à la rivière. En allant, au contraire, diagonalement, nous devions nous attendre à une marche pénible de plusieurs jours à travers les bois et sur un sol raboteux.

Ces forêts transversales ont une largeur d'environ quarante milles, et s'étendent sur un pays inégal et couvert de nombreuses collines. Quelques vallées offrent dans la saison d'excellents pâturages; mais généralement on ne rencontre que de profonds ravins, qui deviennent, à l'époque des pluies, le lit d'autant de torrents tributaires des rivières. L'aspect de cette contrée peut être agréable au printemps, lorsque la terre est encore couverte de frais herbages, que les arbres sont ornés de leurs feuilles, et que le fond des vallons n'est encore animé que par de limpides ruisseaux. Malheureusement nous arrivions dans l'arrière-saison : l'herbe était desséchée, et la parure des arbres flétrie; une teinte brune et triste avait remplacé l'éclat des beaux jours. Les feux allumés dans les prairies par les chasseurs indiens avaient pénétré en plusieurs endroits dans la forêt, et la flamme, courant le long des herbes, avait attaqué et grillé les branches inférieures des arbres de manière à les rendre assez dures pour entamer la chair des hommes et des animaux obligés

de passer par ces labyrinthes. Je n'oublierai de longtemps la fatigue mortelle et les tortures physiques et morales que nous eûmes à supporter en traversant cette forêt, qu'on eût dite de fer.

Nous étions arrivés, après une marche fatigante de plusieurs milles, à une suite de collines et de vallées, lorsque le cri : *Au buffle ! au buffle !* nous tira tout à coup de notre accablement. L'effet qu'il produisit sur nous ne peut être comparé qu'à celui qu'on éprouve en mer lorsqu'on entend crier : *Une voile ! une voile !* Ce n'était pas une fausse alerte : trois ou quatre de ces énormes animaux étaient visibles à notre droite, paissant sur le penchant d'une colline éloignée.

Il y eut un mouvement général, mais surtout parmi les plus jeunes de la troupe, dont on ne parvint à réprimer l'ardeur qu'avec beaucoup de difficulté. Le capitaine, après avoir donné l'ordre de continuer la marche, se dirigea avec deux de ses officiers du côté des buffles ; Beatte et Tony le suivirent. Il me fut impossible de retenir le dernier ; il était ivre de joie, et brûlait de montrer son courage et son adresse à la chasse des buffles.

Bientôt les collines intermédiaires nous dérobèrent la vue du gibier et des chasseurs. Nous poursuivîmes notre course en cherchant un lieu convenable pour le campement, ce qui n'était pas facile à trouver, presque tous les ruisseaux étant à sec et le pays dépourvu de sources.

Quand nous fûmes à quelque distance, de nou-

veaux cris nous annoncèrent la présence des buffles ; en effet, deux de ces animaux se montraient sur une colline à gauche. Le capitaine était absent ; il n'y eut plus moyen de contenir l'ardeur des jeunes chasseurs. Plusieurs s'élancèrent au grand galop et disparurent dans les ravins ; les autres continuèrent d'avancer, désireux de trouver un bon campement.

Nous commençons, en effet, à sentir les désavantages de la saison. L'herbe des prairies était rare et desséchée, les pois-vignes qui croissent au fond des vallons boisés étaient fanés, et la plupart des ruisseaux à sec.

Tandis que nous marchions dans cette perplexité, nous fûmes rejoints par le capitaine et sa suite, à l'exception de Tony. Ils avaient poursuivi les buffles assez loin, sans pouvoir les approcher à portée de fusil, et ils avaient renoncé à la chasse, de crainte de fatiguer leurs chevaux ou d'être entraînés trop loin du camp. Quant au créole, il avait couru après les buffles comme un écervelé, et au moment où ses compagnons le perdirent de vue, il était engagé dans une lutte, pour ainsi dire corps à corps, avec un grand buffle mâle, sur lequel il tirait presque à bout portant.

« Je pense que ce petit homme est un peu fou, » observa Beatte froidement.

## CHAPITRE XXII

Le camp de l'Alarme. — Feu. — Indiens sauvages.

Nous arrivâmes dans un endroit où, faute de trouver un emplacement plus avantageux, nous résolûmes d'établir notre camp. C'était un bosquet de chênes d'une chétive apparence, sur les bords d'un ravin, au fond duquel on voyait quelques petites flaques d'eau, et au pied d'une colline doucement inclinée, couverte d'herbes à moitié desséchées, qui par conséquent ne pouvaient fournir qu'un maigre pâturage. A la place occupée par le camp, l'herbe était longue et flétrie, et la vue était bornée tout autour par des hauteurs d'un aspect assez agréable.

Pendant que nous étions occupés à dresser nos tentes, Tony arriva tout glorieux de sa victoire. Autour de son cheval blanc étaient suspendus des quartiers de chair de buffle : suivant son rapport, il avait tué deux forts taureaux. Nous rabâttîmes, comme de coutume, la moitié de ce qu'il nous racontait ; mais maintenant qu'il pouvait se vanter de quelque chose de réel, il n'y avait plus possibilité de mettre un frein à sa langue.

Après avoir satisfait partiellement sa vanité en racontant ses exploits, il nous dit qu'il avait découvert des traces de chevaux, et qu'à en juger par plu-

sieurs circonstances elles venaient d'une bande de Pawnees. Cette nouvelle excita quelque inquiétude. Les jeunes cavaliers qui avaient quitté la ligne afin de poursuivre deux buffles n'étaient pas encore de retour ; on commença à craindre qu'ils n'eussent été rencontrés et attaqués par les sauvages. Notre vieux Ryan s'était aussi éloigné à pied avec un de ses jeunes disciples.

« Ce vieillard aura la tête cassée par les Pawnees, dit Beatte ; il croit connaître toutes choses ; mais il ne connaît pas les Pawnees. »

Le capitaine prit son fusil, et sortit à pied pour reconnaître le pays du sommet d'une colline voisine. En même temps on ôta les harnais aux chevaux, et on les laissa pâtre en liberté dans les champs adjacents ; on coupa du bois, on alluma des feux et l'on prépara le souper.

Soudain l'alarme se répandit dans le camp. Les flammes de l'un des foyers avaient pris aux grandes herbes sèches qui l'entouraient ; une forte brise soufflait ; on pouvait craindre que le camp ne fût bientôt enveloppé dans ce vaste embrasement.

« Prenez soin des chevaux ! criait l'un. — Enlevez les bagages ! criait un autre. — Éloignez les fusils et les munitions ! » ajoutait un troisième. C'était un bruit, un tumulte à ne pas s'entendre.

Les chevaux fuyaient avec effroi ; les hommes saisissaient leurs armes ; d'autres emportaient les selles et les paquets ; mais pas un ne pensait à éteindre le feu, et probablement pas un ne savait

comm  
pagno  
l'étou  
s'éten  
exemp  
de l'inc  
On a  
avait pr  
Tony s  
viande  
succuler  
destinés  
sérieuse  
On en  
cavaliers  
tinguait  
faites ren  
Aussit  
camp ; le  
se mêlent  
rien entre  
jectures.  
fait lever  
chasser, e  
vers le so  
croient vo  
colline est  
les chevau  
Cependa  
et atteignit

comment s'y prendre. Cependant Beattie et ses compagnons l'attaquèrent à la façon des Indiens, en l'étouffant avec des couvertures et l'empêchant de s'étendre plus loin. Les cavaliers suivirent leur exemple, et en peu d'instants on se rendit maître de l'incendie.

On alluma alors des feux sur les places où l'on avait préalablement arraché toute l'herbe sèche ; et Tony se mit à préparer le repas du soir avec sa viande de buffle, en nous promettant une soupe succulente et un excellent rôti ; mais nous étions destinés à éprouver une autre alarme bien plus sérieuse.

On entendit d'abord les cris éloignés de quelques cavaliers sur la colline, au milieu desquels on distinguait ces mots : « Les chevaux ! les chevaux ! faites rentrer les chevaux ! »

Aussitôt un bruit confus de voix s'élève dans le camp ; les exclamations, les demandes, les répliques se mêlent et se croisent ; mais il est impossible de rien entreprendre, chacun expose ses propres conjectures. Quelques-uns pensent que le capitaine a fait lever des buffles et a besoin de chevaux pour les chasser, et un grand nombre de cavaliers de s'élancer vers le sommet de la colline. Selon d'autres, qui croient voir de la fumée, la prairie au delà de la colline est en feu, et le capitaine veut que l'on chasse les chevaux de l'autre côté du ravin.

Cependant un cavalier descendait de la hauteur, et atteignit bientôt les limites du camp. Il pouvait

à peine respirer quand il nous dit que le capitaine avait vu des Indiens à quelque distance.

« Les Pawnees ! les Pawnees ! » fut le cri répété par nos jeunes étourdis.

« Faites rentrer les chevaux ! — En ligne ! — Sellez les chevaux ! » criait-on de toutes parts. C'était une scène de confusion et de désordre qui échappe à toute description. Les cavaliers couraient à travers les champs adjacents à la poursuite de leurs chevaux. Celui-ci tirait le sien par un licou ; celui-là, la tête découverte, montait le sien à poil ; un autre poussait devant lui un cheval dont les pieds étaient encore attachés, et qui faisait des sauts maladroits comme un kangaroo.

L'alarme croissait d'un moment à l'autre. On vint dire qu'on avait vu à l'extrémité inférieure du camp une bande de Pawnees dans une vallée voisine. « Ils avaient frappé le vieux Ryan à la tête et poursuivaient ses compagnons. — Non, ce n'était pas le vieux Ryan qu'ils avaient tué, c'était un des chasseurs qui avaient couru après les buffles. — Il y a trois cents Pawnees derrière la colline, cria une voix. — Il y en a bien davantage, » s'écriait une autre.

Notre position entre la colline ne nous permettait pas de voir à une grande distance, et nous laissait en proie aux inquiétudes causées par toutes ces rumeurs. Il pouvait se faire que nous fussions cernés par des ennemis nombreux et cruels, et menacés d'être attaqués d'un instant à l'autre. Cependant les

chevaux rassemblés dans l'intérieur du camp erraient parmi les feux et marchaient sans façon sur nos bagages. Chacun se préparait au combat; mais une nouvelle difficulté se présenta. A la dernière alarme causée par le feu, les fusils, les harnais, les selles et autres objets d'équipement avaient été enlevés et jetés pêle-mêle sous les arbres.

« Où est ma selle? disait l'un. — Quelqu'un a-t-il vu mon fusil? criait l'autre. — Qui veut me prêter une balle? demandait un troisième qui chargeait son arme.

— Pour l'amour du ciel! aidez-moi à sangler ce cheval; il est si rétif que je n'en puis venir à bout. » Et dans son trouble, celui qui parlait ainsi avait posé la selle sens devant derrière.

Quelques-uns affectaient de plaisanter et de parler hardiment; d'autres, au contraire, ne disaient rien, mais se hâtaient de préparer leurs chevaux et leurs armes; et je comptais beaucoup plus sur le courage de ceux-ci. Plusieurs semblaient réellement exaltés à l'idée d'une rencontre avec les Indiens; mais pas un ne poussait l'enthousiasme aussi loin que mon jeune compagnon, le comte suisse, qui avait une passion décidée pour les aventures. Notre métis Beatte conduisit ses chevaux sur les derrières du camp, posa son fusil contre un arbre, puis s'assit près du feu, dans un silence complet. D'un autre côté, le petit Tony, qui s'occupait avec activité de sa cuisine, suspendait à chaque instant ses travaux pour fanfaronner, chanter et jurer. Il déployait une



gaieté extraordinaire : ce qui me fit soupçonner qu'un peu de frayeur était mêlée au fond de cette ardeur belliqueuse.

Une douzaine de cavaliers, aussitôt qu'ils eurent sellé leurs chevaux, partirent dans la direction où l'on avait dit que les Pawnees avaient attaqué nos chasseurs. Il fut en même temps décidé que, dans le cas où le camp serait assailli, on mettrait les chevaux dans le ravin, où ils seraient à l'abri des balles et des flèches, et que nous-mêmes nous prendrions position le long des bords, en faisant servir les arbres et les buissons de rempart contre les coups de nos ennemis. D'ailleurs on savait que les Pawnees évitent les lieux couverts, et qu'ils ne combattent avec avantage, ainsi qu'il a été dit plus haut, que dans les plaines, où la vitesse de leurs chevaux leur permet de fondre comme des vautours sur leur ennemi et de tourner autour de lui en décochant leurs flèches.

Cependant j'avais peine à croire que, si nous étions attaqués par une troupe nombreuse de ces sauvages, dont chacun se plaisait à faire valoir la bravoure, nous ne fussions pas exposés à de grands risques, par suite de l'inexpérience et du défaut de discipline des nouvelles recrues ; et ce qui me confirmait dans ma crainte, c'était l'ardeur même de la plupart de ces jeunes soldats, qui n'étaient guidés que par leur goût pour les exploits aventureux.

En ce moment le capitaine rentra, et fut aussitôt entouré par la foule impatiente d'apprendre des nou-

velles  
sa rec  
le long  
avait v  
quelqu  
rêta po  
tion ga  
que c'é  
au delà  
comme

Une  
mière,  
ment co  
côté de  
fois : les  
ment. A  
mencère  
rêter de  
vements  
de place  
hauteurs  
de ces d  
soupçons

Il mit  
l'agita en  
comme s  
donc de  
bois qui  
vue de ce  
les vit cou

velles. Il nous dit qu'après avoir poussé un peu loin sa reconnaissance, il revenait lentement au camp, le long de la crête d'une colline découverte, lorsqu'il avait vu sur une éminence parallèle à la première quelque chose qui ressemblait à un homme. Il s'arrêta pour observer ; mais l'objet qui fixait son attention gardait une si complète immobilité, qu'il crut que c'était un buisson ou la cime de quelque arbre au delà du coteau. Il reprit sa marche, et l'objet commença à se mouvoir dans la même direction.

Une autre forme se leva alors près de la première, comme quelqu'un qui aurait été précédemment couché à terre, ou qui arriverait de l'autre côté de la colline. Le capitaine s'arrêta une seconde fois : les deux êtres mystérieux s'arrêtèrent également. Alors il se coucha sur l'herbe, et ils recommencèrent à marcher. S'étant relevé, il les vit s'arrêter de nouveau, comme pour observer ses mouvements. Il savait que les Indiens sont dans l'usage de placer leurs espions ou leurs sentinelles sur les hauteurs qui commandent la plaine, et la conduite de ces deux hommes ne pouvait qu'accroître ses soupçons.

Il mit alors son bonnet au bout de son fusil, et l'agita en l'air ; mais ce signal resta sans réponse, comme s'il n'avait pas été remarqué. Il continua donc de marcher, et arriva ainsi à la lisière d'un bois qui le cacha pendant quelques moments à la vue de ceux qui l'observaient. Lorsqu'il en sortit, il les vit courir très-vite en avant, et, comme la route

qu'ils suivaient se rapprochait de la sienne, il lui sembla qu'ils avaient l'intention de lui couper la retraite.

Ignorant s'ils n'appartenaient point à un parti nombreux d'Indiens cachés en embuscade, ou marchant dans la vallée au delà de la colline, le capitaine se hâta de regagner le camp. Ce fut alors que, découvrant quelques hommes de sa troupe sur une éminence située entre lui et le camp, il leur cria de faire passer l'ordre de mettre les chevaux en sûreté, comme étant en général le premier objet des dépredations des Indiens.

Telle fut l'origine de l'alarme qui avait ému tout le camp. Plusieurs de ceux qui avaient entendu le récit du capitaine ne doutèrent point que les hommes vus par lui ne fussent des éclaireurs appartenant à un parti de Pawnees, dans les embûches duquel nos chasseurs étaient probablement tombés. Des coups de feu éloignés se faisaient entendre par intervalles, et l'on supposait qu'ils étaient tirés par ceux qui avaient été au secours de leurs camarades. Quelques cavaliers, ayant complété leur équipement, se dirigèrent du côté où l'on entendait le feu; d'autres restèrent aux environs, visiblement agités et inquiets.

« S'ils sont aussi nombreux qu'on le prétend, dit l'un de ces derniers, et aussi bien montés qu'ils ont coutume de l'être, nous aurons bien de la peine à nous tirer d'affaire avec nos chevaux épuisés.

— Eh bien! répondit le capitaine, n'avons-nous

pas u  
souten  
—  
dant l  
cheme  
— I  
On  
s'appro  
— C'e  
buffle!  
cavalier  
C'éta  
poursui  
dépouill  
tous sai  
tèrent q  
vant des  
tirés ava  
« Bon  
sont les  
— Qu  
— Les  
— Per  
— Mai  
chemin?  
— Ah  
sommet d  
du camp  
drôle de f  
leur semb

pas un fort campement, et ne pouvons-nous pas soutenir un siège ?

— Oui ; mais s'ils mettent le feu à la prairie pendant la nuit, nous serons grillés dans nos retranchements.

— Dans ce cas nous ferons un contre-feu. »

On vint annoncer alors qu'un homme à cheval s'approchait du camp. « C'est un de nos chasseurs ! — C'est Clément ! — Il apporte de la viande de buffle ! » s'écrièrent plusieurs voix à mesure que le cavalier avançait.

C'était un de ceux qui avaient été le matin à la poursuite des buffles. Il entra au camp, chargé des dépouilles de sa chasse, et suivi de ses compagnons, tous sains et saufs et également chargés. Ils racontèrent quelle longue course ils avaient faite en suivant des buffles, et combien de coups ils avaient tirés avant d'abattre un de ces animaux.

« Bon, mais les Pawnees !... les Pawnees !... où sont les Pawnees ?

— Quels Pawnees ?...

— Les Pawnees qui vous ont attaqués ?

— Personne ne nous a attaqué.

— Mais n'avez-vous pas vu des Indiens sur votre chemin ?

— Ah ! oui. Deux de nous, étant montés sur le sommet d'une colline pour reconnaître la position du camp, virent sur une éminence opposée une drôle de figure qui faisait des gestes bizarres et qui leur sembla être un Indien.

— En voilà une belle ! s'écria le capitaine : cet Indien, c'était moi. »

Ici la surprise fut générale. L'alarme était venue de la méprise mutuelle du capitaine et des deux cavaliers. Quant à l'histoire des trois cents Pawnees qu'on disait avoir attaqué nos chasseurs, ce n'était qu'une plaisanterie, et l'on finit par n'en plus parler, quoique l'auteur de tout ce bruit eût mérité d'être recherché et sévèrement puni.

Comme il n'y avait plus de probabilité d'un prochain combat, chacun songea alors à manger, et sur ce point tous les estomacs étaient à l'unisson dans le camp. Tony nous servit le régal promis de soupe et de rôti de buffle. La soupe était horriblement poivrée, et le rôti prouvait que l'animal qui l'avait fourni était un des patriarches de la prairie. Jamais je n'avais mangé une viande aussi coriace ; mais c'était la première fois que je goûtais de cette chair, la nouveauté suppléa à ce qu'elle avait de défectueux ; et notre petit créole ne nous laissa point de repos qu'il ne nous eût fait avouer l'excellence de sa cuisine, malgré le démenti que nous donnait le poivre en nous brûlant la gorge.

La nuit arriva sans que le vieux Ryan et ses compagnons fussent de retour ; mais nous étions accoutumés à ces absences du coq des bois, et personne ne témoigna la moindre inquiétude sur son compte. Après les fatigues et les émotions de la journée, le camp fut bientôt plongé dans un profond sommeil, excepté les sentinelles, que la crainte des

Pawnees, dont on avait vu réellement les traces, rendait plus vigilantes qu'à l'ordinaire.

Vers deux heures et demie, une nouvelle alarme nous réveilla tous. Une sentinelle avait fait feu, et accourait dans le camp en criant que les Indiens étaient proches. En un instant chacun fut sur pied. Les uns prirent leurs fusils, les autres sellèrent leurs chevaux; plusieurs coururent à la loge du capitaine; mais il leur recommanda de retourner à leurs feux respectifs.

La sentinelle fut interrogée. Elle déclara qu'elle avait vu un Indien s'approcher en rampant contre terre, qu'elle avait tiré sur lui, puis était rentrée au camp pour donner l'alarme. Le capitaine pensa que le prétendu Indien était un loup; il réprimanda la sentinelle pour avoir quitté son poste, et l'obligea d'y retourner. Malgré cela, plusieurs inclinaient à croire le rapport de la sentinelle; car l'événement du jour avait disposé les esprits à craindre des embûches, des surprises de la part des Indiens au milieu des ténèbres de la nuit. Longtemps on se tint éveillé autour des feux, le fusil au bras, causant à voix basse, et prêtant l'oreille au moindre bruit. Cependant il n'arriva rien de nouveau; les causeurs cédèrent l'un après l'autre au besoin qu'ils avaient de dormir, et bientôt le sommeil et le silence régnèrent encore dans le camp.

## CHAPITRE XXIII

Digue de castors. — Un sentier des Pawnees. — L'ours et le chasseur.

A l'appel du lendemain, 23 octobre, le vieux Ryan et ses compagnons manquaient encore; mais le capitaine avait une si parfaite confiance dans l'habileté et les ressources de ce vétéran des bois, qu'il ne jugea pas nécessaire de prendre aucune mesure par rapport à lui.

Notre marche pendant cette journée fut comme celle de la veille; nous eûmes à traverser une contrée inégale et coupée de profonds rayins dont le lit était à sec. Les feux lointains des prairies s'étendaient évidemment de plus en plus. Depuis plusieurs jours le vent soufflait du nord-ouest, et l'atmosphère était tellement chargée de fumée, qu'on avait peine à distinguer des objets à quelque distance.

Dans le courant de la matinée, nous traversâmes un ruisseau profond, qu'une digue de castors haute d'un mètre avait changé en un large étang. Il y avait là sans doute plusieurs familles de cet industrieux animal, quoique pas un ne montrât son nez au-dessus de l'eau. Le capitaine ne voulut pas qu'on troublât le repos de cette république amphibie.

A chaque pas nous rencontrions des traces de

buffles et de chevaux sauvages. Les premières se dirigeaient constamment au sud, comme le montrait le sens dans lequel les herbes étaient couchées. Il était évident que nous étions alors sur le grand chemin des troupeaux émigrants, mais qu'ils avaient tourné pour la plupart vers le midi.

Beatte, qui marchait ordinairement hors de la ligne, afin d'être à portée de voir le gibier, et qui observait chaque trace avec les yeux exercés d'un Indien, rapporta qu'il avait découvert des empreintes suspectes. C'étaient des traces d'hommes chaussés de mocassins, tels qu'en portent les Pawnees. Il avait senti l'odeur du tabac mêlé de sumac, comme le fument les Indiens. Il avait vu des traces de chevaux ainsi que celles d'un chien, et un sillon dans la poussière provenant sans doute de la longue bride dont les Indiens laissent traîner une extrémité derrière eux. Ces vestiges ne pouvaient donc avoir été laissés par des chevaux sauvages.

Mon inquiétude sur le sort du vieux Ryan se réveilla : j'avais pris ce chasseur en amitié, et je ne pouvais m'empêcher de témoigner les craintes que j'avais à son égard ; mais je ne trouvai personne à qui je pusse les faire partager. Tout le monde était persuadé que Ryan saurait se tirer sain et sauf de tous les dangers dans lesquels il pourrait se trouver.

Nous avions fait la plus grande partie de la marche fatigante du jour, et nous traversons une clairière, quand nous aperçûmes six chevaux sauvages, parmi



lesquels j'en distinguai deux superbes, un gris et un rouan. Ils marchaient fièrement, la tête haute, et offraient un singulier contraste avec nos pauvres bêtes, presque entièrement épuisées par la course qu'elles venaient de faire. Après nous avoir regardés un moment avec attention, ils partirent au galop, passèrent par un petit bois, et reparurent bientôt, montant au trot une pente douce, à un mille de distance.

La vue de ces chevaux fut encore une rude épreuve pour le vaniteux Tony, qui déjà avait la fourche et le lariat à la main, et se disposait à s'élancer à leur poursuite sur son coursier, qui n'en pouvait presque plus, quand il reçut l'ordre de retourner à ses bêtes de somme.

Après une journée de quatorze milles dans la direction du sud-ouest, nous campâmes près d'un petit ruisseau limpide, sur la limite nord des forêts transversales et sur les confins de ces vastes prairies qui s'étendent jusqu'au pied des montagnes de Roche. En laissant les chevaux libres d'aller chercher leur pâture, on eut soin de remplir leurs sonnettes de foin, pour empêcher que leur tintement ne fût entendu de quelque horde errante de Pawnees.

Nos chasseurs sortirent en différentes directions, mais sans beaucoup de succès; car ils ne rapportèrent qu'un seul daim. Cependant la journée ne se passa pas sans un événement digne d'être raconté. Un jeune cavalier, en longeant le fourré qui bordait un profond ravin, avait blessé un daim, et l'avait

entendu tomber dans les buissons. Il s'arrêta pour recharger son fusil, puis il s'avança sur le bord du taillis pour y chercher son gibier. Un sourd grognement frappa tout à coup son oreille. Il écarta les branches, et, se glissant tout doucement entre les broussailles, il jeta les yeux au fond du ravin, et vit un ours énorme traînant le daim qu'il avait tué le long d'un torrent desséché, et grognant contre quatre ou cinq loups officieux qui étaient venus pour partager son souper.

Le chasseur tira sur l'ours, et le manqua. L'animal ne bougea pas, et se montrait prêt à défendre sa proie; mais les loups, craignant sans doute un second coup, se retirèrent prudemment, quoiqu'à une petite distance. Comme la nuit approchait, le jeune homme eut peur des ténèbres au milieu de cette solitude et de cette étrange compagnie. Il s'éloigna donc à petit bruit, et revint les mains vides au camp : le récit de son histoire lui attira bien des railleries de la part de ses camarades plus expérimentés.

Dans le cours de la soirée, le vieux Ryan et son disciple rentrèrent épuisés de fatigue. Le vétéranaire, comme de coutume, fut cordialement accueilli. Il s'était égaré la veille en chassant, et avait passé la nuit en rase campagne; mais le matin il avait retrouvé nos traces et les avait suivies. Il était resté quelque temps près de la digue des castors, admirant l'intelligence et la solidité avec lesquelles elle avait été construite.

« Ces castors, dit-il, sont de petites bêtes bien industrieuses; je voudrais parier que l'étang en est plein.

— Oui, ajouta le capitaine, je ne doute pas que la plupart des petites rivières que nous avons traversées ne soient remplies de castors. Je passerais volontiers tout un hiver à leur tendre des pièges.

— Mais ne risqueriez-vous pas à être attaqué par les Indiens? demanda quelqu'un de la compagnie.

— Oh! quant à cela, on serait bien tranquille ici pendant l'hiver. Les Indiens ne s'y montrent pas avant le printemps, et il ne me faudrait que deux compagnons. Trois personnes sont plus en sûreté qu'un plus grand nombre; rarement elles ont besoin de se servir de leurs armes à feu, et un ours peut les nourrir pendant deux mois si elles n'en laissent perdre aucune partie. »

On tint conseil sur la direction à suivre à l'avenir. Nous avons marché jusqu'alors au couchant, et, après avoir passé les forêts transversales, nous étions sur les limites de la grande prairie de l'Ouest. Cependant nous nous trouvions encore dans une contrée aride, où les pâturages devenaient de plus en plus rares. La saison était tellement avancée, que l'herbe et même les pois-vignes qui croissent dans les fonds des ravins n'offraient plus que des tiges et des feuilles fanées, et depuis plusieurs jours nos chevaux perdaient sensiblement et de leur embonpoint et de leur courage. Les feux des Indiens dans les prairies se rapprochaient de nous, au nord, au midi et à

l'ouest; ils pouvaient aussi nous menacer du côté de l'est, et laisser entra nous et la frontière un désert brûlé, dans lequel nos chevaux mourraient de faim.

Il fut donc résolu qu'on n'irait pas plus loin à l'ouest, et qu'on marcherait un peu plus à l'est, afin de gagner le plus promptement possible la branche septentrionale de la grande rivière canadienne, où nous espérions trouver une grande abondance de roseaux, qui dans cette saison de l'année fournissent la meilleure pâture pour les chevaux, et attirent en même temps une immense quantité de gibier. Ici se borna donc notre tournée dans les régions de l'Ouest : nous n'étions éloignés que d'un jour de marche de la frontière du Texas.

---

## CHAPITRE XXIV

Disette de pain. — Rencontre avec des buffles. — Dindons sauvages. — Chute d'un taureau-buffle.

Le soleil se leva brillant et pur ; mais le camp n'avait plus rien de sa gaieté accoutumée ; on n'y entendait ni chansons ni éclats de rire ; chacun vaquait à ses occupations avec gravité et silence.

L'expédition avait perdu son principal charme, la nouveauté ; quelques-uns des jeunes hommes étaient aussi fatigués que leurs chevaux ; et la plupart, peu

faits à la vie de chasseurs, commençaient à en sentir les peines et les privations. Mais ce à quoi ils paraissaient le plus sensibles, c'était le manque de pain, les rations de farine ayant été épuisées depuis quelques jours. Les vieux chasseurs, qui avaient éprouvé souvent cette disette, la supportaient facilement, et Beatte, accoutumé à passer des mois entiers sans pain, lorsqu'il vivait parmi les Indiens, considérait cet aliment comme un article de luxe.

« Le pain, disait-il d'un air dédaigneux, n'est bon que pour les enfants. »

A huit heures moins un quart, nous tournâmes le dos à l'ouest, et prîmes la direction du sud-ouest, le long d'une charmante vallée. Après que nous eûmes parcouru quelques milles, Beatte, qui marchait parallèlement à la ligne, sur la crête d'une éminence découverte et située à notre droite, fit tout à coup des cris et des signaux, comme pour nous avertir que quelque chose qui tournait la colline menaçait d'intercepter notre marche, et aussitôt plusieurs de s'écrier autour de moi que c'était une bande de Pawnees.

Une ligne de bosquets nous cachait l'approche de l'ennemi supposé; mais nous entendions un fort bruit de pas d'animaux parmi les broussailles. Mon cheval tournait la tête de ce côté, soufflait et dressait les oreilles, quand soudain deux énormes buffles que la vue de Beatte avait effrayés arrivèrent droit à nous en brisant les faibles obstacles que leur opposaient les buissons. A peine nous eurent-ils aperçus,

qu'ils retournèrent vivement sur leurs pas et s'enfoncèrent dans un étroit défilé. En un instant une dizaine de fusils partirent, un cri général s'éleva, et la moitié de la troupe, m'entraînant avec elle, courut à la poursuite des buffles.

Cependant la plupart ne tardèrent pas à renoncer à une chasse que les broussailles, les ronces et les ravins rendaient assez dangereuse, et je suivis leur exemple. D'autres, au contraire, persistèrent dans les efforts qu'ils faisaient pour atteindre leur proie; mais quelque temps après tous rejoignirent successivement la colonne. L'un d'eux revint à pied : il avait été renversé en pleine course, son fusil s'était brisé en tombant; et le cheval, comme s'il était animé de l'esprit de son maître, avait continué sa poursuite. Il était bien fâché de se voir ainsi désarmé et démonté au milieu des territoires de chasse des Pawnees.

Quant à moi, j'avais eu le bonheur de me procurer dernièrement, par échange, le meilleur cheval de la troupe, un bel alezan plein de feu et de courage. En de semblables situations on croit changer de nature en changeant de cheval. Je me sentais un être tout différent, maintenant que j'avais sous moi cet animal, vif, mais doux et docile à un degré surprenant, et dont les mouvements étaient aussi aisés que sûrs, aussi élastiques que rapides. En peu de jours il devint familier comme un chien; il me suivait quand je marchais, venait près de moi tous les matins pour recevoir mes caresses, et souvent met-

taît son nez entre moi et mon livre , quand je lisais au pied d'un arbre. Le sentiment que j'éprouvais pour ce compagnon de mes courses dans les prairies me donnait alors une légère idée de l'attachement des Arabes pour le cheval qui les porte dans les plaines sablonneuses de l'Afrique.

A quelques milles plus loin , nous trouvâmes un pré encore vert , traversé par un large et clair ruisseau , dont les bords offraient un excellent pâturage. Là nous fîmes halte sous un magnifique bosquet d'ormes , et sur l'emplacement d'un ancien campement d'Osages. A peine avions-nous mis pied à terre , que l'on fit une décharge générale sur une bande nombreuse de dindons sauvages épars dans le bosquet , où ces oiseaux peu rusés semblaient avoir choisi leur lieu de repos. Ils prirent leur vol et se perchèrent sur les branches , allongeant leur cou , et nous regardant avec un étonnement stupide , jusqu'à ce que dix-huit d'entre eux eussent été abattus.

Au plus fort du carnage , on apprit que quatre buffles paissaient dans une prairie voisine. On abandonna alors les dindons pour un plus noble gibier ; on remonta les chevaux fatigués , et l'on partit pour la chasse. En peu d'instants nous nous trouvâmes en vue des buffles , qui ressemblaient à des monticules de terre brune parmi les hautes herbes. Beattie tâcha de les dépasser et de les pousser vers nous , afin de donner à nos chasseurs inexpérimentés quelques chances favorables ; mais ils tournèrent une colline de rochers , qui les déroba à nos

yeux. Quelques-uns de nous s'efforcèrent de franchir la colline; mais ils s'embarrassèrent dans le fourré, dont les branches étaient entrelacées de vignes.

Mon cheval, qui avec son ancien maître avait déjà chassé au buffle, semblait aussi animé que moi, et faisait tous ses efforts pour se frayer un passage à travers les buissons. A la fin nous parvîmes à nous dégager, et, gravissant la colline au galop, je trouvai notre petit Tony caracolant autour d'un grand buffle, qu'il avait blessé trop grièvement pour qu'il pût s'enfuir, et qu'il amusait jusqu'à notre arrivée.

Il y avait quelque chose de grand et de comique tout à la fois dans la lutte de ce terrible animal et du nain qui l'attaquait. Le buffle présentait sans cesse à l'ennemi son front hérissé; sa gueule était béante, sa langue desséchée; ses yeux brillaient comme des charbons enflammés, et sa queue redressée annonçait la rage qui l'animait. De temps en temps il se lançait sur son adversaire, qui esquivait ses assauts en cabriolant et en prenant devant lui toute sorte de postures grotesques.

Lorsque nous fûmes à portée, nous tirâmes plusieurs coups sur le buffle; mais les balles se perdaient dans cette montagne de chair sans paraître le blesser. Il fit alors une lente et majestueuse retraite vers le ruisseau, se retournant contre ceux qui le poursuivaient toutes les fois qu'ils le pressaient trop vivement; et quand il fut au milieu



de l'eau, il s'y posa comme pour soutenir un siège.

Cependant une balle, pénétrant plus avant dans son corps, lui causa un frémissement universel. Il se retourna et tenta de passer l'autre rive; mais bientôt il chancela, et, après avoir fait quelques pas, il tomba doucement sur le côté et expira. C'était la chute d'un héros, et nous eûmes quelque honte de cette boucherie; mais nous ne tardâmes pas à nous réconcilier avec notre conscience, en pensant que nous avions délivré le pauvre animal de toutes les misères de cette vie.

---

## CHAPITRE XXV

### Chasse au cheval sauvage.

Nous quittâmes le camp des buffles à huit heures du matin, et nous eûmes deux heures d'une marche extrêmement fatigante sur la crête d'une petite chaîne de collines couvertes de maigres forêts de chênes nains et coupées par de profonds précipices. Parmi ces chênes j'en remarquai plusieurs d'une taille extraordinairement petite; ils n'avaient pas plus d'un pied de haut, et portaient néanmoins une quantité prodigieuse de petits glands. Ce fruit abonde dans toute l'étendue des forêts transversales; on y trouve même un chêne-pin dont le

gland est assez agréable au goût et mûrit de bonne heure.

Sur les deux heures, nous arrivâmes à l'endroit où cette chaîne de collines escarpées s'abaisse pour former une vallée à travers laquelle coule la branche septentrionale de la rivière Rouge. Une belle prairie, d'environ un demi-mille de largeur, émaillée des fleurs jaunes de l'automne, s'étendait à une distance de deux à trois milles, au pied des collines; elle longeait du côté opposé la rivière, dont les bords étaient ornés d'innombrables cotonniers. Après avoir été si longtemps fatigués par l'aspect monotone des forêts que nous venions de traverser, nos yeux se reposaient avec plaisir sur le frais et brillant feuillage de ces arbres, qui nous annonçaient la fin prochaine de notre voyage.

La prairie était agréablement semée de bouquets d'arbres ou de bosquets, si heureusement disposés, qu'on les eût dits plantés par la main des hommes. En jetant les yeux sur cette fraîche et délicieuse vallée, nous aperçûmes une troupe de chevaux sauvages qui paissaient tranquillement sur une pelouse, à un mille de nous sur notre droite; et sur la gauche, à peu près à la même distance, plusieurs buffles, les uns broutant, les autres couchés et ruminant parmi ces riches pâturages et à l'ombre d'un massif de cotonniers. A la vue de ce pittoresque tableau, on était tenté de se croire sur les terres de quelque gentilhomme campagnard, et au milieu de ses troupeaux.

On tint conseil, et l'on se détermina à profiter de l'occasion favorable qui s'offrait de prendre quelques chevaux, en exécutant une grande manœuvre de chasse qui consiste à cerner ces animaux avant de les attaquer. Cette chasse exige un grand nombre d'hommes bien montés. Ils se distribuent dans toutes les directions, à une certaine distance l'un de l'autre, et forment ainsi autour des chevaux un cercle de deux à trois milles de circonférence. Cette première opération exige beaucoup de soins et de précautions ; car les chevaux sauvages sont, de tous les habitants des prairies, les plus faciles à effaroucher, et ils sentent de très-loin le chasseur sous le vent.

Quand le cercle est formé, deux ou trois chasseurs courent sur les chevaux, qui se sauvent dans une direction opposée. Mais, de quelque côté qu'ils approchent de la circonférence, un autre chasseur se présente devant eux et les force à rebrousser chemin. De cette manière ils sont chassés et repoussés sur tous les points, et ils continuent de galoper en rond dans ce cercle magique jusqu'à ce qu'ils soient entièrement épuisés ; alors il est facile aux chasseurs de les aborder et de leur jeter le lariat sur le cou. Cependant les plus forts de ces animaux, les plus courageux et les plus légers à la course, parviennent souvent à s'échapper, de sorte qu'en général on ne prend que des chevaux de seconde classe.

On prépara donc une chasse de ce genre. Les

à profiter  
ndre quel-  
manœuvre  
x avant de  
nd nombre  
t dans tou-  
ce l'un de  
hevaux un  
ence. Cette  
soins et de  
ont, de tous  
s à effarou-  
seur sous le

a trois chas-  
sauvent dans  
ne côté qu'ils  
tre chasseur  
rebrousser  
és et repous-  
t de galoper  
n'à ce qu'ils  
et facile aux  
le lariat sur  
es animaux,  
la course,  
sorte qu'en  
de seconde  
genre. Les

bêtes de somme furent d'abord cachées dans les bois, et attachées solidement aux arbres, de peur qu'en voyant courir les chevaux sauvages elles ne fussent tentées de fuir avec eux. Vingt-cinq hommes, sous le commandement d'un lieutenant, reçurent l'ordre de se glisser le long de la vallée, en suivant le bois qui bordait les collines. Ils devaient s'échelonner dans le taillis, à cinquante toises l'un de l'autre, et ne se montrer qu'au moment où les chevaux seraient poussés dans leur direction. Une autre compagnie de vingt-cinq hommes fut envoyée de l'autre côté de la vallée, pour se cacher derrière les arbres qui bordaient la rivière, et une troisième troupe de même force devait former une ligne à travers la partie inférieure de la vallée, de manière à joindre les deux ailes.

Beatte, le métis Antoine et l'officieux Tony étaient chargés de faire un circuit dans les bois, et de se porter dans la partie supérieure de la vallée, afin de pousser les chevaux en avant et de les faire tomber dans l'espèce de sac où on voulait les prendre. Les deux ailes se seraient alors resserrées derrière eux et auraient formé le cercle complet.

Les deux lignes latérales s'étendaient sans bruit et hors de la vue de chaque côté de la vallée, et la troisième en les joignant allait fermer la chaîne, quand les chevaux sauvages donnèrent des marques évidentes de frayeur; ils aspiraient l'air avec force et regardaient autour d'eux avec inquiétude, comme pour s'assurer du danger dont ils sentaient l'ap-

proche. A la fin ils s'avancèrent lentement vers la rivière, et disparurent derrière un monticule couvert de verdure.

Ici l'on aurait dû, si l'on avait suivi les règles de la chasse, envoyer un chasseur pour les tenir en échec; mais malheureusement notre feu-follet Tony était de la partie. Au lieu de se tenir tranquillement sur le côté droit de la vallée pour couper la retraite aux chevaux, dès qu'il les vit se diriger vers la rivière, il sortit de derrière les arbres qui le cachaient, et s'élança comme un étourdi à travers la plaine, monté sur un des chevaux de relai du comte. Cette fougue dérangerait tous nos plans. Le métis et une dizaine de cavaliers se joignirent au créole et se mirent à courir vers le monticule. Un moment après, les chevaux sauvages reparurent et descendirent la vallée avec un bruit de tonnerre, pendant que Tony, le métis et les cavaliers galopèrent après eux, en hurlant comme des démons.

En vain ceux qui formaient la ligne transversale essayèrent d'arrêter les fuyards et de les faire retourner sur leurs pas. Ils étaient trop chaudement poursuivis; dans leur frayeur, ils s'élancèrent tête baissée au travers de la ligne, et la troupe entière se mit à leur poursuite.

Les buffles, qui jusqu'alors avaient ruminé tranquillement au milieu des herbes, soulevèrent alors leurs masses énormes, regardèrent un instant avec surprise la tempête qui descendait la prairie, puis se mirent eux-mêmes à fuir d'un pas lourd, mais

ac  
qu  
va  
va  
cri  
les  
I  
ver  
prin  
rela  
plus  
de  
mar  
près  
Pa  
noir  
tom  
cheva  
de se  
défen  
pieds  
furen  
sa tête  
avant  
de lar  
cavali  
par d  
de se  
hors d  
chait

accélééré. Bientôt ils furent atteints par la foule, qui devenait de plus en plus serrée à mesure que la vallée se rétrécissait. Alors chasseurs, buffles, chevaux sauvages, tout disparut pêle-mêle avec des cris et des hurlements qui retentissaient dans toutes les forêts environnantes.

Enfin les buffles tournèrent vers une bruyère verte sur les bords de la rivière, et les chevaux prirent un étroit défilé dans les collines, toujours relancés par les chasseurs. Beatte en laissa passer plusieurs : il avait jeté les yeux sur un beau cheval de Pawnees qui avait les oreilles fendues et les marques de la selle sur le dos, et il le serrait de près ; mais il le perdit dans les bois.

Parmi ces chevaux se trouvait une belle jument noire. En gravissant le défilé, elle trébucha et tomba. Un jeune chasseur, sautant à bas de son cheval, la saisit par la crinière et les naseaux. Un de ses compagnons vint à son aide. La jument se défendit avec bravoure, elle mordait et frappait des pieds de devant et de derrière ; mais ses efforts furent en pure perte ; un nœud coulant fut jeté sur sa tête. Cependant il se passa encore bien du temps avant qu'elle cessât de se redresser, de se cabrer et de lancer des ruades à droite et à gauche. Les deux cavaliers la conduisirent alors le long de la vallée par deux lariats très-longs qui leur permettaient de se tenir à une distance assez grande pour être hors de la portée de ses pieds. Sitôt qu'elle cherchait à s'échapper d'un côté, on tirait de l'autre ;

et de cette manière elle fut graduellement subjuguée.

Quant à notre petit fou de Tony, qui avait gâté toute l'affaire par sa précipitation, il fut plus heureux qu'il ne le méritait. Il avait réussi à prendre un beau poulain couleur de crème, d'environ sept mois, qui n'avait pas eu la force de suivre les autres.

Le créole marchait avec fierté à côté de sa prise; quand le poulain se cabrait ou voulait mordre, Tony le saisissait par le cou et luttait avec lui; ou bien il sautait sur son dos, et prenait autant de grotesques attitudes qu'un singe perché sur le dos d'une chèvre. Mais ce qui me surprenait le plus, c'était la promptitude avec laquelle ces pauvres animaux, arrachés à la liberté illimitée des prairies, se soumettent à la domination de l'homme. Au bout de deux à trois jours, la jument et le poulain marchaient avec les chevaux menés en laisse et obéissaient avec la plus grande docilité.

---

## CHAPITRE XXVI

Passage de la Fourche du nord.—Un parti d'Osages guerriers.

— Effets d'une harangue pacifique.

En reprenant notre marche, nous eûmes à passer la Fourche du nord, rapide courant d'une pureté rare dans les prairies. Il est évident que cette rivière prend sa source dans les pays hauts, et qu'elle est

am  
tra  
gra  
nou  
des  
C  
suc  
rou  
end  
et de  
trave  
vant  
émin  
somb  
gauch  
lines  
dix m  
large  
prairie  
quille  
brisan  
dans c  
sieurs  
nous a  
Vers  
côté d'  
clair-s  
garnies  
nuit, le  
à plusie

amplement alimentée par des fontaines. Après avoir traversé la rivière à gué, nous fûmes obligés de gravir de nouvelles collines, du sommet desquelles nous eûmes une vue très-étendue sur la ceinture des forêts transversales.

C'était un triste aspect : les collines, les forêts se succédaient ; toutes présentaient la même teinte rousse et mélancolique, à l'exception de quelques endroits où des lignes de cotonniers, de sycomores et de saules marquaient le cours d'un petit ruisseau traversant une vallée. Une bande de buffles se mouvant avec lenteur le long de la crête d'une de ces éminences éloignées, se dessinait sur le fond de ce sombre tableau comme pour le compléter. Sur la gauche, l'œil se portait au delà de ravins, de collines et de bois, sur une prairie distante d'environ dix milles, qui s'étendait à l'horizon comme une large bande d'un bleu clair. L'effet produit par cette prairie ressemblait à celui d'un espace de mer tranquille aperçue au loin à travers des rochers et des brisants. Malheureusement notre chemin n'était pas dans cette direction ; nous avions encore à faire plusieurs milles dans les bois, où de nouvelles fatigues nous attendaient.

Vers le soir, nous campâmes dans une vallée, à côté d'un petit étang, et sous un bosquet d'ormes clair-semés dont les plus hautes branches étaient garnies de touffes du gui mystérieux. Pendant la nuit, le poulain que nous avions pris la veille hennit à plusieurs reprises, et deux heures avant le jour



il y eut une soudaine course de chevaux, le long des limites du camp, avec des hennissements et un bruit de pas qui réveillèrent la plupart de nos cavaliers. Ils écoutèrent ce bruit jusqu'à ce qu'il se perdit, comme celui d'une bouffée de vent, et l'attribuèrent d'abord, comme de coutume, à quelque parti de maraudeurs indiens. Mais au point du jour on aperçut dans une prairie voisine deux chevaux sauvages, qui se sauvèrent quand on approcha d'eux. On supposa d'après cela qu'une troupe de ces animaux avait passé pendant la nuit à travers notre camp.

On fit une revue générale de nos chevaux. Plusieurs furent trouvés dispersés à de très-grandes distances, d'autres avaient complètement disparu. Toutefois les empreintes de leurs pieds, profondément enfoncées dans le sol, montraient qu'ils avaient couru au galop du côté des plaines, et leurs maîtres suivirent leurs traces, non sans de grandes fatigues.

L'aurore se leva rouge et brillante; mais à mesure que le jour avançait, le ciel se couvrait de nuages bas et d'un gris foncé, annonçant un orage d'automne. Nous reprîmes notre marche dans un morne silence, à travers un pays rude et triste, dont les points les plus élevés nous permettaient de voir encore de temps en temps les immenses prairies qui semblaient s'étendre à l'infini du côté de l'ouest.

Comme nous traversions une prairie desséchée, qui ressemblait à une vaste bruyère, nous vîmes sept guerriers osages qui s'avançaient vers nous, et

s'arrê-  
ture h  
est aus  
en plei  
être le  
avec de  
C'était  
écarlate  
franges  
flèches  
joint à  
naient u  
Nous  
moyen d  
que lui  
grande e  
par leur  
brillants  
au bout d  
ries qui  
que nous  
de gibier  
chasseur  
avait form  
surprend  
l'espoir d  
d'emmen  
(1) On s  
velure ave  
cus. C'est  
scalper (co

s'arrêtèrent à quelque distance. La vue d'une créature humaine quelconque au milieu de ces solitudes est aussi intéressante que la rencontre d'un vaisseau en pleine mer. Un de ces Indiens, qui paraissait en être le chef, s'approcha de nous la tête haute et avec des manières pleines d'aisance et de noblesse. C'était un bel homme, vêtu d'une espèce de sarrau écarlate et de guêtres en peau de daim bordées de franges. Sa tête était ornée d'un panache blanc; les flèches et l'arc qu'il tenait dans une de ses mains, joints à sa démarche fière et imposante, lui donnaient un air tout à fait martial.

Nous entrâmes en conversation avec lui par le moyen de notre interprète Beatte, et nous apprîmes que lui et ses compagnons avaient fait partie de la grande expédition de chasse aux buffles entreprise par leur tribu, et qu'elle avait été couronnée de brillants succès. Il nous dit que nous arriverions, au bout d'une autre journée de marche, sur les prairies qui bordent la grande rivière canadienne, et que nous y trouverions une quantité considérable de gibier. Il ajouta que, leur chasse étant finie, et les chasseurs en chemin pour retourner chez eux, il avait formé avec ses camarades un parti pour aller surprendre quelque campement de Pawnees, dans l'espoir de rapporter des scalpes (1), ou du moins d'emmener quelques chevaux.

(1) On sait que les Indiens ont coutume d'enlever la chevelure avec la peau du crâne des ennemis qu'ils ont vaincus. C'est ce que l'auteur appelle ici un *scalpe*, du mot *scalper* (couper).

En ce moment ses compagnons, qui s'étaient d'abord tenus à l'écart, le rejoignirent. Les uns étaient armés d'assez mauvais fusils de chasse ; les autres, d'arcs et de flèches. Je ne pouvais me lasser d'admirer les belles têtes et les beaux bustes de ces sauvages, leurs attitudes gracieuses et leurs gestes expressifs. Nous tâchâmes d'engager l'un d'eux à nous suivre ; car nous étions curieux de voir comment ils chassent le buffle avec l'arc et les flèches. Il parut d'abord assez disposé à accepter notre invitation ; mais ses compagnons l'en dissuadèrent.

Le digne commissaire se rappela alors sa mission de pacificateur ; il fit un discours pour exhorter les Osages à s'abstenir de tout acte d'hostilité contre les Pawnees, et leur dit que leur père de Washington avait la ferme intention de mettre fin à la guerre que se faisaient ses enfants rouges, les assurant qu'il n'avait été envoyé chez eux que pour rétablir une paix universelle. Il les engageait donc à retourner tranquillement dans leur pays avec la certitude que les Pawnees ne les molesteraient plus, mais les regarderaient bientôt comme des frères.

Les Indiens écoutèrent ce discours avec leur silence et leur dignité ordinaires ; après quoi ils échangèrent quelques mots entre eux, nous firent leurs adieux, et poursuivirent leur route à travers la prairie.

Comme j'avais cru remarquer un demi-sourire sur la bouche de Beatte, je lui demandai à part ce que les

Indien

« L

gnons

l'inten

les gue

leur re

ment e

quelqu

Les

découv

maréca

leur po

Le capi

taillis,

un des

frayeur

à travers

leur poi

passage.

Le ca

renonce

ser leur

traces d

arriver a

pistolets

moment.

mon esp

tion d'eff

le pied d

et d'épin

Indiens avaient dit après avoir entendu le discours.

« Le chef, répondit le métis, disait à ses compagnons que, puisque leur père de Washington avait l'intention de mettre fin très-prochainement à toutes les guerres, il fallait profiter du peu de temps qui leur restait. Aussi sont-ils partis avec un redoublement de zèle pour accomplir leur projet d'enlever quelques chevaux à leurs ennemis. »

Les Osages nous avaient à peine quittés, que nous découvrîmes trois buffles dans le fourré d'une vallée marécageuse située à notre gauche. Je me mis à leur poursuite avec le capitaine et quelques cavaliers. Le capitaine, qui allait en avant, se glissa dans le taillis, et étant arrivé à portée de tirer, il blessa un des buffles dans le flanc. Alors, saisis d'une frayeur soudaine, ils prirent la fuite tous les trois à travers les buissons et les marais, entraînant par leur poids énorme tout ce qui se trouvait sur leur passage.

Le capitaine et ses hommes ne tardèrent pas à renoncer à leur poursuite, dans la crainte de harasser leurs chevaux; mais comme j'avais reconnu les traces du taureau blessé, et que j'espérais pouvoir arriver assez près de lui pour faire usage de mes pistolets, seules armes dont je fusse pourvu pour le moment, je continuai d'avancer. Je fus trompé dans mon espoir; car, avant que je me trouvasse en position d'effectuer mon dessein, je vis l'animal gagner le pied d'une colline rocailleuse couverte de chênes et d'épines. Là il s'enfonça, en brisant tous les

obstacles, au milieu d'un fourré où il y aurait eu de la folie à le suivre.

La chasse m'avait tellement éloigné de mes compagnons, qu'il me fallut un peu de temps pour retrouver leurs traces. Pendant que je montais lentement une colline, une belle jument noire se montra au sommet, et se trouva tout près de moi avant de m'avoir aperçu. Dès qu'elle me vit, elle recula, et, se retournant aussitôt, elle descendit dans la vallée et monta la colline opposée avec la rapidité du vent, la crinière et la queue flottantes. Je la regardai tant qu'elle fut à la portée de ma vue, et je souhaitai sincèrement que ce noble animal ne tombât jamais sous le joug dégradant du fouet et du mors, et continuât d'errer sans entraves dans les prairies.

## CHAPITRE XXVII

Mauvais temps. — Histoire d'ours. — Notions des Indiens sur les présages. — Leurs scrupules concernant les morts.

Lorsque je rejoignis la troupe, je la trouvai occupée à établir le camp dans un fond boisé et riche en pâturages, que traversait un petit ruisseau resserré entre deux rives profondes et mouvantes. Plusieurs chasseurs étaient occupés à tirer sur une troupe nombreuse de dindons sauvages épars dans

le tail  
après

Il m  
à cette  
d'auto  
fit à l  
préven  
selles,  
de caf  
furent  
Tony e  
dont l'e  
rent de  
formèr  
corces  
du vent  
truisire  
grands

Il éta  
augmen  
très-cou  
sibleme  
et bourb  
de maré  
hangars  
tenaient  
colonnes  
les bran  
répandai  
nants. N

le taillis, et le feu continua encore quelques instants après mon arrivée.

Il n'y avait pas longtemps encore que nous étions à cette halte, qu'une pluie fine nous annonça l'orage d'automne qui nous menaçait depuis le matin. On fit à l'instant les préparatifs nécessaires pour en prévenir les effets. Notre tente fut dressée, et nos selles, nos armes, ainsi que nos provisions de sucre, de café et de sel, que la pluie pouvait détériorer, furent mises sous cet abri. Nos hommes, Beattie, Tony et Antoine enfoncèrent dans le sol des piquets dont l'extrémité supérieure était fourchue, placèrent des bâtons en travers en guise de chevrons, et formèrent ainsi une sorte de hangar couvert d'écorces et de peaux, incliné jusqu'à terre du côté du vent et ouvert en face du feu. Les cavaliers construisirent de semblables abris, et allumèrent de grands feux devant l'ouverture.

Il était temps de prendre ces précautions; la pluie augmenta et continua pendant deux jours avec de très-courts intervalles. Le ruisseau, qui coulait paisiblement à notre arrivée, devint un torrent rapide et bourbeux, et la forêt se transforma en une espèce de marécage. Les hommes se réunissaient sous leurs hangars de peaux ou de couvertures, ou bien ils se tenaient en cercles pressés autour des feux. Des colonnes de fumée s'élevaient en spirales à travers les branches, et, s'étendant ensuite dans les airs, répandaient une teinte bleuâtre sur les bois environnants. Nos pauvres chevaux, harassés par la lon-

gueur du voyage, et réduits à l'inanition faute d'une nourriture convenable, perdirent tout ce qui leur restait de courage. On les voyait au milieu de la pluie immobiles, la tête basse, les oreilles pendantes et les yeux à demi fermés, tandis que les feuilles jaunes, abattues par le vent d'automne, tombaient en masse autour d'eux.

Cependant le mauvais temps ne retint pas les chasseurs oisifs. Toutes les fois que la pluie cessait, ils sortaient à cheval pour battre les bois, et de temps en temps le bruit éloigné d'un fusil nous annonçait la mort d'un daim. On apportait de la venaison en abondance; quelques-uns des cavaliers s'occupaient sous des abris à écorcher et à dépecer le gibier; d'autres, réunis autour des feux, tournaient les broches ou faisaient bouillir les marmites; et bientôt l'abondance, ou plutôt la superfluité, régna dans le camp. La hache ne reposait pas un instant, et fatiguait les échos des forêts. Tout à coup un arbre gigantesque tombait, en peu de minutes ses branches flambaient et petillaient dans quelque grand feu, et devant elles rôtissait un pauvre daim qui folâtrait naguère sous leur ombre.

Ce changement de temps avait singulièrement affecté notre petit Tony. Il avait mal aux dents, mal aux oreilles, mal dans tous les membres, comme le prouvaient assez les contorsions de sa figure. Cependant tous ces maux réunis, au lieu de l'abattre, semblaient accroître son activité. Il se démenait autour du feu, rôtissait et grognait sans cesse.

Beatte revint de la chasse triste et chagrin. Il avait rencontré un ours d'une taille énorme, et l'avait blessé; mais l'animal s'était réfugié dans le ruisseau qui plus tard devait se changer en un torrent fougueux. Beatte s'y lança après lui, et l'attaqua par derrière avec son couteau de chasse. A chaque coup, l'ours se retournait avec fureur, en montrant deux rangées de dents blanches et terribles. Le métis avait pied dans le courant, et trouva moyen de pousser son ennemi avec son canon de fusil; son intention était de le forcer à la nage, afin de lui couper ensuite les jarrets. Mais l'ours parvint à s'échapper parmi les broussailles, et Beatte fut forcé d'en abandonner la poursuite.

Son aventure, si elle ne produisit pas de gibier, donna du moins occasion aux chasseurs, pendant la veillée, de raconter différentes anecdotes, dans lesquelles l'ours gris figurait toujours en première ligne. Ce féroce et puissant animal est un thème favori d'histoires de chasse parmi les hommes rouges comme parmi les hommes blancs de ces contrées. Un Indien qui veut faire parade de sa bravoure porte autour du cou les griffes de ce redoutable ennemi; quand il est parvenu à le terrasser; et il est plus fier de ce trophée que d'un scalpe humain. Aujourd'hui l'on rencontre cet ours bien rarement au-dessus des hautes prairies et en deçà des montagnes de Roche.

Il existe encore d'autres espèces d'ours; ceux-ci ne sont dangereux que quand ils sont blessés et



qu'on les provoque au combat ; ils cherchent rarement à se défendre si on leur permet de fuir. L'ours gris est le seul parmi les animaux de nos déserts de l'Ouest qui soit enclin à des hostilités non provoquées. Sa taille et sa force prodigieuse en font un adversaire redoutable, et sa vie est tellement tenace, qu'il brave souvent tous les efforts du chasseur, les coups de feu aussi bien que les blessures du couteau de chasse.

Une des anecdotes racontées en cette occasion donnera aux lecteurs une idée des accidents et des angoisses auxquels sont exposés les voyageurs de nos frontières. Un chasseur, en poursuivant un daim, tomba dans un de ces puits profonds formés dans les prairies par les grandes pluies, que l'on désigne sous le nom d'égoûts. A son inexprimable horreur, il se trouva en contact, au fond de ce trou, avec un ours gris d'une grosseur prodigieuse. Le monstre le saisit, et une lutte à mort s'ensuivit ; mais le malheureux chasseur, quoique privé de l'usage d'un de ses bras, qui avait été fracassé ainsi qu'une jambe, quoique déchiré par les dents et les griffes de son ennemi, réussit néanmoins à le tuer. Il resta au fond du puits pendant plusieurs jours, trop faible pour se relever, se nourrissant de la chair crue de l'ours, et prenant soin de tenir ses blessures ouvertes, afin qu'elles pussent se guérir par degrés et radicalement. Enfin il reprit assez de force pour grimper hors du puits et arriver sur la prairie. Il gagna en rampant, et avec beaucoup de peine, un

ravin où coulait un ruisseau presque à sec ; là il but avec délices de l'eau fraîche, qui le ranima , et, se traînant d'une flaque à l'autre, il se soutint avec de petits poissons et des grenouilles.

Un jour, il vit sur la prairie voisine un loup pour-suivre et tuer un daim. A l'instant il rampa hors du ravin, chassa le loup, et, se couchant à côté de l'animal mort, il y resta assez longtemps pour faire plusieurs repas succulents, qui lui rendirent une grande partie de ses forces.

En retournant au ravin, il suivit le cours du ruisseau jusqu'à son confluent avec une rivière assez forte. Il la descendit en se laissant aller au courant, et arriva ainsi jusqu'au Mississipi. Au moment où il entra dans ce fleuve, il rencontra sur la rive un arbre fourchu qu'il lança avec peine dans l'eau , et, se mettant à cheval dessus, il s'abandonna à la merci des flots. De cette manière, il parvint jusqu'en face du fort de Council-Bluffs. Heureusement il y arriva de jour, autrement il aurait pu passer inaperçu devant ce poste solitaire, et aurait péri au milieu de ces vastes eaux. On le signala du fort, et on envoya aussitôt un canot à son secours. Il fut débarqué plus mort que vif, et ne tarda pas à être guéri de ses blessures ; mais il resta mutilé jusqu'à la fin de ses jours.

Notre chasseur Beatte était revenu de son combat avec l'ours exténué et découragé. Le court séjour qu'il avait fait dans le ruisseau, joint au changement de temps, avait éveillé les douleurs rhumatismales

auxquelles il était sujet. Bien qu'il fût d'une énergie à l'épreuve des plus grandes fatigues, on le voyait maintenant triste et abattu auprès du feu, se plaignant peut-être pour la première fois de sa vie. Il était encore à la fleur de l'âge, et paraissait avoir une constitution de fer; cependant, à l'entendre, il n'était plus qu'une misérable ruine.

Il est vrai qu'on voyait en lui un exemple vivant des maux qui suivent les habitants des frontières. En découvrant son bras gauche, il nous montra les contractions produites sur ce membre par une précédente attaque de rhumatisme, maladie qui afflige souvent les Indiens; car il ne faut pas croire, comme beaucoup de personnes se l'imaginent, que, parce qu'ils sont exposés sans cesse aux vicissitudes des saisons, ils soient entièrement insensibles aux changements de l'atmosphère. Il portait en outre les cicatrices de différentes blessures reçues à la chasse ou dans les guerres des Indiens. Son bras droit avait été cassé dans une chute de cheval; une autre fois son coursier, s'étant abattu sous lui, lui avait brisé la jambe gauche.

« Je suis tout en pièces, disait-il, je ne suis plus bon à rien; aussi je ne me soucie guère de ce qui pourra encore m'arriver. Cependant, ajoutait-il après une pause, il faudrait encore un bras un peu fort pour me renverser. »

Je recueillis de sa bouche diverses particularités de sa vie qui me confirmèrent dans l'estime que j'éprouvais pour lui. Sa résidence était sur le Neotho,

dans un hameau d'Osages, placé sous la surintendance d'un missionnaire des bords de l'Hudson, nommé Requa, qui s'efforçait d'enseigner aux sauvages l'art de cultiver la terre pour en faire des laboureurs et des bergers. J'avais visité cette mission agricole dans ma dernière tournée le long des frontières, et je l'avais considérée comme devant être un jour plus profitable aux pauvres Indiens qu'aucune des autres missions de ce pays, lesquelles se bornent à la prédication et à la prière.

Dans ce hameau, Pierre Beatte avait sa petite ferme, sa femme, Indienne, et ses enfants, et il aidait M. Requa dans ses efforts pour civiliser les Osages et améliorer leur condition. Il montrait beaucoup de zèle pour tout ce qui pouvait contribuer au bien-être de ses parents et de ses voisins sauvages.

Bien que fils d'un Français et élevé dans la société des blancs, il avait plutôt les goûts d'un Indien, et ses affections penchaient vers la nation de sa mère. Quand il me parlait des insultes et des injustices que les malheureux Indiens avaient à souffrir dans leur commerce avec les grossiers planteurs de la frontière; quand il me dépeignait l'état précaire et dégradé des Osages, dont la tribu, diminuée de nombre, abattue d'esprit, vivait presque par grâce sur la terre où jadis elle avait figuré d'une manière si héroïque, je voyais ses veines se gonfler et ses narines se dilater d'indignation; mais il réprimait bientôt ce sentiment avec cet empire sur soi-même

que l'on admire dans les Indiens, et le refoulait, pour ainsi dire, dans son sein.

Il n'hésita pas à me raconter comment un jour il s'était joint à sa parenté osage pour tirer vengeance d'un parti de blancs, qui avaient commis contre les premiers un outrage flagrant; et je trouvai que, dans la rencontre qui eut lieu, Beattie s'était montré tout à fait Indien.

Plus d'une fois il avait accompagné les Osages de sa famille dans leurs guerres contre les Pawnees, et il me fit, entre autres, le récit d'une escarmouche qui coûta la vie à un bon nombre de ces derniers, sur les confins de ces mêmes territoires de chasse où nous nous trouvions alors.

« Nous passerons peut-être, dit-il, près de cet endroit dans le cours de notre tournée, et nous pourrons y voir encore les os et les crânes des morts. »

Le chirurgien de la troupe, qui se trouvait présent à notre entretien, dressa les oreilles en entendant ces mots. Il s'occupait un peu de phrénologie, et il offrit à Beattie une honnête récompense s'il pouvait lui procurer un de ces crânes.

Beattie le regarda pendant un moment avec un air grave et plein de surprise.

« Non, dit-il enfin; ce que vous me demandez est mal: ne troublons pas le repos des morts. »

Il ajouta qu'une fois, en voyageant avec des blancs, il avait couché sous la même tente avec un docteur, et s'était aperçu que ce savant avait dans son bagage

u  
la  
à  
il  
re

m  
si  
qu  
reg  
rep  
du  
sûr  
des  
œil  
tem  
de q

T  
qui,  
lent  
ces s  
tour  
min,  
absur  
mun  
donne  
proph  
Les  
grand  
intégr

un crâne de Pawnees. Aussitôt il se leva pour quitter la tente et abandonner la compagnie. « Il chercha à me séduire, dit Beatte; mais je lui répondis : Non ! il faut nous séparer; je ne puis rester dans une pareille société. »

Dans l'abattement momentané de son esprit, le métis se livrait aux idées superstitieuses de présages, si communes parmi les Indiens. Il était resté quelque temps assis, la joue appuyée sur sa main, et regardant le feu. Je m'aperçus que ses pensées se reportaient vers son humble chaumière sur les rives du Neotho. Je le questionnai, et il me dit qu'il était sûr qu'à son retour chez lui il trouverait quelqu'un de sa famille malade ou mort. Depuis deux jours son œil gauche éprouvait des tiraillements et des picotements inaccoutumés, et c'était toujours l'annonce de quelque malheur de ce genre.

Telles sont pourtant les circonstances triviales qui, revêtues du nom pompeux de présages, ébranlent les âmes de ces hommes de feu. Le moindre de ces signes de sinistre augure est suffisant pour détourner un chasseur ou un guerrier de son chemin, et remplir son imagination de mille craintes absurdes. C'est ce penchant à la superstition, commun à tous les sauvages habitants des déserts, qui donne une si puissante influence à leurs prétendus prophètes et à leurs rêveurs.

Les Osages, avec lesquels Beatte avait passé la plus grande partie de sa vie, conservent dans toute leur intégrité primitive ces idées et ces rites superstitieux

qui provoquent notre rire ou notre pitié. Ils croient tous à l'existence de l'âme après sa séparation du corps ; mais à cette croyance universelle ils en ajoutent une autre : ils s'imaginent que l'âme emporte dans l'autre monde les goûts et les habitudes de sa vie mortelle. Dans un village osage voisin de celui de Beatte, l'un des chefs perdit une fille unique, belle enfant d'un âge encore bien tendre. On enterra tous ses jouets avec elle, et son petit cheval favori fut tué et mis également dans la fosse, afin qu'elle pût s'en servir pour arriver dans la terre des esprits.

J'ajouterai ici une petite histoire qui me fut racontée pendant ma tournée dans le pays de Beatte, et qui montre jusqu'où vont les superstitions de sa tribu.

Un nombreux parti d'Osages était campé depuis quelque temps sur les bords d'un beau ruisseau, nommé le Nick-à-Nanse. Parmi eux se trouvait un jeune chasseur, un des plus beaux et des plus braves de la tribu. Il était fiancé à une jeune fille que sa beauté avait fait surnommer la Fleur des Prairies.

Le chasseur la laissa avec ses parents au campement, tandis qu'il allait à Saint-Louis disposer des produits de la chasse et acheter des ornements pour sa jeune épouse.

Après une absence de quelques semaines, il revint sur les bords du Nick-à-Nanse ; mais le camp n'existait plus. La charpente seule des loges et les tisons des feux éteints indiquaient la place qu'il occupait auparavant.

pré  
cée  
tris  
ne  
«  
—  
et m  
—  
sur l  
Il  
marc  
Ils  
la fun  
boisé  
La  
« Il  
tourn  
Le  
vers le  
visage  
« Q  
vous s  
Pers  
Il se  
d'aller  
camp.  
« H  
cherche  
jours. »

A quelque distance il vit une femme qui, assise près du ruisseau, semblait pleurer. C'était sa fiancée. Il courut vers elle ; mais elle détourna la tête tristement. Il craignit alors que quelque malheur ne fût arrivé au camp.

« Où est notre peuple ? s'écria-t-il.

— Ils sont allés sur les bords de la Wagrushka, et moi je t'attendais ici.

— Alors hâtons-nous de rejoindre notre peuple sur les bords de la Wagrushka. »

Il donna son paquet à porter à la jeune fille, et marcha devant, suivant la coutume des Indiens.

Ils arrivèrent ainsi à un endroit d'où l'on voyait la fumée du camp s'élever dans le lointain, des bords boisés du ruisseau où s'étaient arrêtés les Osages.

La jeune fille s'assit au pied d'un arbre.

« Il n'est pas convenable, dit-elle, que nous retournions ensemble ; j'attendrai ici. »

Le jeune chasseur poursuivit donc seul sa route vers le camp. Il fut reçu par ses parents avec des visages sombres.

« Quel malheur vous est-il arrivé, dit-il, pour que vous soyez si tristes ? »

Personne ne répliqua.

Il se tourna vers sa sœur bien-aimée, et la pria d'aller chercher sa fiancée et de la conduire au camp.

« Hélas ! s'écria-t-elle, comment pourrai-je la chercher ? Elle est morte il y a déjà plusieurs jours. »



Alors les parents de la jeune défunte entourèrent le chasseur en pleurant et en gémissant ; mais il ne pouvait rien croire de ces tristes nouvelles.

« Tout à l'heure encore, disait-il, je l'ai laissée vivante et en bonne santé. Venez avec moi, et je vous conduirai près d'elle. »

Il conduisit, en effet, les malheureux parents à l'arbre sous lequel elle s'était assise ; mais elle n'y était plus, et le paquet qu'il lui avait donné à porter gisait à terre.

La fatale vérité le frappa au cœur ; il tomba mort sur la place.

Je donne cette simple histoire presque dans les mêmes termes qu'on me l'a racontée. J'étais alors assis auprès d'un feu sur ce même bord de ruisseau où l'on dit qu'elle s'est passée.

---

## CHAPITRE XXVIII

Expédition secrète. — Balles enchantées.

Le lendemain matin, nous vîmes arriver les cavaliers qui étaient restés au dernier campement pour chercher leurs chevaux égarés. Ils avaient suivi leurs traces à une assez grande distance, à travers les broussailles et les roseaux des marais ; et ce ne fut qu'après avoir passé plusieurs ruisseaux qu'ils les retrouvèrent paissant sur les bords d'une prairie.

Ces  
direc  
regag  
vait s  
des p  
de les  
Ven  
Tony  
rieuse  
de dis  
ques h  
camar  
tâmes  
leurs p  
un tel p  
et quan  
il oublie  
Bien  
tous le  
des mo  
en vue  
passaien  
petit Fr  
proclam  
qu'il alla  
marchai  
le regard  
impossib  
dans son  
Plusie

Ces animaux avaient tous la tête tournée dans la direction du fort, comme s'ils avaient l'intention de regagner leur logis, tout en broutant ce qui se trouvait sur leur passage, sans que la liberté illimitée des prairies que le hasard leur offrait fût capable de les détourner de leur route.

Vers midi le temps s'éclaircit, et je remarquai que Tony et les métis tenaient une conférence mystérieuse. Elle aboutit à présenter une requête à l'effet de dispenser le créole de son service pendant quelques heures, et de lui permettre de se joindre à ses camarades pour une grande expédition. Nous objectâmes que Tony était trop incommodé de ses douleurs pour une telle entreprise ; mais il en raffolait à un tel point que rien n'était capable de l'en détourner ; et quand la permission demandée lui fut accordée, il oublia en un instant toutes ses souffrances.

Bientôt le trio fut équipé et à cheval ; ils avaient tous le fusil sur l'épaule et la tête enveloppée dans des mouchoirs, ce qui annonçait assez qu'ils avaient en vue quelque affaire importante. A mesure qu'ils passaient devant les différentes loges du camp, le petit Français vaniteux ne pouvait s'empêcher de proclamer à droite et à gauche les grandes choses qu'il allait exécuter, quoique le taciturne Beatte, qui marchait en avant, s'arrêtât à chaque instant pour le regarder d'un air de reproche sévère. Mais il était impossible de contraindre le loquace Tony à jouer dans son entier le rôle d'un Indien.

Plusieurs autres chasseurs se mirent aussi en

campagne, et le vieux Ryan revint des premiers dans la soirée avec de riches dépouilles : il avait tué un daim et deux belles daines. Je m'approchai d'un groupe qui s'était formé autour du vétéran et qui était occupé à discuter les mérites d'un stratagème quelquefois employé dans la chasse aux daims. Ce stratagème consiste à imiter le cri du faon avec un petit instrument, et à attirer ainsi la mère à la portée du fusil. La pauvre daine, trompée par ces cris, et ne songeant qu'à son petit, s'avance quelquefois tout près du chasseur, qui alors l'abat sans peine.

« Une fois, dit un jeune chasseur, j'ai fait arriver de cette manière une daine à vingt pieds de moi ; j'étais sûr de mon coup : trois fois je mis en joue, et trois fois le cœur me manqua pour presser la détente. La pauvre bête regardait d'un air si triste, que je sentis mon cœur s'attendrir. Je pensai à ma mère, je me rappelai les angoisses que je lui causais quand j'étais encore enfant, et ce souvenir mit fin aussitôt à mon hésitation. Je jetai un cri pour avertir la daine de ma présence, et en un instant elle fut hors de la portée de mon fusil.

— Et vous fîtes bien, s'écria l'honnête Ryan. Pour ma part, je n'ai jamais pu employer cette ruse. Je me suis trouvé avec des chasseurs qui avaient de ces instruments dont vous parlez ; mais je les ai obligés de les jeter de côté. Prendre avantage de l'amour d'une pauvre mère pour ses petits est une chose infâme. »

S  
vin  
non  
aper  
mon  
enti  
leur  
exer  
com  
E  
rie q  
verte  
avec  
jours  
sinag  
qui s  
tout l  
et Ton  
Ils s'é  
que,  
tuer p  
Ces  
comme  
dans t  
de fair  
Tony d  
dant d  
de cava  
les épa  
Il éta

Sur le soir, nos trois mystérieux chasseurs revinrent de leur expédition. La langue de Tony annonça leur approche longtemps avant qu'on pût les apercevoir ; car il criait de toute la force de ses poumons, et ses cris attirèrent l'attention du camp tout entier. La marche pesante et les flancs haletants de leurs chevaux prouvaient qu'ils avaient fait un rude exercice ; en outre, ils étaient chargés de viande comme l'étal d'un boucher.

En effet, ils avaient parcouru une immense prairie qui s'étendait au delà de la forêt et qui était couverte de troupeaux de buffles. Dans sa conversation avec les Osages que nous avions rencontrés quelques jours auparavant, Beatte avait été informé du voisinage de cette prairie et de l'abondance du gibier qui s'y trouvait ; mais il en avait fait un secret à tout le monde, afin que lui et ses camarades Antoine et Tony eussent le plaisir d'y chasser les premiers. Ils s'étaient contentés de tuer quatre buffles, quoique, suivant le rapport de Tony, ils eussent pu en tuer par vingtaines.

Ces nouvelles, et la chair des buffles apportée comme pièce de conviction, répandirent la joie dans tout le camp, et donnèrent à chacun l'espoir de faire encore une chasse brillante sur les prairies. Tony devint de nouveau l'oracle du camp, et pendant des heures entières il sut intéresser un groupe de cavaliers, qui, assis autour du feu, la tête entre les épaules, l'écoutaient sans l'interrompre.

Il était plus glorieux que jamais de son adresse

comme tireur ; quant au peu de succès qu'il avait eu au commencement de notre voyage, il l'attribuait au destin, peut-être même à l'enchantement, et, s'imaginant qu'il était écouté avec une véritable crédulité, il donna un exemple de ce dernier cas, en affirmant que la chose lui était arrivée à lui-même ; mais c'était évidemment un conte recueilli chez les Osages ses alliés.

Suivant ce récit, Tony, à l'âge de quatorze ans, se trouvait un jour à la chasse, lorsqu'il vit un daim blanc sortir d'un ravin ; comme il s'approchait en rampant de l'animal pour tirer sur lui, il en vit un autre, puis un troisième, et ainsi de suite jusqu'à sept, tous aussi blancs que la neige. Quand il se crut assez rapproché d'eux pour se servir avec avantage de son fusil, il en distingua un particulièrement et tira sur lui, mais sans résultat ; le daim ne parut pas seulement s'en apercevoir. Tony rechargea, tira de nouveau, et manqua son coup. Il continua ainsi de tirer et de manquer, jusqu'à ce qu'il eût épuisé toutes ses munitions, et les daims restèrent parfaitement intacts. Il rentra chez lui, désespérant de son adresse ; mais il fut consolé par un vieux chasseur osage, qui lui dit que ces daims blancs étaient enchantés, et qu'ils ne pouvaient être tués que par des balles d'une espèce particulière.

Le vieil Indien fondit donc quelques balles pour Tony ; mais il ne voulut pas lui permettre d'assister à ses opérations, et refusa opiniâtrément de lui dire quels étaient les ingrédients qu'il mêlait au plomb,

et de  
dans

Pou  
des da  
saya d  
le trou  
mière  
Alors  
revit p

Le 2  
mais s  
et éclair  
les son  
le camp  
plus acc  
des écl  
uns cou  
ner et p  
Ici l'on  
les couv  
tentes ;  
charger  
arrivaier  
lés en ét  
afin qu'i  
A dix  
Mais je r  
passait le  
la forêt.  
arrière ju

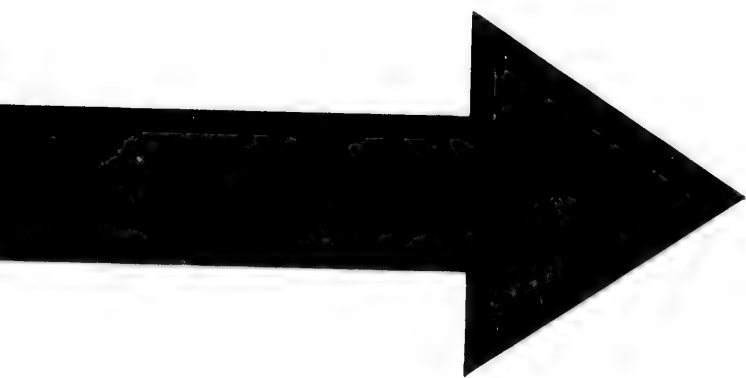
et de quelles cérémonies mystérieuses il se servait dans cette occasion.

Pourvu de ces balles, Tony retourna à la quête des daims blancs, et parvint à les retrouver. Il essaya d'abord l'effet de quelques balles ordinaires; il le trouva nul comme précédemment; mais la première balle enchantée fit tomber un daim superbe. Alors tous les autres prirent la fuite, et on ne les revit plus.

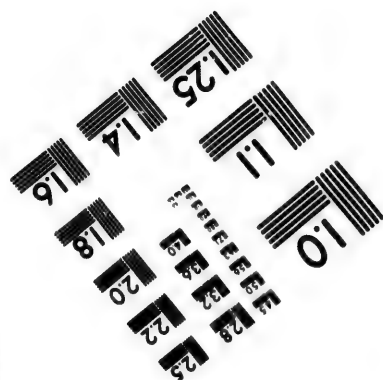
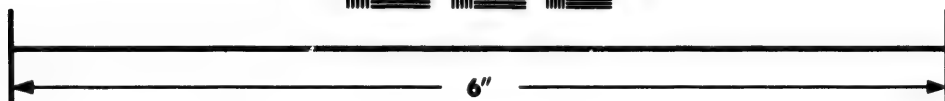
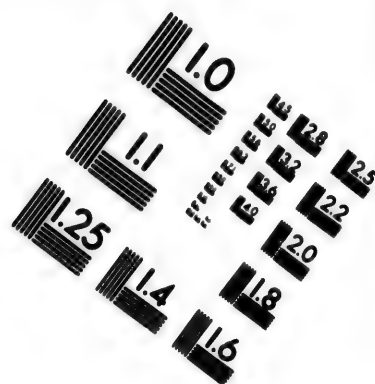
Le 29 octobre, le jour se leva sombre et triste; mais sur les huit heures le soleil sortit des nuages et éclaira la forêt d'une douce lumière, et aussitôt les sons du cor donnèrent le signal du départ. Tout le camp retentit alors d'un bruit auquel on n'était plus accoutumé; c'étaient partout des cris de joie, des éclats de gaieté. On voyait les cavaliers, les uns courir après leurs chevaux, les autres les ramener et pousser devant eux ceux de leurs camarades. Ici l'on enlevait de dessus la charpente des loges les couvertures encore humides qui avaient servi de tentes; là on se hâtait de faire les paquets et de les charger sur des bêtes de somme à mesure qu'elles arrivaient; plusieurs remettaient leurs fusils mouillés en état de servir, et les chargeaient de nouveau, afin qu'ils fussent prêts pour la chasse.

A dix heures nous commençâmes notre marche. Mais je restai à la queue de la colonne, tandis qu'elle passait le torrent et s'enfonçait dans les détours de la forêt. En général, j'aimais à me tenir ainsi en arrière jusqu'à ce que le dernier homme eût disparu









# Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503**

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

à mes yeux, et que les derniers sons du cor se fussent perdus dans les airs, et je voyais avec un singulier plaisir ces pays sauvages retomber dans le silence et la solitude.

Cette fois le lieu qu'avait occupé notre camp offrait une scène complète d'abandon et de désolation. Le bois environnant n'était plus, dans certains endroits, qu'un marais fangeux; des arbres tombés sous la hache et privés d'une partie de leurs branches; des charpentes de loges dénuées de leurs couvertures; des feux mourants, devant lesquels étaient encore suspendus des quartiers de venaison et de chair de buffles rôtis, le sol jonché d'os de daims et de buffles, de cornes, de peaux: tel était l'aspect de notre camp. Ça et là on voyait encore des morceaux de viande crue et des dindons avec leurs plumes, que les jeunes chasseurs avaient dédaigné d'emporter avec eux, tant leur imprévoyance était grande quand ils s'attendaient à trouver dans la journée un lieu riche en gibier. Pendant ce temps, une bande de busards ou de vautours planaient au-dessus de ces restes, en décrivant des cercles majestueux, et se préparaient à fondre sur le camp aussitôt que nous l'aurions abandonné.

Après  
directio  
triste d  
tisfacti  
devant  
suivre d  
canadie  
considé  
qui bon  
magnifi  
la vue d  
végétati  
d'autant  
sortais d  
Du ha  
tra la pl  
quatre  
plusieur  
qu'il no  
peau att  
marcher  
et à s'y

## CHAPITRE XXIX

La grande prairie. — Une chasse au buffle.

Après une marche d'environ deux heures dans la direction du sud, nous sortîmes enfin de la zone si triste des forêts transversales, et à notre grande satisfaction nous vîmes la *Grande Prairie* s'étendre devant nous à droite et à gauche. Nous pouvions suivre des yeux le cours sinueux de la grande rivière canadienne et de plusieurs autres courants moins considérables, marqué par les lignes vertes des bois qui bordent leurs rives. Le paysage était vaste et magnifique. On sent toujours son cœur se dilater à la vue de ces plaines sans bornes et d'une si riche végétation; mais j'éprouvais cette émotion avec d'autant plus de vivacité qu'il me semblait que je sortais d'une prison.

Du haut d'une petite éminence, Beattie nous montra la place où lui et ses camarades avaient tiré les quatre buffles; il nous fit remarquer également plusieurs objets noirs qui se mouvaient au loin, et qu'il nous dit être des buffles appartenant au troupeau attaqué la veille. Le capitaine se détermina à marcher vers un fonds boisé à un mille de distance, et à s'y établir un jour ou deux, afin de faire aux

buffles une chasse régulière et de renouveler les provisions.

Pendant que la troupe défilait le long du penchant de la colline vers le lieu choisi pour le campement, Beatte nous proposa à moi et à mes compagnons de table de nous mettre sous sa conduite, en nous promettant de nous mener sur un terrain qui abondait en gibier. Nous quittâmes donc la colonne et nous suivîmes le métis vers la prairie, en traversant une petite vallée et en montant un léger renflement du sol.

Arrivés sur cette hauteur, nous vîmes une troupe de chevaux sauvages à un mille environ de nous. A l'instant Beatte oublia les buffles, et, monté sur son vigoureux cheval demi-sauvage, le lariat noué à la selle, il s'élança en avant, pendant que nous restions sur la hauteur à suivre tous ses mouvements avec le plus vif intérêt. Profitant de l'avantage que lui offrait une ligne d'arbres, il arriva tout près des chevaux avant d'en être aperçu. Mais à peine se montra-t-il que tout le troupeau se mit à fuir.

Nous ne le perdions pas de vue : il courait à l'extrémité de l'horizon, semblable à un corsaire donnant la chasse à un bâtiment marchand. Enfin il passa sur la crête d'une éminence, et de là dans une vallée peu profonde. Quelques instants après nous le vîmes sur une colline opposée, touchant presque l'un des chevaux. Déjà il l'avait rejoint et paraissait vouloir l'enlacer, lorsque tous deux disparurent derrière la colline, et nous ne les vîmes plus. Nous

apprimes  
sur un s  
retenir,

Penda  
aperçûm  
et se diri  
d'un ravi  
nous tent  
arbres; m  
encore à  
d'eux, et,

la hauteu  
nos chev  
nâmes la  
ses épaul  
accélère s  
donc l'av  
fuyards, d  
vaux à s'  
animaux

Le com  
à balles,  
changèren  
avec la pl  
chemins d  
poursuite

J'étais p  
bronze, qu  
paraissaie  
tolets son

apprîmes plus tard qu'il avait, en effet, jeté le nœud sur un superbe cheval; mais que, ne pouvant le retenir, il avait perdu son lariat dans ses efforts.

Pendant que nous attendions son retour, nous aperçûmes deux buffles. Ils descendaient une pente et se dirigeaient vers un ruisseau qui coulait au fond d'un ravin bordé d'arbres. Le jeune comte et moi, nous tentâmes de les approcher sous le couvert des arbres; mais ils nous découvrirent quand nous étions encore à une distance de trois à quatre cents toises d'eux, et, se retournant aussitôt, ils se retirèrent sur la hauteur d'où ils étaient venus. Nous poussâmes nos chevaux à travers le ravin, et nous leur donnâmes la chasse. Le poids énorme de sa tête et de ses épaules rend au buffle les montées difficiles, et accélère sa course dans les descentes. Nous avions donc l'avantage, et nous eûmes bientôt gagné les fuyards, quoiqu'il ne fût pas aisé d'obliger nos chevaux à s'en approcher, tant la seule odeur de ces animaux leur inspire de terreur.

Le comte, qui avait un fusil à deux coups chargé à balles, fit feu; mais il manqua. Alors les buffles changèrent de direction, et descendirent la colline avec la plus grande rapidité. Comme ils prirent des chemins différents, chacun de nous s'attacha à la poursuite de l'un d'eux, et nous nous séparâmes.

J'étais pourvu d'une vieille paire de pistolets en bronze, que j'avais empruntés à Fort-Gibson et qui paraissaient avoir fait plus d'une campagne. Les pistolets sont d'une grande utilité dans la chasse aux

buffles, parce que le chasseur peut s'approcher très-près de l'animal et tirer sur lui tout en courant, tandis que la longue et lourde carabine, en usage sur la frontière, ne peut être maniée avec facilité ni déchargée avec justesse par le chasseur à cheval.

Mon projet était donc de m'approcher du buffle à portée de pistolet. Ce n'était pas chose facile. J'étais bien monté, sur un cheval sûr et léger, et plein d'ardeur pour la chasse; mais aussitôt qu'il se trouvait à la hauteur du buffle, il reculait en dressant les oreilles avec tous les symptômes de l'aversion et de la frayeur. Cela n'est pas étonnant. De tous les animaux, le buffle, quand il est serré de près par le chasseur, a l'aspect le plus terrible. Ses deux cornes noires et courtes se recourbant sur un large front hérissé, ses yeux semblables à des charbons ardents, sa bouche béante, sa langue desséchée et tirée en forme de croissant, sa queue relevée dont le bout frappe l'air avec force, tout cela produit une image parfaite de la rage mêlée de terreur.

Malgré les efforts de mon cheval pour s'éloigner, je le forçai à s'approcher assez de l'animal pour décharger mes pistolets; mais, à mon grand chagrin, ils ratèrent tous deux. Les platines de ces vétérans étaient tellement usées, que pendant le galop l'amorce était tombée des bassinets. Quand le second pistolet manqua, j'étais tout près du buffle. Dans son désespoir, il se retourna avec un sourd mugissement et se lança sur moi. Mon cheval tourna sur lui-même comme sur un pivot, fit un bond convulsif; et

cher très-  
courant,  
en usage  
facilité ni  
cheval.

du buffle  
facile. J'é-  
r, et plein  
il se trou-  
ressant les  
rsion et de  
us les ani-  
orès par le  
eux cornes  
large front  
ns ardents,  
et tirée en  
ont le bout  
une image

s'éloigner,  
imal pour  
grand cha-  
de ces vété-  
nt le galop  
d le second  
uffle. Dans  
d mugisse-  
na sur lui-  
onvulsif; et





Quand le second pistolet manqua, j'étais tout près du Buffle

comme je  
je faillis é  
Trois o  
hors des a  
s'était reto  
reprit auss  
calmer la  
j'eus amor  
de poursui  
pour repre  
mença son  
dans les ra  
fuir de tou  
bruit de son  
Un galop  
est loin d'êt  
qui se repré  
plaine unie  
des territoir  
plantes à fleu  
basses, et s  
herbe courte  
sont en rev  
collines et de  
les plus plats  
crevasses et de  
et qui, s'ouv  
traies trappes  
course, ou l'e  
rie. Enfin, les

comme je me penchais de côté, le pistolet tendu, je faillis être jeté à terre aux pieds du buffle.

Trois ou quatre bonds de mon cheval me mirent hors des atteintes de l'ennemi, et celui-ci, qui ne s'était retourné contre moi que pour se défendre, reprit aussitôt la fuite. Dès que je fus parvenu à calmer la terreur panique de mon cheval, et que j'eus amorcé de nouveau les pistolets, je continuai de poursuivre le buffle, qui avait ralenti sa course pour reprendre haleine. A mon approche, il recommença son galop pesant et précipité, et s'enfonça dans les ravins et les marécages, d'où je vis bientôt fuir de tous côtés des daims et des loups, que le bruit de son passage avait effrayés.

Un galop sur les prairies, à la poursuite du gibier, est loin d'être aussi doux que se l'imaginent ceux qui se représentent ces vastes solitudes comme une plaine unie et découverte. Il est vrai que les prairies des territoires de chasse sont moins encombrées de plantes à fleurs et de longues herbes que les prairies basses, et sont principalement couvertes de cette herbe courte, nommée gazon de buffles; mais elles sont en revanche fortement accidentées par des collines et des vallons. En outre, dans les endroits les plus plats, elles sont coupées par de profondes crevasses et des ravins, creusés par les grandes pluies, et qui, s'ouvrant sur une surface plane, sont de vraies trappes pour le chasseur, l'arrêtent en pleine course, ou l'exposent à risquer ses membres et sa vie. Enfin, les plaines sont remplies de trous, creu-

sés par de petits animaux, dans lesquels les chevaux entrent quelquefois jusqu'aux fanons et tombent alors avec leurs cavaliers.

Les dernières pluies avaient inondé une partie de la prairie où le sol était dur, et l'avaient recouverte d'une mince nappe d'eau, à travers laquelle il fallait marcher. En d'autres endroits on voyait d'innombrables trous, peu profonds, mais de huit à dix pieds de diamètre, faits par les buffles, qui aiment à se vautrer dans le sable et la bourbe comme les porceaux. Ces creux, remplis d'eau, brillent comme des miroirs, et les chevaux sautent continuellement par-dessus, ou bien s'en éloignent en faisant un écart.

J'étais alors dans la partie la plus rude, la plus inégale de la prairie. Le buffle, qui courait pour sauver sa vie, ne s'inquiétait nullement du chemin qu'il prenait, et plongeait tête baissée dans les ravins, dont j'étais obligé de suivre les bords pour chercher une descente plus sûre. Enfin il arriva dans un endroit où un torrent d'hiver s'était creusé un lit profond à travers la prairie tout entière. Le fond de ce ravin était formé de rochers, et ses bords étaient composés d'un mélange d'argile et de pierres. Le buffle s'y lança, moitié en tombant, moitié en sautant, et suivit tranquillement la ligne de rochers qui encaissait le torrent. Voyant l'inutilité de le poursuivre plus longtemps, je m'arrêtai sur le bord, et le regardai s'éloigner, jusqu'à ce qu'il eût disparu dans les détours du ravin.

Il ne  
ner brid  
présenta  
m'avait e  
lais d'ab  
solitude,  
par les o  
marquan  
pouvait s  
sité de l'  
couvert, e  
seule res  
de mon ch  
quoique b  
lieux couv

Les ang  
sont rien,  
le voyageu  
fois plus s  
monde. Da  
née par les  
se représen  
tandis que  
mense étern  
signe d'exi  
loin des lin  
dans un mo

Pendant  
les lieux qu  
vivement ce

Il ne me restait plus autre chose à faire qu'à tourner bride et à rejoindre mes compagnons. Ici se présenta une petite difficulté : l'ardeur de la chasse m'avait entraîné beaucoup plus loin que je ne le voulais d'abord, et je me trouvais au sein d'une immense solitude, où la perspective était extrêmement bornée par les ondulations du terrain, et où, faute de traits marquants et distincts, un voyageur inexpérimenté pouvait s'égarer aussi facilement que dans l'immensité de l'Océan. En outre, le ciel ce jour-là était couvert, et je ne pouvais me guider sur le soleil. Ma seule ressource était donc de retourner sur les traces de mon cheval, et ce fut aussi là le parti que je pris, quoique bien souvent je perdisse ces traces dans les lieux couverts d'herbe sèche.

Les angoisses d'un homme égaré dans une forêt ne sont rien, comparées aux émotions qui bouleversent le voyageur délaissé au milieu de ces déserts, mille fois plus solitaires que toutes les autres solitudes du monde. Dans une forêt, la vue, il est vrai, est bornée par les arbres, mais l'imagination est libre de se représenter par delà quelque scène plus animée ; tandis que sur les prairies l'œil se perd dans une immense étendue de pays, sans apercevoir le moindre signe d'existence humaine ; on se sent loin, bien loin des limites des terres habitées ; on croit errer dans un monde dépeuplé.

Pendant que mon cheval repassait lentement sur les lieux que nous venions de parcourir, je sentis vivement cette impression, à laquelle l'ardeur de la

chasse m'avait d'abord rendu insensible. Le silence du désert était interrompu de temps en temps par les cris éloignés d'une troupe de pélicans qui se promenaient comme des fantômes autour d'un marais, ou par le croassement sinistre d'un corbeau qui traversait les airs. Souvent aussi un loup se mettait à fuir en courant devant moi, et quand il se croyait assez éloigné pour n'avoir rien à craindre, il s'asseyait et faisait entendre des hurlements qui augmentaient encore la tristesse de la solitude qui m'environnait.

Après avoir marché quelque temps, j'aperçus au loin un homme à cheval sur le bord d'une colline, et je reconnus aussitôt le comte. Il n'avait pas été plus heureux que moi; et nous rejoignîmes bientôt notre digne ami, M. L<sup>\*\*\*</sup>, qui, les lunettes sur le nez, avait tiré deux ou trois coups infructueux.

Nous nous décidâmes cependant à ne pas rentrer au camp avant d'avoir encore tenté fortune. Jetant les yeux sur l'immense prairie, nous découvrîmes à la distance d'environ deux milles un troupeau de buffles qui paissaient tranquillement le long d'une ligne d'arbres et de buissons. Il ne fallait qu'un léger effort de l'imagination pour se figurer qu'on voyait des bestiaux sur un pré commun, et que le bosquet cachait quelque ferme solitaire.

Notre plan fut bientôt formé : il s'agissait de chasser les buffles dans la direction où nous savions que le camp était situé. En agissant autrement nous risquions de nous éloigner tellement, qu'il nous eût

été im  
la nuit.  
nous av  
arrêtant  
brouter  
sans qu  
l'alarme  
tourner  
posait d  
et veaux

Nous  
tance, n  
ligne par  
ces anim  
ils comm  
rétant à c  
d'herbe,  
n'avions  
un massi  
couche,  
Nous étio  
était don  
prirent le

Comme  
avec rapic  
rière-gard  
énorme, s  
blait brûle  
troupeau,

Il y a q

été impossible de retourner vers nos gens avant la nuit. Ainsi donc, en prenant un long circuit, nous avançâmes lentement et avec précaution, nous arrêtant chaque fois que les buffles cessaient de brouter. Heureusement nous avions le vent en face, sans quoi ils nous auraient sentis et auraient pris l'alarme. De cette manière nous parvinmes à les tourner sans les effaroucher. Le troupeau se composait d'environ quarante têtes, taureaux, vaches et veaux.

Nous étant séparés l'un de l'autre à quelque distance, nous nous approchâmes lentement sur une ligne parallèle, dans l'espoir d'arriver ainsi près de ces animaux sans attirer leur attention. Cependant ils commençaient à se retirer tout doucement, s'arrêtant à chaque pas pour prendre encore une bouchée d'herbe, quand tout à coup un taureau que nous n'avions pas remarqué, et qui faisait la sieste sous un massif d'arbres à notre gauche, se leva de sa couche, et se hâta de rejoindre ses compagnons. Nous étions encore loin du troupeau, mais l'alarme était donnée. Nous pressâmes le pas; les buffles prirent le galop, et la chasse commença.

Comme le terrain était uni, ils couraient à la file avec rapidité, deux ou trois taureaux formant l'arrière-garde. Le dernier de ceux-ci, avec son corps énorme, son front large, sa barbe dont le poil semblait brûlé par le soleil, avait l'air du patriarche du troupeau, du monarque de la prairie.

Il y a quelque chose d'imposant et de comique

tout à la fois dans le spectacle qu'offrent ces grands animaux, quand ils soulèvent leur lourde masse et la balancent par l'élévation et l'abaissement alternatifs de leur grosse tête et de leurs épaules, tandis que leurs yeux enflammés et méchants expriment la colère et la fureur.

Pendant quelque temps je courus en ligne parallèle avec eux, sans pouvoir forcer mon cheval à s'en approcher à portée de pistolet, tant il avait été épouvanté de l'assaut du buffle dans la précédente rencontre. A la fin cependant je réussis; mais mes pistolets ratèrent encore une fois. Mes compagnons, dont les chevaux étaient moins légers et plus fatigués par la route que le mien, ne purent atteindre le troupeau; cependant M. L<sup>...</sup>, qui se trouvait plus en arrière et qui perdait continuellement du terrain, s'arrêta, pointa son fusil à deux coups sur les fuyards, et fit feu. Le coup atteignit un buffle au-dessus des reins, lui brisa l'épine du dos, et l'animal tomba. M. L<sup>...</sup> descendit de cheval pour achever sa proie; alors j'empruntai son fusil, qui contenait encore une charge, et, reprenant le galop, je rattrapai le troupeau, qui, poursuivi par le comte, continuait de fuir.

Avec cette arme, je n'avais plus besoin de pousser mon cheval aussi près des buffles. Pendant que je les suivais de côté, j'en remarquai un qui me parut digne d'un coup d'essai. Je le couchai en joue et je l'abattis heureusement. La balle l'avait frappé dans une partie vitale : il ne put bouger de la place où il

était  
ango

Je  
cheva  
temp  
tance  
m'ava  
pas  
calme  
fonde  
répan  
qui u  
accro  
fois p  
celui

Pou  
l'agon  
blessu  
à veni  
expos  
déjà a  
autour  
corbea  
rempl  
C'était  
ses dou  
donc u  
Mais j  
tuer u  
chaleu

était tombé, et resta par terre à se débattre dans les angoisses de l'agonie.

Je mis pied à terre, et, après avoir attaché mon cheval, je m'approchai de ma victime pour la contempler. Je ne suis point du tout chasseur ; l'importance du gibier et l'ardeur d'une chasse aventureuse m'avaient seules entraîné à cet acte auquel je n'étais pas habitué. Maintenant que cette ardeur s'était calmée, je ne pouvais pas regarder sans une profonde pitié ce pauvre animal luttant avec la mort et répandant son sang à mes pieds. Son énorme taille, qui un instant auparavant avait excité mon envie, accroissait alors mes regrets, comme s'il y eût cent fois plus de vie détruite dans un tel corps que dans celui d'un petit animal.

Pour ajouter à ces tardifs remords de conscience, l'agonie de la malheureuse bête se prolongeait ; sa blessure était mortelle, mais la mort est souvent lente à venir. Je ne pouvais me résigner à la laisser là exposée à être déchirée vivante par les loups, qui déjà avaient senti le sang et rôdaient en hurlant autour de moi, attendant mon départ ; ou par les corbeaux, qui planaient au-dessus de ma tête et remplissaient l'air de leurs lugubres croassements. C'était un acte de miséricorde que de mettre fin à ses douleurs en lui donnant le coup de grâce ; j'armai donc un de mes pistolets, et je m'approchai du buffle. Mais je sentis quelle énorme différence il y a entre tuer un animal de sang-froid et tirer sur lui dans la chaleur de la chasse. Cependant il fallait prendre mon



parti; je visai le buffle derrière l'épaule, et cette fois le pistolet ne manqua pas. L'animal, atteint sans doute au cœur, fit un mouvement convulsif et expira.

Pendant que je demeurais là méditant sur les restes de la victime, que j'avais si légèrement immolée, je fus rejoint par M. L\*\*\*; il coupa la langue du buffle avec beaucoup de dextérité, et me la donna pour porter au camp comme un trophée.

---

### CHAPITRE XXX

Un camarade perdu. — Le commissaire, le cheval sauvage et le buffle. — Sérénade donnée par des loups.

Notre sollicitude fut alors éveillée au sujet du jeune comte. Avec sa vivacité et son impétuosité ordinaires, il avait persisté à pousser son cheval épuisé à la poursuite du troupeau, ne voulant pas rentrer au camp sans avoir tué un buffle. Il avait donc continué à courir après eux, tirant de temps en temps un coup infructueux, jusqu'à ce qu'enfin, chasseur et gibier, tout disparut à mes yeux derrière les inégalités du terrain et les lignes d'arbres et de broussailles qui le sillonnaient dans tous les sens.

Au moment où je fus rejoint par M. L\*\*\*, le comte était depuis longtemps hors de vue. Nous nous consultâmes sur ce qu'il y avait à faire; car le jour bais-

sait  
per  
étai  
autr  
sion  
nou  
auss  
méti  
crois  
pagn  
No  
supp  
de fa  
pusc  
le pa  
que r  
point  
pour  
si uni  
qu'un  
A la f  
Nou  
feux d  
sir le s  
fois no  
prise.  
insect  
d'un l  
mes ab  
lage d

sait rapidement. Même en supposant que nous ne perdissions pas les traces du jeune homme, il nous était impossible de le rattraper avant la nuit. D'un autre côté, en courant après lui nous nous exposions à ne plus retrouver le chemin du camp. Nous nous décidâmes en conséquence à regagner le camp aussi promptement que possible, puis à envoyer nos métis et quelques-uns des chasseurs vétérans en croisière sur la prairie à la recherche de notre compagnon.

Nous avançâmes donc dans la direction que nous supposions conduire au camp. Nos chevaux, épuisés de fatigue, pouvaient à peine aller au pas. Le crépuscule prenait une teinte de plus en plus sombre, le paysage s'effaçait par degrés, et ce fut en vain que nous cherchâmes à reconnaître les différents points que nous avions remarqués dans la matinée pour nous guider. La physionomie des prairies est si uniforme, qu'elle défie l'observation de tout autre qu'un Indien ou un chasseur accoutumé à les voir. A la fin, la nuit devint complète.

Nous espérions apercevoir de loin la lueur des feux de nos gens, et nous prêtions l'oreille pour saisir le son des clochettes des chevaux. Une ou deux fois nous crûmes les entendre ; mais c'était une méprise. On n'entendait que le bruit monotone des insectes, et de temps à autre le hurlement lugubre d'un loup, mêlé à la brise de la nuit. Nous songâmes alors à faire halte et à bivouaquer sous le feuillage de quelque bosquet. Nous avons tout ce qu'il

fallait pour allumer du feu ; il ne manquait pas de combustible autour de nous, et les langues des buffles que nous avions tués pouvaient nous fournir un ample souper.

Comme nous nous préparions à descendre de cheval et à mettre notre projet à exécution, nous entendîmes la détonation d'une arme à feu et bientôt après les sons du cor appelant la garde de nuit. Nous poussâmes dans cette direction, et les feux du camp frappèrent sur-le-champ notre vue, au milieu des bosquets qui couvraient un terrain d'alluvion.

A notre entrée dans le camp nous fûmes surpris de la joie bruyante qui y régnait. La journée avait été employée à une grande chasse à laquelle tout le monde avait pris part ; on avait abattu huit buffles. De grands feux brillaient de tous côtés ; toutes les mains étaient occupées autour des membres rôtis et de la bosse succulente des buffles, si célèbre parmi les épicuriens des prairies. Aussi ce fut avec un vif sentiment de plaisir que nous mîmes pied à terre pour participer à ce festin de chasseur : nous avions été à cheval depuis le matin, et nous n'avions encore pris aucune nourriture.

Nous retrouvâmes notre digne ami le commissaire, que nous avions quitté au début de cette aventureuse journée, couché dans un coin de la tente et exténué de fatigue, à la suite d'une chasse plus heureuse qu'il ne l'avait espéré.

Nous apprîmes que Beatte, voulant lui donner l'occasion de se signaler à la chasse, l'avait fait mon-

ter sur  
sur les  
avaient  
que son  
temps a  
tôt vu  
comme  
ainsi so  
direction  
gravissa  
dité qu'  
au lieu  
buffle.  
que pou  
fusil sur  
non un  
contre s  
leçons q  
face. Le  
le digne  
avec lui,  
la poitrin  
A son m  
avec des  
ritées. Il  
il était re  
la sourde  
adressés,  
devant lu  
quement

ter sur son cheval demi-sauvage, et l'avait conduit sur les traces d'un taureau-buffle que les chasseurs avaient déjà mis en fuite. Le cheval, aussi intrépide que son maître, et d'ailleurs habitué depuis longtemps au gibier qu'on lui proposait, n'eut pas plutôt vu et senti le buffle, qu'il s'élança en avant, comme s'il avait pris le mors aux dents. Il emporta ainsi son cavalier, bon gré mal gré, dans toutes les directions, franchissant les marais et les ruisseaux, gravissant et descendant les côtes avec une telle rapidité qu'il atteignit en peu de temps le fuyard. Alors, au lieu de se tenir à distance, il se serra contre le buffle. Le commissaire, plutôt pour se défendre que pour attaquer, déchargea les deux coups de son fusil sur l'ennemi. Cette bordée eut de l'effet, mais non un effet mortel. Le buffle se retourna furieux contre son adversaire. Le cheval, obéissant aux leçons qu'il avait reçues de son maître, fit volte-face. Le taureau le poursuivit. Dans cette extrémité, le digne commissaire saisit le seul pistolet qu'il avait avec lui, et fit bravement feu. La balle pénétra dans la poitrine du buffle, et l'animal tomba en roulant.

A son retour au camp, le commissaire fut accueilli avec des acclamations; il ne crut pas les avoir méritées. Il avait fait une rude course, mais par force; il était resté vainqueur, mais malgré lui. Aussi fit-il la sourde oreille à tous les compliments qui lui furent adressés, et la bonne chère des chasseurs placés devant lui ne fut pas capable de le tenter. Uniquement occupé de ses souffrances, il se retira de

bonne heure sous la tente pour reposer ses membres brisés, et déclara que rien au monde ne pourrait désormais le décider à monter le cheval indien de Beatte, et qu'il renonçait pour jamais à la chasse aux buffles.

Il faisait alors trop nuit pour envoyer quelqu'un à la recherche du comte. On se contenta ainsi de donner souvent du cor, et de tirer de fréquents coups de fusil afin de guider la marche du jeune homme, si par hasard il se trouvait à portée de les entendre. Mais la nuit avançait, et il ne parut point. Pas une seule étoile ne brillait au ciel qui pût l'aider à retrouver son chemin, et nous supposâmes qu'au lieu de continuer à errer dans l'obscurité, il prendrait le parti de bivouaquer jusqu'au jour.

C'était une nuit sombre, froide et humide. Les carcasses de buffles tués dans le voisinage du camp avaient attiré un nombre extraordinaire de loups, qui nous régalaient d'un concert de hurlements plaintifs prolongés en lugubres inflexions. Rien de plus mélancolique, de plus affreux que le hurlement d'un loup pendant la nuit sur les prairies; mais ce qui augmentait encore pour nous l'horreur de l'obscurité et la sauvage musique des environs, c'était de penser à la situation de notre jeune ami, seul au milieu de cet immense désert. Toutefois nous espérons qu'au retour de l'aurore il retrouverait le chemin du camp, et qu'alors tous les événements de la nuit ne seraient rappelés que comme autant de bonnes fortunes conformes à sa passion pour les aventures.

Le  
sans  
à ét  
rien  
tion  
men  
dant  
notre  
lui, e  
il po  
de sa  
Au  
une l  
rame  
de fu  
métis  
anime  
et mo  
de la  
à l'en  
tous  
cours  
cadav  
une lé

## CHAPITRE XXXI

Expédition pour retrouver notre ami perdu.

Le jour parut, et une à deux heures se passèrent sans aucune nouvelle du comte. Nous commencions à être sérieusement inquiets de lui ; car, n'ayant rien pour se guider, il pouvait prendre une direction opposée à celle du camp et s'égarer complètement. Souvent on perdait ainsi des trainards pendant plusieurs jours, mais ce n'était pas le cas de notre jeune ami. Il n'avait aucune provision avec lui, et était dépourvu de toute expérience ; d'ailleurs il pouvait tomber entre les mains d'un parti errant de sauvages.

Aussitôt que nos gens eurent déjeuné, nous fîmes une levée de volontaires pour explorer le pays et ramener le comte. Une douzaine de cavaliers, armés de fusils, se présentèrent aussitôt, ainsi que nos métis Beatte et Antoine et le petit Tony, tous trois animés d'un zèle qui n'avait rien de simulé. M. L<sup>'''</sup> et moi, nous nous mîmes à la tête de la troupe, afin de la conduire sur le théâtre de notre dernière chasse à l'endroit où nous avions été séparés du comte, et tous ensemble nous traversâmes la prairie. Une course d'un à deux milles nous conduisit auprès des cadavres des buffles que nous avions tués, et dont une légion de loups se repaissaient déjà avec avidité.

A notre approche, ils s'éloignèrent avec des marques visibles de mauvaise volonté, et, s'arrêtant à quelques centaines de toises, ils ne détachèrent pas les yeux de dessus leur proie, attendant que nous fussons passés pour retourner à leur banquet.

Je conduisis les deux métis sur le lieu même où le jeune comte m'avait quitté pour continuer seul la poursuite que nous avions commencée ensemble. C'était mettre des chiens exercés sur une piste. Ils distinguèrent sur-le-champ les traces du cheval du comte au milieu des empreintes profondes des pieds des buffles, et, marchant d'un bon pas, ils arrivèrent à la distance d'un mille sur un pré où le troupeau s'était divisé et dispersé çà et là. Ici les traces du cheval allaient en sens divers, se repliaient sur elles-mêmes, ou se croisaient. Nos métis étaient comme des chiens en défaut.

Pendant que nous restions immobiles, en attendant qu'ils se fussent reconnus dans ce labyrinthe, Beatte poussa tout à coup un de ces cris ou plutôt un de ces aboiements qu'on n'entend que parmi les Indiens, et nous montra une colline éloignée. En regardant attentivement, nous aperçûmes sur le sommet de cette hauteur un homme à cheval.

« C'est le comte ! » s'écria Beatte, et il poussa son cheval au galop dans cette direction, suivi de toute la compagnie.

Un instant après, le métis s'arrêta tout court. Un autre cavalier s'était montré sur le front de la colline. Cela changeait complètement la situation. Le

comte  
quait p  
était le  
et prob  
que les  
quelque  
environ

Pend  
de ces  
cavalier  
ils dispa  
émit l'i  
troupe  
dans le  
dernière  
la troupe  
au gran  
jeunes c  
qu'ils al

Une c  
montag  
vâmes a  
près d'u  
cavalier  
avant ne  
vés là e  
un long

Après  
calmer  
nous r

comte était seul lorsqu'il s'était égaré, et il ne manquait personne au camp. Si donc l'un des cavaliers était le comte, l'autre ne pouvait être qu'un Indien, et probablement un Pawnee. Mais il pouvait se faire que les deux fussent des éclaireurs appartenant à quelque troupe de sauvages qui erraient dans les environs.

Pendant que nous discutons le pour et le contre de ces différentes opinions, nous vîmes les deux cavaliers glisser le long de la montagne, après quoi ils disparurent. Alors un des hommes de notre suite émit l'idée qu'ils pouvaient bien faire partie d'une troupe de Pawnees cachés derrière la colline, et dans les mains desquels le comte était tombé. Ces dernières paroles produisirent un effet électrique sur la troupe. A l'instant tous les chevaux furent mis au grand galop, les métis courant en avant, et les jeunes cavaliers jetant des cris de joie à la pensée qu'ils allaient enfin se mesurer avec les Indiens.

Une course désespérée nous mena au pied de la montagne et nous fit voir notre méprise. Nous trouvâmes au fond d'un ravin les deux hommes debout près d'un buffle qu'ils avaient tué. C'étaient deux cavaliers de notre camp, qui étaient sortis un peu avant nous sans être remarqués, et qui étaient arrivés là en ligne droite, tandis que nous avions fait un long circuit dans la prairie.

Après avoir laissé à notre sang le temps de se calmer de l'émotion que nous venions d'éprouver, nous retournâmes lentement sur nos pas vers la



prairie ; mais ce ne fut qu'avec peine que nos métis retrouvèrent les traces du comte. Ayant enfin réussi à les distinguer, ils les suivirent dans tous leurs détours jusqu'à une place où elles n'étaient plus mêlées avec les empreintes des buffles, mais prenaient toutes sortes de directions, excepté celle du camp. Ici le comte avait sans doute renoncé à poursuivre le gibier qui lui échappait sans cesse, et cherché son chemin pour retourner vers nos gens ; mais il s'était égaré au milieu des ombres qui s'épaississaient autour de lui.

Dans tout le cours de ces recherches nos métis déploierent cette promptitude et cette finesse de coup d'œil qui distinguent les Indiens. Beatte surtout pouvait être comparé à un vieux chien de chasse que rien ne peut mettre en défaut. Quelquefois on le voyait marcher au petit trot, les yeux fixés sur la terre, et discerner dans l'herbe des empreintes qu'il m'aurait été impossible de distinguer sans la plus minutieuse attention. D'autres fois il allait au petit pas, tandis que son regard perçant voyait des choses qui m'échappaient entièrement ; alors souvent il descendait, et conduisait sa monture par la bride ; il s'avancait doucement, le visage incliné vers la terre, et saisissant çà et là les indications les plus vagues, les plus incertaines.

Là où le sol était dur et les herbes sèches, il perdait complètement la piste ; mais il ne perdait point courage ; il allait en avant, en arrière, à droite, à gauche, et revenait sur ses pas jusqu'à ce qu'il eût

un m  
il ex  
fond  
naite  
enfin  
chait  
cour  
sur l  
fonde  
sur u  
séch  
Pas  
guée  
milie  
fait d

Au  
sortit  
occup  
sauta  
et ble  
du fus  
garda  
voir. U  
nous s

Un  
comte  
tout le  
ami p  
agréa  
avait é

un nouveau point de départ. S'il n'en trouvait pas, il examinait les bords des ruisseaux voisins ou les fonds sablonneux des ravins, dans l'espoir de reconnaître la place où le comte les avait traversés. Quand enfin il était parvenu à retrouver la trace qu'il cherchait, il remontait à cheval et recommençait sa course. Cependant, après avoir passé un ruisseau sur les rives duquel les fers d'un cheval étaient profondément marqués dans le sable, nous arrivâmes sur une prairie élevée et couverte d'un gazon desséché, où nos métis furent complètement dépistés. Pas une empreinte de pied ne pouvait être distinguée dans aucune direction, et Beatte, s'arrêtant au milieu de sa course, secoua la tête d'un air tout à fait découragé.

Au même instant, une petite troupe de daims sortit d'un ravin à quelques pas de la place que nous occupions, et vint à nous en bondissant. Beatte sauta en bas de son cheval, mit son fusil en joue, et blessa un de ces animaux sans l'abattre. Le bruit du fusil fut aussitôt suivi d'un cri éloigné. Nous regardâmes autour de nous, mais nous ne pûmes rien voir. Un autre cri prolongé se fit entendre, et enfin nous aperçûmes un cavalier qui sortait d'une forêt.

Un coup d'œil nous suffit pour reconnaître le comte. Des acclamations générales s'ensuivirent, et tout le monde se mit à courir au-devant de notre ami pour le féliciter. Ce fut une rencontre bien agréable de part et d'autre. De notre côté l'anxiété avait été bien grande, à cause de la jeunesse et de

l'inexpérience du comte; et quant à lui, malgré son amour pour les aventures, il paraissait heureux de se retrouver avec ses amis.

Comme nous l'avions supposé, il avait fait fausse route la veille au soir, et, après avoir erré dans le désert jusqu'à la nuit, il s'était décidé à bivouaquer le plus commodément qu'il lui était possible. La nuit était froide, et cependant il n'osa pas faire de feu, de peur d'attirer l'attention de quelques maraudeurs indiens. Il attacha les jambes de devant de son cheval avec son mouchoir, et, le laissant paître librement sur la prairie, il grimpa sur un arbre, posa solidement sa selle entre deux branches, et s'y assit en appuyant le dos contre le tronc. Il se préparait à passer une nuit triste et inquiète, interrompue souvent par les hurlements des loups; mais il fut agréablement trompé dans son attente. La fatigue de la journée lui procura un sommeil doux et profond, il fit des rêves délicieux sur la Suisse, son pays natal, et ne s'éveilla qu'au grand jour.

Alors il descendit de l'arbre, monta à cheval, et se dirigea vers le sommet d'une colline aride et dépouillée, d'où il aperçut autour de lui une plaine vaste et unie, sans aucun chemin tracé. Cependant, à une distance peu considérable, il vit la grande rivière canadienne qui serpentait entre des rives couvertes de forêts. A cette vue, il se consola par la pensée que, s'il ne retrouvait pas le camp, et si aucun de nous ne parvenait à le retrouver lui-même, il suivrait le courant de ce fleuve, qui ne

pouv  
la fro  
termi  
aux b

En r  
du jeu  
le plat  
grand  
de chie  
un com

Le c  
famille  
naire. I  
peu pét  
nombre  
sur une  
les trac  
rain, pr

On le  
jeux, s  
allant e  
des visit  
ensembl

pouvait manquer de le conduire à quelque poste de la frontière, ou à quelque hameau indien. Ainsi se terminèrent les événements de notre fameuse chasse aux buffles.

---

## CHAPITRE XXXII

Une république de chiens des prairies.

En revenant de notre expédition à la recherche du jeune comte, j'appris qu'on avait découvert sur le plateau d'une colline, à un mille du camp, un grand terrier, ou, comme on l'appelle ici, un village de chiens des prairies. Sur le soir, je partis avec un compagnon pour le visiter.

Le chien des prairies est un petit animal de la famille des lapins et de la grosseur d'un lapin ordinaire. Il est d'un naturel vif, prompt, sensible et un peu pétulant. Du reste, il est très-sociable et vit en nombreuses communautés qui s'étendent souvent sur une surface de plusieurs acres de longueur, où les traces foulées et refoulées qui sillonnent le terrain, prouvent l'incessante mobilité de ses habitants.

On les voit, en effet, toujours occupés soit de leurs jeux, soit de leurs affaires publiques et privées, allant et venant de tous côtés, comme pour se faire des visites, se réunissant en plein air et gambadant ensemble à la fraîcheur du soir, après les pluies

d'orage. Quelquefois ils passent la moitié de la nuit à se divertir, et aboient ou plutôt glapissent comme de très-jeunes chiens ; mais, à la moindre alarme, tous se retirent dans leurs cellules, et le village reste désert et silencieux. Quand ils sont surpris et n'ont aucun moyen d'échapper, ils prennent un air d'audace et une expression tout à fait comique de défi et de colère impuissante.

Cependant les chiens des prairies ne sont pas les seuls habitants de ces villages. Des hiboux et des serpents à sonnettes y prennent aussi leur domicile ; mais on ne sait si on doit les considérer comme des hôtes bien venus, ou des intrus importuns. Les hiboux appartiennent à une espèce particulière ; ils ont le regard plus perçant, les pattes plus longues et le vol plus rapide que les hiboux communs ; en outre ils sortent en plein jour. Quelques-uns disent qu'ils habitent les demeures des chiens, seulement quand ceux-ci les ont abandonnées par suite de la mort de quelqu'un de la famille : car il paraît que la sensibilité de ces singuliers petits animaux ne leur permet pas de rester dans un lieu où ils ont perdu un ami. D'autres affirment que les chiens se servent du hibou comme d'une espèce d'intendant ; et même ils prétendent, vu la ressemblance de leur cri, que l'oiseau apprend à japper aux petits chiens, et remplit ainsi les fonctions de précepteur dans les familles.

A l'égard du serpent à sonnettes, on n'a encore rien appris de satisfaisant sur le rôle qu'il joue dans

l'éc  
mu  
ma  
ind  
veu  
par  
ses  
tent  
para

T  
guli  
avec  
rant  
de n  
citoy  
et ir  
limi  
dim  
les c  
dem  
japp  
s'ils

N  
espa  
mon  
chac  
form  
ces t  
les s  
nich

l'économie domestique de cette intéressante communauté. Quelques personnes pensent que cet animal n'est qu'un flatteur et un fripon qui trompe indignement le chien crédule et honnête dont il veut faire sa proie. Il est certain qu'on a découvert parfois dans son estomac les restes des petits de ses hôtes, d'où l'on peut conclure qu'il ne se contente pas de ce qui est ordinairement accordé aux parasites.

Tous les détails qu'on m'avait donnés sur ces singulières communautés me firent approcher du village avec un vif intérêt. Malheureusement dans le courant de la journée il avait été visité par quelques-uns de nos cavaliers, qui avaient tué deux ou trois des citoyens. Toute la communauté était donc outragée et irritée. Des sentinelles avaient été placées sur les limites du village; à notre approche, nous les entendimes décamper pour donner l'alarme, et aussitôt les citoyens qui se tenaient assis à l'entrée de leurs demeures s'enfuirent sous terre, après un court jappement, agitant leurs pattes de derrière comme s'ils faisaient le saut périlleux.

Nous traversâmes tout le village, qui couvrait un espace de trente acres. Pas un seul habitant ne s'y montrait. On y voyait d'innombrables trous, ayant chacun à l'ouverture un petit monticule de terre formé par le petit animal creusant ses galeries. Tous ces trous étaient vides aussi loin que nous pûmes les sonder avec nos fusils, et nous ne pûmes dénicher ni chien, ni hibou, ni serpent à sonnettes.

Nous nous retirâmes doucement, et, nous étant couchés à quelque distance du terrier, nous restâmes assez longtemps immobiles et en silence, dans l'espoir de voir quelques-uns de ces animaux.

Petit à petit, nous aperçûmes de vieux citoyens passer le bout du nez hors de leurs trous, puis disparaître en un clin d'œil. D'autres, plus éloignés, sortaient tout à fait; mais à peine avaient-ils remarqué notre présence, qu'ils faisaient leur saut ordinaire et se plongeaient dans leur terrier. A la fin, les habitants du côté opposé du village, encouragés par la tranquillité continue qui régnait autour d'eux, non-seulement sortirent de chez eux, mais encore se hasardèrent à courir à d'autres trous situés à une assez grande distance, comme s'ils allaient chez un parent ou un compère, pour se faire mutuellement part de leurs observations sur les derniers événements. Quelques-uns même, encore plus hardis, se mirent à former de petits groupes dans les rues et sur les places publiques, causant des outrages récents faits à la république et du meurtre barbare de leurs concitoyens.

Nous nous levâmes et nous voulûmes nous approcher à petit bruit pour tâcher de les voir de plus près; mais le jappement ordinaire fut répété sur toute la ligne, et la fuite devint générale. De tous côtés nous vîmes des pattes qui s'agitaient en l'air, et en un instant tout disparut sous terre.

L'obscurité croissante de la nuit mit fin à nos observations; mais la nuit était déjà bien avancée que

nous en  
s'élever  
raient  
sonnage

Un conse  
ment p  
Scène

Pend  
seil sur  
notre m  
se mani  
cavaliers  
prairies  
qu'elle i  
laquelle  
ment se  
d'une co  
l'expédi  
On avai  
le cheva  
de retou

De gr  
officiers  
presque  
la chass

nous entendions encore du camp une faible clameur s'élever du village, comme si ses habitants pleuraient en commun la perte de quelque grand personnage mort récemment dans leur communauté.

---

### CHAPITRE XXXIII

Un conseil dans le camp. — Mon départ avec un détachement pour Fort-Gibson. — Marais. — Cheval sauvage. — Scène de nuit.

Pendant que le déjeuner se préparait, on tint conseil sur la direction qu'il fallait désormais donner à notre marche. Des symptômes de mécontentement se manifestaient depuis un jour ou deux parmi les cavaliers, dont la plupart, peu habitués à la vie des prairies, souffraient avec impatience les privations qu'elle impose, ainsi que la contrainte militaire à laquelle on voulait les soumettre. Ils avaient vivement senti la disette du pain, et ils étaient fatigués d'une course si longue, si continue. Dans le fait, l'expédition avait perdu les charmes de la nouveauté. On avait chassé le daim, l'ours, l'élan, le buffle et le cheval sauvage. Il était donc naturel que le désir de retourner chez soi devint général.

De graves raisons disposaient le capitaine et ses officiers à prendre ce parti. Nos chevaux étaient presque épuisés par les fatigues de la marche et de la chasse; ils dépérissaient de jour en jour par suite



de la maigreur des pâturages, et de la nécessité où nous nous trouvions de leur lier les jambes la nuit, dans la crainte des Indiens. Les dernières pluies avaient emporté le peu de fourrage qui restait sur la plaine. Tous les soins possibles ne pouvaient empêcher des animaux habitués au grain, aux repas réguliers et abondants de l'écurie ou de la ferme, de perdre courage et de maigrir en voyageant sur les prairies. Aussi vaut-il beaucoup mieux dans ces sortes d'expéditions choisir les chevaux indiens provenant en général du croisement de la race sauvage et de la race domestique. Ceux-ci supportent avec bien plus de constance les fatigues et les privations, et engraisissent même au milieu des herbes sauvages des prairies.

Nos hommes, d'ailleurs, avaient agi sans beaucoup de prévoyance, courant à tout instant après le gibier qui se présentait sur la route, et ils avaient ainsi exténué leurs montures, au lieu de ménager leurs forces et leur courage. Dans une pareille tournée, un cheval doit être tenu au pas autant qu'il est possible, et le terme moyen d'une journée ne doit pas excéder dix milles.

En poussant plus avant, nous avions espéré atteindre les plaines basses voisines de la rivière Rouge, qui abondent en jeunes cannes, fourrage excellent dans cette saison; mais il était trop tard. D'un autre côté, nous étions à l'époque de l'année où les chasseurs indiens mettent le feu aux prairies, et l'herbe, dans la partie du pays où nous nous trou-

vions al-  
rable à  
nous ris  
nous et  
d'avoir à

En un  
avons pa  
de notre  
l'avions p  
craindre  
chevaux,  
vénients  
quence q  
draît la d  
plus cour

Cette r  
mettre su  
sieurs che  
capitaine e  
allés à leur  
et l'on n'e  
bande se t  
se décida à  
d'un lieute  
avons en  
revenir av  
mée.

A dix he  
de Beatte,  
et qui con

vions alors, était sèche et dans l'état le plus favorable à la combustion ; de sorte que tous les jours nous risquions davantage de voir les prairies entre nous et la frontière incendiées par les Osages, et d'avoir à traverser un désert brûlé.

En un mot, nous étions partis trop tard, ou nous avions passé trop de temps dans la première partie de notre tournée pour l'accomplir telle que nous l'avions projetée. En la continuant, nous pouvions craindre de perdre la plus grande partie de nos chevaux, et d'être ainsi exposés à tous les inconvénients d'un retour à pied. Il fut décidé en conséquence qu'on n'irait pas plus loin, et qu'on prendrait la direction du sud-est, pour arriver par le plus court chemin à Fort-Gibson.

Cette résolution une fois prise, on songea à la mettre sur-le-champ à exécution. Cependant plusieurs chevaux manquaient, entre autres ceux du capitaine et du chirurgien. Quelques hommes étaient allés à leur recherche ; mais la matinée était arrivée, et l'on n'en avait aucune nouvelle. Comme notre bande se trouvait prête à marcher, le commissaire se décida à prendre le devant avec la même escorte d'un lieutenant et de quatorze cavaliers que nous avions en quittant le fort, et à laisser le capitaine revenir avec le corps principal de notre petite armée.

A dix heures donc nous partîmes sous la conduite de Beatte, qui déjà avait chassé dans ces contrées, et qui connaissait la route la plus directe pour

gagner Fort-Gibson. Pendant quelque temps nous suivîmes la lisière des prairies, en nous dirigeant au sud-est; et nous rencontrâmes presque à chaque pas des daims, des loups noirs et des blancs, des buffles et des chevaux sauvages. Tony et les deux métis donnèrent bien la chasse à ces derniers; mais elle fut tout à fait infructueuse, et ne servit qu'à augmenter la fatigue de leurs montures, déjà si épuisées.

Il est rare, en effet, que le cheval sauvage le plus faible et le moins léger à la course se laisse prendre sur ce terrain rude et inégal, tandis que le cheval du chasseur est exposé à chaque instant à se casser une jambe; ainsi le chasseur risque de perdre un bon coursier pour en gagner un mauvais. En cette occasion, Tony, véritable lutin à cheval, et connu par son aptitude à ruiner tous les chevaux qu'il montait, vint à bout de rendre boiteux et invalide celui qui l'avait porté depuis le commencement de notre tournée.

Après avoir fait quelques milles, nous quittâmes la prairie, pour nous diriger vers l'est, en suivant des traces que Beatte nous dit avoir été laissées par un parti de guerriers osages. Ces traces nous conduisirent à travers un pays aride et raboteux, couvert de forêts basses et coupé par de profonds ravins et des ruisseaux qui, en se réunissant, forment la Petite-Rivière.

Vers trois heures nous campâmes près de quelques étangs, dans une vallée étroite, à quatorze

milles  
provi  
nous  
buffle  
farine  
avec u  
trouv  
paru p

Il es  
repas,  
provisi  
poêle  
dans u  
le fais  
presqu  
campag  
était pu  
prairies  
elle cor  
ainsi, d  
les vari  
bues po  
diversité  
de la bo

Le so  
autour d  
vertures  
nant pre  
couchant  
sommeil

milles environ du dernier campement. Grâce aux provisions que nous avions apportées avec nous, nous soupâmes de bon appétit avec de la viande de buffle cuite, de la venaison rôtie, des beignets de farine frite dans la graisse d'ours, et du thé fait avec une espèce de bouillon-blanc que nous avions trouvé sur notre route, et dont l'infusion nous avait paru presque aussi agréable que le café.

Il est vrai que le café, qui nous fut servi à tous les repas, selon la coutume de l'Ouest, tant que notre provision dura, n'était pas excellent. Brûlé dans une poêle à frire et avec très-peu de soin, il était broyé dans un sac de peau, sous une pierre ronde, et on le faisait bouillir ensuite dans notre principal et presque unique ustensile de cuisine, la marmite de campagne. De plus, l'eau qui servait à la cuisson était puisée dans les ruisseaux; et cette eau dans les prairies est toujours fortement colorée par le sol, dont elle contient d'abondantes parcelles. Nous avions ainsi, dans le cours de notre voyage, goûté toutes les variétés du terrain, et les eaux que nous avions bues pouvaient le disputer, sous le rapport de la diversité de couleur, sinon de saveur, aux teintures de la boutique d'un apothicaire.

Le souper fini, nous plaçâmes des sentinelles autour de notre petit camp; les peaux et les couvertures furent étendues sous les arbres, maintenant presque dépouillés de leur feuillage, et, nous couchant dessus, nous dormîmes d'un profond sommeil jusqu'au jour.

L'aurore se montra pure et brillante, et le camp retentit des sons de la joie. Chacun était ranimé par la pensée qu'il arriverait bientôt au fort et se régalerait de nouveau de pain et de légumes. Notre taciturne Beatte ne put lui-même cacher le plaisir qu'il éprouvait en cette occasion : pendant qu'il amenait les chevaux et les sellait pour partir, je l'entendis chanter d'une voix nasale un air indien extrêmement mélancolique.

Cependant toute cette gaieté ne tarda pas à se dissiper dans les fatigues de la marche sur un terrain aussi rude, aussi montueux, aussi plein de buissons que la veille. Nous atteignîmes, dans le courant de la matinée, la vallée où coule la Petite-Rivière, sur un fond de terres d'alluvion. Elle était alors débordée et avait inondé la plus grande partie de la vallée. La difficulté était de distinguer le courant des grandes nappes d'eau qu'il avait formées sur les bords, et de trouver un endroit guéable ; car la rivière était en général profonde et bourbeuse, et ses rives escarpées et roulantes.

Conduits par notre métis Beatte, nous errâmes assez longtemps parmi les détours de cette rivière, dont l'ensemble formait un vaste labyrinthe de buissons, d'amas d'eau stagnante et de marécages. Nos chevaux, déjà si épuisés, n'avançaient qu'avec peine, ayant souvent de l'eau jusqu'aux sangles, et arrêtés à chaque instant par des racines ou des plantes grimpantes. D'autres fois, il nous fallait forcer le passage à travers des fourrés de ronccs et de pois-

vignes, et  
jeter hors

Là où  
les bancs  
d'ours, et  
de dindons  
l'abondance  
chasseur  
et trop fa-

qui, au d  
la fièvre.  
le plus tôt

Enfin  
la rivière  
jusqu'à n  
une halte  
les bagages

En rep  
une charn  
d'ormes e  
un beau c  
fit signe d  
pas, du c  
animal av  
coursier d  
instant Be  
cheval qu  
il se mit à  
toujours

vignes, qui menaçaient à chaque instant de nous jeter hors des arçons.

Là où le sol était nu et découvert, ainsi que sur les bancs de sable, on voyait des traces innombrables d'ours, de loups, de buffles, de chevaux sauvages, de dindons et d'oiseaux aquatiques, qui montraient l'abondance du gibier que cette contrée offrait au chasseur ; mais nos gens étaient rassasiés de chasse et trop fatigués pour se laisser tenter par ces traces, qui, au début de notre voyage, leur auraient donné la fièvre. Maintenant leur unique désir était d'arriver le plus tôt possible à la fin de leur course.

Enfin nous trouvâmes un gué où nous traversâmes la rivière ; mais nous avions de l'eau et de la boue jusqu'à nos selles, et nous fûmes obligés de faire une halte d'une heure et demie pour laisser sécher les bagages mouillés et reposer nos chevaux.

En reprenant notre marche, nous arrivâmes sur une charmante petite prairie, entourée de bosquets d'ormes et de cotonniers, au milieu desquels paissait un beau cheval noir. Beatte, qui allait en avant, nous fit signe de nous arrêter, et s'approcha seul, pas à pas, du cheval en imitant le hennissement de cet animal avec une exactitude surprenante. Le noble coursier des prairies dressa les oreilles, regarda un instant Beatte, et comme s'il eût reconnu dans le cheval que montait le métis un ancien compagnon, il se mit à caracoler autour de lui, mais en se tenant toujours à une assez grande distance pour que

Beatte ne pût lui jeter le lariat. C'était un animal magnifique, dans toute la gloire, tout l'orgueil de sa nature. On ne pouvait assez admirer la fierté et la noblesse avec lesquelles il relevait la tête, la facilité de tous ses mouvements et l'aisance de ses bonds sur la pelouse.

Voyant l'impossibilité de l'aborder, et s'apercevant qu'il était prêt à prendre l'alarme, Beatte mit pied à terre, posa son fusil sur le dos de son cheval, et ajusta le superbe habitant du désert, dans le but évident de lui effleurer seulement la peau. Je sentis un mouvement d'anxiété pour la vie de ce bel animal, et je criai à Beatte de ne point tirer. Il était trop tard : le métis pressait la détente au moment où je parlais. Heureusement il n'avait point visé avec sa justesse accoutumée, et j'eus la satisfaction de voir l'objet de sa convoitise se réfugier sain et sauf dans la forêt.

Lorsque nous sortîmes de cette vallée, nous montâmes encore des collines escarpées couvertes de bois arides, aussi fatigantes pour les chevaux que pour les cavaliers. De plus, les ravins creusés dans des fonds d'argile rouge avaient des bords si roides, que nos bêtes s'y laissaient glisser tout le long en descendant, et grimpaient ensuite comme des chats le côté opposé. Ça et là, parmi les taillis des vallées, nous trouvions des prunes sauvages, et l'avidité avec laquelle nos hommes quittaient leurs rangs pour aller cueillir ces misérables fruits, mon-

trait  
nou  
longt  
Su  
côté  
encon  
affam  
coura  
nous  
C'é  
après  
pomm  
pourp  
couleu  
raissai  
immée  
avec le  
Com  
divers  
colique  
vers la  
Nous  
fatigué  
des feu  
La lune  
faibleme  
lumière  
vint qu  
de bivo  
de dessu

trait combien ils étaient impatients de prendre de nouveau quelque nourriture végétale, après avoir si longtemps vécu exclusivement de viande.

Sur les trois heures et demie, nous campâmes à côté d'un ruisseau, dans une prairie, où se trouvait encore un peu de fourrage pour nos chevaux, à demi affamés. Comme Beatte avait tué un daim dans le courant du jour, et un autre de nos gens un dindon, nous ne manquions pas de provisions.

C'était une belle soirée d'automne. L'horizon, après le coucher du soleil, était d'un brillant vert pomme qui se fondait par degrés dans une teinte de pourpre foncée. Une ligne étroite de nuages de la couleur de l'acajou, et bordée par une raie qui paraissait être d'or ou d'ambre, flottait à l'ouest; et immédiatement au-dessus brillait l'étoile du soir avec le pur éclat du diamant.

Comme pour se mettre à l'unisson de cette scène, divers insectes faisaient entendre un doux et mélancolique concert, toujours si agréable à l'esprit porté vers la rêverie.

Nous eûmes encore une belle nuit. Les cavaliers, fatigués, après avoir causé quelque temps autour des feux, cédèrent l'un après l'autre au sommeil. La lune, alors dans son premier quartier, éclairait faiblement; mais, après qu'elle se fut couchée, la lumière des étoiles et de quelques météores n'en devint que plus brillante et plus belle. Il est délicieux de bivouaquer ainsi sur les prairies, de contempler de dessus sa couche rustique les astres du firmament,



comme on les contemple du pont d'un vaisseau en pleine mer. On sent dans ces solitudes comment des bergers de l'Orient, veillant la nuit sur leurs troupeaux, ont pu devenir des astronomes. Combien de fois me suis-je rappelé, en admirant la double clarté de tous ces globes, ce passage de Job : *Pourras-tu joindre les brillantes étoiles des Pléiades, ou arrêter le mouvement de rotation d'Arcturus?* Je ne saurais dire pourquoi, mais je me sentais, cette nuit-là, plus affecté que de coutume par la solennelle magnificence des cieux ; il me semblait que, couché ainsi sous la voûte du firmament, j'aspirais avec l'air pur une vie nouvelle, une délicieuse tranquillité d'esprit. Je dormais et veillais alternativement ; mais lorsque je dormais, mes rêves me retraçaient sans cesse les images et me rappelaient les pensées de mes veilles. Sur le matin, une des sentinelles, le doyen de la troupe, vint s'asseoir auprès de moi : il était fatigué et résistait avec peine au besoin qu'il avait de dormir ; il était impatient d'être relevé de faction. Il avait regardé le ciel comme moi, mais, à ce qu'il me parut, avec des sentiments tout différents.

« Si les étoiles ne me trompent pas, dit-il, le jour ne peut tarder à paraître.

— On ne peut en douter, dit Beatte, qui était couché tout près de moi : je viens d'entendre un hibou ; et cet oiseau, ainsi que le coq, a coutume d'annoncer le point du jour. »

C'était une habitude de l'oiseau de la sagesse qui

m'été  
le hi  
pagn  
de lu

Ancien

Le  
du 2 n  
plus a  
la veill  
prairie  
sur not  
forêts v  
Nord de  
dans un  
brageaie  
tiges d'u  
L'écorce  
représen  
nées au  
hiéroglyp  
métis, in  
seurs étai  
Nous fi  
mant. Pe

m'était encore inconnue. Au reste, ni les étoiles ni le hibou ne trompèrent l'attente de mes deux compagnons. Quelques instants après, une légère trace de lumière se montrait à l'orient.

---

### CHAPITRE XXXIV

Ancien campement de Creeks.— Disette et mauvais temps.  
— Un pont de chasseurs.

Le pays que nous traversâmes dans la matinée du 2 novembre était moins raboteux et d'un aspect plus agréable que celui que nous avions rencontré la veille. A onze heures, nous arrivâmes sur une prairie d'une grande étendue, et, à environ six milles sur notre gauche, nous vîmes une longue ligne de forêts vertes, qui marquait le cours de la Fourche-Nord de l'Arkansas. Sur la lisière de la prairie, et dans un spacieux bosquet de beaux arbres qui ombrageaient un petit ruisseau, on remarquait les vestiges d'un ancien campement de chasse des Creeks. L'écorce des arbres était couverte de grossières représentations de chasseurs et de femmes, dessinées au charbon, ainsi que de divers signes et hiéroglyphes, qui, suivant l'interprétation de nos métis, indiquaient que de ce campement les chasseurs étaient partis pour rejoindre leurs tribus.

Nous fîmes notre halte de jour dans ce lieu charmant. Pendant que nous nous reposions sous les

arbres, nous entendîmes à une assez petite distance des cris de joie, et immédiatement après le capitaine et le corps principal des cavaliers, que nous avions laissés en arrière deux jours auparavant, débouchèrent du taillis, traversèrent le ruisseau et furent joyeusement accueillis dans notre camp. Le capitaine et le docteur, n'ayant pu parvenir à retrouver leurs chevaux, avaient été obligés de faire la plus grande partie du chemin à pied, ce qui ne les avait pourtant pas empêchés de marcher avec une vitesse extraordinaire.

Nous reprîmes notre marche à une heure, en nous dirigeant toujours vers l'est, et en nous approchant obliquement de la Fourche-Nord. Il était tard avant que nous eussions trouvé une place propre à y établir notre camp : les lits des ruisseaux étaient à sec, et les prairies avaient été brûlées en plusieurs endroits par des partis de chasseurs indiens. Enfin nous trouvâmes de l'eau dans un terrain d'alluvion, où nos bêtes eurent un pâturage tolérable.

Le lendemain matin, il y eut quelques éclairs à l'orient, suivis d'un sourd roulement de tonnerre, et des nuages commençaient à se rassembler sur l'horizon. Beatte prédit que nous aurions de la pluie, et que le vent retournerait au nord. Pendant notre marche, nous vîmes une volée de grues, venant du nord, planer sur nos têtes. « Voici le vent ! » dit Beatte; et, en effet, il commença presque à l'instant à souffler de ce point, amenant de temps en temps de légères averses.

la  
pâ  
le t  
effe  
can  
des  
n'av  
en  
prov  
du m  
men  
fiaie  
pour  
relle  
famin  
vision  
Da  
laissé  
chair  
marc  
chass  
et dé  
vaient  
dant  
quand  
buffle  
à souf  
Les  
car les

A neuf heures et demie, nous passâmes le gué de la Fourche-Nord de la Canadienne, et nous campâmes à une heure, afin de laisser à nos chasseurs le temps de battre le pays pour avoir du gibier. En effet, la disette commençait à se faire sentir dans le camp, et menaçait de devenir sérieuse. La plupart des cavaliers, jeunes, étourdis et sans expérience, n'avaient jamais pu se résigner à penser à l'avenir, en conservant pour le lendemain une partie des provisions, quand l'occasion leur en offrait au delà du nécessaire. Lorsqu'ils abandonnaient un campement, ils y laissaient quantité de viande, et confiaient à la Providence et à leurs fusils le soin de pourvoir aux besoins futurs. La conséquence naturelle d'une conduite aussi irréfléchie devait être une famine, si une chasse sans succès rendait l'approvisionnement ordinaire impossible.

Dans la présente occasion, nos cavaliers avaient laissé au camp sur la Grande-Prairie des charges de chair de buffle, et, comme ils avaient eu depuis des marches forcées qui ne leur permettaient point de chasser, ils étaient entièrement dépourvus de vivres, et déjà tourmentés par la faim. Quelques-uns n'avaient rien mangé depuis la veille au matin. Cependant il eût été impossible de leur faire entendre, quand ils faisaient aussi bonne chère au camp des buffles, qu'ils pourraient être exposés le lendemain à souffrir de la disette.

Les chasseurs revinrent avec bien peu de chose; car les Indiens qui nous avaient précédés dans ces

contrées avaient effarouché le gibier. On apporta dix à douze dindons; mais on n'avait pas vu un seul daim. Nos gens commençaient alors à penser que les dindons, et même les poules des prairies, méritaient leur attention, tandis que jusqu'alors ils les avaient regardés comme indignes de leurs coups.

La nuit fut froide et orageuse avec des averses intermittentes; mais nous avions de grands feux dont la chaleur nous faisait oublier ces désagréments. Au milieu de la nuit, une troupe d'oies sauvages passa au-dessus du camp, en faisant retentir l'air de ses cris discordants, signes avant-coureurs de l'hiver.

Le lendemain de très-bonne heure, nous étions déjà en route, nous dirigeant au nord-est, et nous nous trouvâmes sur les traces d'un parti d'Indiens creeks, ce qui permit à nos chevaux de marcher avec plus de facilité. Nous entrâmes alors dans une belle contrée découverte. Du sommet d'une hauteur nos yeux se promenèrent avec plaisir sur d'immenses prairies, agréablement variées par des bosquets et des lignes de bois, et bornées au loin par des chaînes de collines, le tout revêtu des teintes riches et douces de l'automne. Le gibier y était aussi plus abondant. Un beau daim se leva du milieu d'un pâturage sur notre droite, et se mit à fuir de toute la vitesse de ses jambes; mais un jeune cavalier qui se trouvait alors à pied le coucha en joue et l'atteignit au cou : l'animal fit un saut et tomba la tête la première. Un autre daim et une daine, ainsi que plusieurs din-

don  
de s  
fois  
V  
quel  
cinq  
dava  
lonn  
nant  
de b  
peu  
était  
chev  
l'on  
fort.  
Pe  
jour  
camp  
accen  
et l'e  
renou  
Avan  
mais  
de b  
oblig  
par l  
fatigu  
laissa  
de l'e  
repre

dons, furent tués dans le courant de notre marche, de sorte que les bouches affamées furent encore une fois satisfaites.

Vers trois heures, nous campâmes dans un bosquet, assez fatigués d'une marche forcée de vingt-cinq milles; mais nos chevaux l'étaient encore davantage. Longtemps après que la tête de la colonne était arrivée au camp, le reste venait en traînant par groupes de deux ou trois. Un de nos chevaux de bât avait succombé à neuf milles en arrière, et peu de temps après un poulain appartenant à Beatte était également resté sur la place. Plusieurs autres chevaux paraissaient tellement faibles et usés, que l'on doutait qu'ils fussent capables d'atteindre le fort.

Pendant la nuit, la pluie tomba avec force, et le jour suivant se leva sombre et triste. Toutefois le camp retentit encore de quelques-uns de ses anciens accents de gaieté. Les cavaliers avaient bien soupé, et l'espoir d'arriver bientôt à la garnison avait renouvelé leurs forces en ranimant leur courage. Avant notre départ, Beatte ramena son poulain, mais avec beaucoup de difficultés. Quant au cheval de bât, il était dans un si pitoyable état, qu'on fut obligé de l'abandonner. La jument sauvage prise par Beatte avait mis bas, par suite des grandes fatigues, et était incapable d'aller plus loin. On la laissa donc avec son poulain au camp, où ils avaient de l'eau, de bons fourrages, et où la mère pouvait reprendre ses forces, et on se promit de revenir

plus tard les chercher pour les ramener tous deux au fort.

Nous partîmes à huit heures, et nous eûmes encore une journée extrêmement pénible, à cause des collines escarpées et des plaines inégales qu'il nous fallut traverser. La pluie avait rendu le sol si bourbeux et si glissant, que plusieurs de nos cavaliers furent obligés de mettre pied à terre, leurs chevaux n'ayant plus la force de les porter.

Nous fîmes halte dans le courant de la matinée; mais nos bêtes étaient trop fatiguées pour paître. Quelques-unes se laissèrent tomber par terre, et l'on eut bien de la peine à les faire relever. Notre troupe présentait un aspect déplorable; elle marchait lentement en ligne rompue et irrégulière, sur une étendue de plus de trois milles et par groupes de trois ou quatre, les uns à pied, les autres à cheval; et un petit nombre de trainards fermaient la marche.

A quatre heures, nous fîmes halte dans une forêt spacieuse, près d'une rivière étroite et profonde, nommée la Petite-Fourche du Nord. Il était tard lorsque les derniers arrivèrent au camp, plusieurs chevaux étant tombés de lassitude en route. Comme le courant était trop profond pour être passé à gué, nous prîmes le parti d'attendre au lendemain pour chercher un autre moyen de le traverser; mais, le pâturage étant meilleur sur la rive opposée et la rivière commençant à enfler, nos métis emmenèrent nos chevaux à la nage de l'autre côté. La nuit fut

encore  
à tra  
feuill  
des t  
chale  
put n  
Le  
rale d  
dépou  
leque  
l'on e  
on fit  
avait  
se dé  
pont.

Le  
ficiers  
minèr  
long  
plusg  
La ha  
racine  
en tra  
pas à  
obinge  
per de  
Enfin  
lequel  
nous  
branc

encore froide et agitée; les vents sifflaient avec force à travers la forêt et emportaient des tourbillons de feuilles sèches. Nous fîmes des feux énormes avec des troncs d'une grosseur extraordinaire, et leur chaleur nous donna quelque consolation si elle ne put nous rendre notre gaieté habituelle.

Le lendemain on accorda une permission générale de chasse jusqu'à midi, le camp se trouvant dépourvu de provisions. Le riche terrain boisé sur lequel nous étions abondait en dindons sauvages, et l'on en tira un très-grand nombre. En même temps on fit des préparatifs pour passer la rivière, qui avait crû de plusieurs pieds pendant la nuit; et l'on se décida à abattre des arbres et à en faire un pont.

Le capitaine, le docteur et deux ou trois autres officiers, versés dans la connaissance des bois, examinèrent avec attention les arbres qui croissaient le long de la rive, et ils en distinguèrent deux de la plus grande dimension et d'une courbure convenable. La hache fut alors vigoureusement appliquée à leurs racines de manière à les faire tomber directement en travers du courant. Mais comme ils n'atteignaient pas à la rive opposée, quelques hommes furent obligés de traverser le courant à la nage, et de couper des arbres qui se croisassent avec les premiers. Enfin on parvint à former une espèce de pont, sur lequel on put passer les bagages; mais il nous fallut nous traîner pas à pas, le long des troncs et des branches des arbres; et, comme ils étaient sur une



partie de leur longueur complètement submergés, nous plongeons dans l'eau jusqu'à la ceinture.

La plupart des chevaux traversèrent à la nage; les autres étaient trop faibles pour rompre le courant; d'ailleurs ils n'auraient pu nous suivre plus loin. En conséquence douze cavaliers furent laissés au camp à la garde des chevaux, jusqu'à ce que le repos et une bonne nourriture eussent suffisamment réparé leurs forces pour qu'ils pussent achever le voyage, et le capitaine s'engagea à envoyer à ces hommes les provisions nécessaires aussitôt qu'il arriverait au fort.

---

## CHAPITRE XXXV

Rude marche et campement affamé. — Ferme frontière.  
— Arrivée à la garnison.

Ce fut un peu après une heure que nous reprîmes notre course pénible. Le reste de la journée et la suivante tout entière se passèrent en marches difficiles, tantôt sur des collines pierreuses, tantôt sur de grandes plaines bourbeuses et sillonnées par de nombreux torrents. Nos pauvres chevaux étaient dans un tel état de faiblesse, que nous ne pouvions qu'avec beaucoup de peine leur faire passer ces courants; ils glissaient à chaque instant dans la boue, et beaucoup d'entre nous furent obligés de descendre

et de  
La f  
quie  
moir  
U  
sur  
au l  
plain  
du h  
côte  
nouv  
une  
contr  
sas, e  
marq  
pas à  
nous  
des m  
En  
de fu  
gnée.  
des ch  
et l'or  
l'hom  
confia  
des C  
désert  
bonne  
sentir  
s'augr

et de faire à pied la plus grande partie de la route. La faim tourmentait la troupe; tous portaient l'inquiétude peinte sur leurs traits, et redoutaient le moindre détour qui les éloignait de leur route.

Une fois, en gravissant une colline, Beatte monta sur un arbre élevé, d'où la vue pouvait s'étendre au loin, et son regard perçant se promena sur la plaine, comme celui du marin sur les flots quand du haut du grand mât il cherche à découvrir la côte qu'il croit peu éloignée. Il redescendit avec des nouvelles consolantes. A sa gauche il avait aperçu une ligne de forêts qui s'étendaient à travers la contrée et qu'il savait border les rives de l'Arkansas, et à quelque distance il avait reconnu certaines marques qui lui faisaient croire que nous n'étions pas à plus de quarante milles du fort. Ce fut pour nous comme le cri si agréable de *terre! terre!* pour des matelots éprouvés par les tempêtes.

En effet, nous vîmes bientôt après une colonne de fumée s'élever au-dessus d'une vallée peu éloignée. On supposa qu'elle venait d'un feu allumé par des chasseurs creeks ou osages des environs du fort, et l'on salua avec joie ce signe de la présence de l'homme. On espérait maintenant avec une entière confiance arriver sous peu aux hameaux frontières des Creeks épars sur cette partie des confins du désert, et nos cavaliers affamés, en pensant à la bonne chère qu'ils allaient trouver dans les fermes, sentirent leur courage se renouveler, leurs forces s'augmenter.

Cependant une nuit bien triste, parce que nous n'avions presque rien à mettre sous la dent, termina cette fatigante journée. Nous campâmes sur les bords d'un ruisseau tributaire de l'Arkansas, au milieu des ruines d'un bois superbe qu'un ouragan avait dévasté. Le tourbillon avait traversé la forêt sur une longueur de peu d'étendue et marqué son cours par des arbres brisés, fendus ou déracinés. On les voyait tous couchés dans la même direction, comme de fragiles roseaux foulés et rompus par le chasseur.

Nous avions ainsi du bois en abondance sans que nous eussions besoin de l'abattre. En un instant des feux immenses réchauffèrent l'atmosphère autour de nous et éclairèrent la forêt; mais, hélas! on n'avait rien à faire cuire à ces foyers ardents. La disette où se trouvaient nos cavaliers allait presque jusqu'à la famine. Heureux celui qui possédait un morceau de viande séchée, ou seulement des os à demi rongés du précédent repas!

Quant à nous, nous n'étions pas autant à plaindre que nos voisins, un de nos hommes ayant tué un dindon. Nous n'avions ni sel pour l'assaisonner, ni même un morceau de pain pour compléter ce chétif repas. On fit bouillir l'oiseau tout simplement dans l'eau, et cette eau nous servit de soupe. Pour relever l'insipidité du bouilli nous en frottions chaque morceau sur le sac vide qui avait contenu le sel, dans l'espoir d'y trouver encore quelques particules capables de les rendre plus faciles à avaler.

Un  
lumiè  
infin  
objets  
je trou  
tais q  
dant j  
Apr  
quelq  
sucre,  
n'est r  
Les pr  
che q  
troupe  
à l'aut  
les bra  
eût for  
mépris  
stant il  
la pou  
celle q  
ser un  
Chac  
tient d  
humain  
dant on  
dédom  
par le r  
paraiss  
tagnes

Un froid piquant se fit sentir toute la nuit. La lumière de la lune était réfléchie par un nombre infini de gouttes d'eau gelée qui couvraient tous les objets autour de nous ; et le matin, à mon réveil, je trouvai sur la couverture dans laquelle je m'étais enveloppé une couche épaisse de givre. Cependant je n'avais jamais dormi aussi *confortablement*.

Après une ombre de déjeuner, consistant en quelques os de dindon et une tasse de café sans sucre, nous partîmes de très-bonne heure : car il n'est rien de tel que la faim pour hâter la marche. Les prairies étaient toutes couvertes de gelée blanche qui brillait au soleil. Nous vîmes de grandes troupes de poules sauvages qui volaient d'un arbre à l'autre, ou se tenaient perchées à la file sur les branches dépouillées en attendant que le soleil eût fondu la gelée sur le gazon. Nos cavaliers ne méprisaient plus cet humble gibier ; à chaque instant ils sortaient de leurs rangs et se mettaient à la poursuite d'une poule avec une ardeur égale à celle qu'ils montraient quand il s'agissait de chasser un daim.

Chacun avançait maintenant à pas pressés, impatient d'arriver avant la nuit à quelque habitation humaine. Les chevaux n'en pouvaient plus ; cependant on les poussait vivement, dans l'idée qu'on les dédommagerait bientôt de leurs peines présentes par le repos et une ample provende. Mais le chemin paraissait s'allonger de plus en plus, et les montagnes bleues, qui nous avaient été montrées à

l'horizon comme points de reconnaissance, semblaient reculer à mesure que nous avançons.

De temps en temps un pauvre cheval tombait exténué. Son maître le forçait de se relever, puis le trainait sur le bord d'un ruisseau, où il pouvait trouver quelque pâture, et l'abandonnait à son sort. Parmi ceux qui furent ainsi laissés en arrière était un des chevaux de main du comte, excellent coureur, qu'on avait toujours vu en avant des autres à la chasse du cheval sauvage. Toutefois on avait l'intention de faire ramener plus tard ceux de ces pauvres animaux qu'on trouverait encore vivants.

Dans le cours de la matinée, nous rencontrâmes des traces d'Indiens qui se croisaient dans différentes directions, preuve certaine que nous étions dans le voisinage des habitations des hommes. Enfin, après avoir traversé un bois, nous vîmes deux ou trois cabanes, ombragées par de grands arbres sur les bords d'une prairie. C'étaient les demeures de quelques Indiens creeks, à côté desquelles s'élevaient de petites fermes. Mais ces cabanes eussent été de somptueuses *villas* regorgeant de tout le luxe de la civilisation, que nous ne les aurions pas saluées avec plus de ravissement.

Quelques cavaliers coururent à ces maisons pour y chercher de quoi apaiser leur faim; mais le grand nombre continua d'avancer, espérant trouver bientôt l'habitation d'un colon blanc, qui, à ce qu'on disait, ne devait pas être trop éloignée. La troupe disparut en peu d'instantes derrière les arbres, et

je su  
si ad  
pouv  
pend  
pour

No  
au' d  
front  
ferme  
abrite  
une d  
milie  
pouro  
maux

Mo  
faim,  
à ces  
sourd  
et se  
plie d  
dérail  
l'habi

Un  
voir l  
table  
bœuf  
cheva  
crèch  
nait d  
Un

je suivis lentement ses traces. Mon cheval, naguère si adroit, si généreux, pliait sous mon poids, et pouvait à peine mettre un pied devant l'autre ; cependant j'étais moi-même trop las, trop exténué, pour lui épargner la peine de me porter.

Nous nous trainions ainsi avec lenteur, lorsque, au détour d'un gros massif d'arbres, une ferme frontière se présenta tout à coup à notre vue. Cette ferme se composait d'une suite de petits bâtiments abrités par des arbres majestueux. Ici l'on voyait une étable, là une grange et des greniers ; et au milieu de tout cela erraient des légions entières de pourceaux, de dindons, de poules et autres animaux de basse-cour.

Mon pauvre cheval, harassé, à demi mort de faim, leva la tête et dressa les oreilles à ces objets, à ces sons si bien connus. Il fit entendre un bruit sourd, comme une espèce de rire, remua la queue, et se dirigea en ligne droite vers une crèche remplie de maïs. Ce ne fut pas sans peine que je modérai sa course et que je le conduisis à la porte de l'habitation.

Un seul coup d'œil jeté dans l'intérieur me fit voir le capitaine et ses officiers assis autour d'une table à trois pieds, chargée d'un grand plat de bœuf bouilli et de navets. Je sautai à bas de mon cheval, et, le laissant libre d'aller se rassasier à la crèche, j'entrai dans le palais d'abondance qui venait de s'ouvrir à moi.

Une grosse négresse à la mine réjouie me reçut

à la porte : c'était la maîtresse du logis, l'épouse du colon blanc, qui se trouvait alors absent. Je la saluai comme une fée du désert qui pour me sauver de la mort m'aurait servi un banquet enchanté. Elle tira de la cheminée un énorme pot de fer qui aurait pu rivaliser avec les fameuses marmites des Égyptiens, ou même avec le chaudron des sorcières de Macbeth ; et, posant à terre un large plat de terre brune, elle y versa le contenu de la marmite. C'étaient de beaux morceaux de bœuf accompagnés de navets et de bouillon.

Elle me tendit ce plat avec un sourire qui, s'étendant d'une oreille à l'autre, me permit de voir toute la blancheur de ses dents d'ivoire, et elle se confondit en excuses sur son humble chère ainsi que sur son humble vaisselle !... Humble chère ! humble vaisselle ! du bœuf bouilli et des navets, et servis dans un plat de terre ! Penser à s'excuser d'un pareil traitement envers un homme qui arrivait des prairies moitié mort de faim, et devant de si belles tranches de pain recouvertes d'un si bon beurre ! Par le chef d'Apicius (1) ! quel banquet !

La rage de la faim étant apaisée chez moi, je

(1) Il y a eu trois Romains de ce nom, à qui la gourmandise a acquis une espèce de célébrité. Le second, le plus connu de tous, est appelé par Pline *nepotum omnium altissimus gurgis*. On a de lui un traité de l'art culinaire. Après avoir fait des dépenses prodigieuses pour sa bouche, il crut que deux cent cinquante mille livres qui lui restaient ne pourraient jamais suffire à son appétit, et il s'empoisonna.

(FELLER, *Dict. hist.*)

commenç  
déjà pris  
assidûme  
à travers

Le cap  
au milieu  
compagn  
tôt possi

Une c  
bords de  
et plusie  
aidèrent  
nos chev  
les pauvr  
le coura  
rendu la  
du logis  
à souhai  
partie de  
rir ; et la  
vâmes à  
digris, c

Nous

ment q  
étions t  
maines  
momen  
autant

Le le  
le com

commençai à songer à mon cheval ; mais il avait déjà pris soin de lui-même, car je le trouvai occupé assidûment à tondre les épis de maïs qui passaient à travers les barres de la crèche.

Le capitaine et sa troupe firent halte pour la nuit, au milieu de l'abondance de la ferme ; mais mes compagnons de voyage désiraient arriver le plus tôt possible à l'agence des Osages.

Une course d'un mille nous conduisit sur les bords de l'Arkansas. Là nous trouvâmes un canot et plusieurs Indiens creeks des environs, qui nous aidèrent à passer nos bagages et à faire traverser nos chevaux à la nage. J'avais craint d'abord que les pauvres bêtes n'eussent pas la force de rompre le courant ; mais un bon repas de maïs leur avait rendu la vie ; on voyait qu'ils sentaient l'approche du logis, où ils devaient se reposer et se rassasier à souhait. Ils firent presque au galop la plus grande partie des sept milles qui nous restaient à parcourir ; et la soirée était peu avancée quand nous arrivâmes à l'agence, sur les bords de la rivière Verdigris, d'où nous étions partis un mois auparavant.

Nous passâmes la nuit à l'agence dans un logement qui laissait peu à désirer ; cependant nous étions tellement accoutumés, depuis quelques semaines, à dormir en plein air, que dans le premier moment nos chambres nous paraissaient comme autant de prisons.

Le lendemain matin, je pris avec mon digne ami le commissaire le chemin de Fort-Gibson, où nous



arrivâmes déguenillés, hâlés, et fatigués autant par le mauvais temps que par la route, mais du reste bien portants et dans une situation d'esprit aussi agréable que par le passé. Ainsi finit mon expédition sur le territoire de chasse des Pawnees.

FIN

CHAP. I. —

— II. —

— III. —

— IV. —

— V. —

— VI. —

— VII. —

— VIII. —

— IX. —

— X. —

— XI. —

— XII. —

## TABLE

---

CHAP. I. — Territoire de chasse dans les prairies. — Mes compagnons de voyage. . . . .	5
— II. — Espérances déçues. — Nouveaux plans. — Départ de Fort-Gibson. — Passage du Verdi- gris. — Un cavalier indien. . . . .	10
— III. — Une agence indienne. — Osages. — Creeks. — Beatte le chasseur. . . . .	14
— IV. — Le départ. . . . .	20
— V. — Scène des frontières. — Le Lycurgue du désert. — Loi de Lynch. — Le jeune Osage. . . . .	23
— VI. — Départ du comte et de ses compagnons. — Camp de guerre abandonné. . . . .	29
— VII. — Nouvelles de la troupe d'expédition. — Le comte et son écuyer osage. — Halte dans les bois. — Village osage. . . . .	33
— VIII. — Le camp des cavaliers explorateurs. . . . .	42
— IX. — Chasse aux abeilles. . . . .	45
— X. — Amusements du camp. — Nourriture du chasseur. — Scènes du soir. . . . .	51
— XI. — Levée du camp. — Triomphe d'un jeune chasseur. — Vil assassinat d'un putois. . . . .	57
— XII. — Passage de l'Arkansas. . . . .	65

CHAP. XIII. — Le camp du vallon. — Les Pawnees et leurs mœurs. — Aventure d'un chasseur. — Chevaux trouvés et hommes perdus. . . . .	69
— XIV. — Chasse au daim. — Vie des prairies. — Superstitions des Delawares. . . . .	79
— XV. — Le camp des élans. — Histoire des Pawnees. . . . .	88
— XVI. — Maladie au camp. — Le vieux Ryan et les trainards. — Symptômes de changement de temps, et changement d'humeur. . . . .	95
— XVII. — Orages sur les prairies. — Scènes de nuit. — Histoires d'Indiens. . . . .	102
— XVIII. — Une grande prairie. — Traces de buffles. — Daim chassé par les loups. — Les forêts transversales. . . . .	109
— XIX. — Jouissances anticipées des chasseurs. — Gué dangereux. — Un cheval sauvage. . . . .	114
— XX. — Contes des chasseurs. — Habitudes des chevaux sauvages. — Beatte et sa prise. . . . .	119
— XXI. — Le gué de la Fourche-Rouge. — Triste aspect des forêts transversales. — Buffles. . . . .	128
— XXII. — Le camp de l'Alarme. — Feu. — Indiens sauvages. . . . .	133
— XXIII. — Digue de castors. — Un sentier des Pawnees. — L'ours et le chasseur. . . . .	144
— XXIV. — Disette de pain. — Rencontre avec des buffles. — Dindons sauvages. — Chute d'un taureau-buffle. . . . .	149
— XXV. — Chasse au cheval sauvage. . . . .	154
— XXVI. — Passage de la Fourche du Nord. — Un parti d'Osages guerriers. — Effets d'une harangue pacifique. . . . .	160
— XXVII. — Mauvais temps. — Histoire d'ours. — Notions des Indiens sur les présages. — Leurs scrupules concernant les morts. . . . .	166

CHAP. XXVIII. — Expédition secrète. — Balles enchan- tées. . . . .	178
— XXIX. — La Grande-Prairie. — Une chasse au buffle. . . . .	185
— XXX. — Un camarade perdu. — Le commis- saire, le cheval sauvage et le buffle. — Sé- rénade donnée par les loups. . . . .	196
— XXXI. — Expédition pour retrouver notre ami perdu. . . . .	201
— XXXII. — Une république de chiens des prai- ries. . . . .	207
— XXXIII. — Un conseil dans le camp. — Mon départ avec un détachement pour Fort-Gib- son. — Marais. — Cheval sauvage. — Scènes de nuit. . . . .	211
— XXXIV. — Ancien campement de Creeks. — Disette et mauvais temps. — Un pont de chas- seurs. . . . .	221
— XXXV. — Rude marche et campement affamé. — Ferme frontière. — Arrivée à la garni- son. . . . .	228

